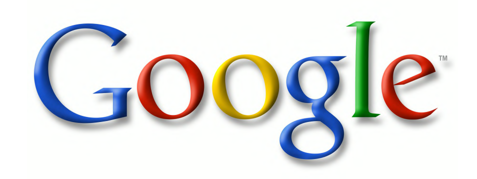

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584757 8



LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.



NKV

L'HOMME

AUX CINQ LOUIS D'OR.

Bruxelles. — Imp. d'Al. Lebègue.

COLLECTION HETZEL ET LECOU.

L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR

PAR

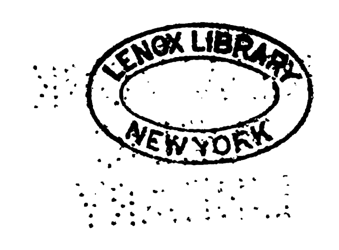
LOUIS ULBACH.

Édition spéciale pour la France,
interdite pour l'étranger.

PARIS,

VICTOR LECOU, 10, RUE DU BOULOY. | E. BLANCHARD. 78, RUE RICHELIEU.

1855



L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR.

I

M. le curé du petit village de Belle-Assise rentrait à son presbytère, vers le milieu de juillet 1756, après une messe fort dévotement quoique prestement dite, quand une brise qui passait sur la vallée vint doucement agiter les boucles de ses longs cheveux blancs.

A cette caresse, le vieillard sourit, et, redressant la tête, aspira de toute la force de ses narines, déjà dilatées par les pressentiments du déjeuner, l'air imprégné de parfums. Cet hommage implici-

tement rendu au Créateur, il poussa du genou la petite porte à claire-voie qui enfermait devant les trois marches de la maison, conjointement avec une haie vive, un carré d'œillets et de giroflées symétriquement découpé par des bandes de buis; mais là, au lieu de se diriger vers l'intérieur, M. le curé, mis en humeur mélancolique par ces bouffées d'air tiède, se tint quelques instants immobile à contempler le ciel. Après plusieurs minutes d'aspirations champêtres, le vieillard, en qui les appétits purement animaux n'étaient pourtant pas éteints, se résolut à un accommodement qui pût satisfaire sa double tentation.

— Babet, s'écria-t-il, sors la table! je veux déjeuner dehors, en plein air!

Et pendant que la ménagère se mettait en mesure de transporter la petite table ronde et proprette sur laquelle le couvert était mis, M. le curé faisait le tour du jardin et choisissait une place favorable à la double jouissance qu'il allait savourer.

C'était un petit coin, sous un cerisier, et dans l'angle de la haie. Le gazon y était frais et touffu; mille insectes bourdonnaient dans les buissons, et par-dessus les épines de la clôture, taillées à hauteur d'appui, le regard pouvait courir librement et joyeusement dans les rues du village.

Belle-Assise, qui doit son nom peut-être à quelque souvenir de belle châtelaine dont ses ombrages ont abrité le repos, ou bien à sa ravissante situation dans la prairie, mirait alors avec coquetterie l'aiguille de son clocher, sa petite église aux vitraux peints, ses toits de chaume et ses vergers dans la rivière qui coule à ses pieds. Ce village est placé, ou plutôt est assis, sur les derniers confins de la Champagne, et, par les jours d'hiver, les enfants s'amusent à regarder la fumée de leurs toits traverser la rivière et se perdre derrière les saules de la Bourgogne.

Maintenant, Belle-Assise a beaucoup changé. L'église a perdu son clocher babillard ; les vieux vitraux sont défoncés ; les plaques des compagnies d'assurance, qui brillent au front des maisons, en ont fait tomber la coiffure de paille ; et je crois même qu'on songe à poser derrière le presbytère des jalons pour un chemin de fer quelconque.

Mais, en 1756, Belle-Assise était dans tout son éclat. C'était une véritable décoration d'opéra-comique, un de ces endroits rêvés pour une pastorale, où il semble que les bergères doivent se vêtir de satin, et les laitières traire les vaches dans du japon. Les grands marronniers de la place formaient la salle de danse classique ; l'église, nous l'avons dit, avait un de ces clo-

chers bleus et pointus comme des éteignoirs de cierge; les maisons blanches riaient à travers les clôtures d'églantiers et de sureaux; une colline, tapissée de vigne, fermait l'horizon d'un côté et venait, par une courbe gracieuse, glisser dans l'eau, en enserrant dans un creux de verdure et d'ombre ce délicieux vallon dont elle faisait un nid; plus loin, à l'autre bord, les coteaux interrompus par la lame d'argent du fleuve se relevaient doucement et allaient, dans un lointain vaporeux, confondre les arêtes bleues de leur dos avec le lapis du ciel.

Sur cette vallée, ainsi coquettement arrangée, supposez un de ces sourires du soleil qui dérident jusqu'aux tombeaux, et vous comprendrez M. le curé de Belle-Assise hésitant à passer de l'humidité de l'église à la fraîcheur de la salle à manger, par une transition pleine de rayons et de parfums, et s'en tenant tout simplement à cette transition.

Une fois installé selon son rêve, sa serviette résolûment passée dans la première boutonnière de sa soutane, les pieds fouillant l'herbe humide, bien assis, bien servi, bien dispos, le vieillard se livra à toute la plénitude de sa double gourmandise, grignotant avec fureur son déjeuner, et jetant sur la campagne des regards à la dévorer. Il s'infiltrait la vie par tous les pores, et tendait

son verre au soleil pour y faire entrer des rayons qu'il avalait ensuite avec componction.

Dans le paroxysme de sa plus grande béatitude, tandis qu'il souriait aux mille petits anges bouffis qui commençaient à voltiger dans sa tête, le pasteur aperçut au-dessus de la haie une figure pâle et inconnue qui semblait l'observer depuis quelques instants. Cette vision dérangeait l'harmonie du tableau. Le vieillard crut lui donner le temps de fuir, en emplissant son verre, et en le vidant avec lenteur; mais au fond du verre, scrupuleusement vidé, l'image reparut. Pour le coup, M. le curé se dépita.

— Hé! là-bas! s'écria-t-il, l'homme! monsieur! qui êtes-vous?

En s'entendant interpeller, l'inconnu se contenta d'ôter son chapeau aux larges bords, et de faire au curé, de plus en plus surpris, un grand et respectueux salut.

Ce personnage, si brusquement introduit sur la scène, paraissait avoir cinquante ans environ. Il était grand, un peu voûté, et fort misérablement vêtu. Mais un air de noblesse rejaillissait de son visage sur ses haillons et les réhabilitait. L'orgueil de la race se voyait au travers de ses guenilles, et on sentait aux plis nets et lumineux de son front, à la franchise de son œil, à la dignité de son geste, que cet homme, vêtu comme

un mendiant, n'avait jamais mendié. L'humilité servile qu'imprime le besoin de l'aumône n'avait jamais touché à cet inconnu. Ses mains fines et blanches coupées de veines bleues étaient de celles qui donnent et non de celles qui reçoivent.

Ses cheveux, autrefois noués et poudrés, tombaient négligemment sur le cou, et encadraient sa tête pâle, sur laquelle des rides nombreuses attestaient, comme les cicatrices d'un combat, les ravages des foudroyantes passions. Son œil, d'un bleu limpide, se retirait pensif dans l'ombre de l'orbite, ses lèvres étaient minces et agitées par moments d'un tressaillement nerveux. Il y avait, dans cette physionomie orgueilleuse et flétrie, un stigmate étrange posé par l'ambition et par la volupté.

Le costume délabré de cet inconnu n'avait pas un caractère moins bizarre, un sens moins mystérieux que sa figure. Il ramenait fréquemment sur ses yeux un grand chapeau de feutre rond ; autour de son cou, une cravate de fine mousseline brodée, déchirée et salie, s'enroulait comme une corde ; un reste de jabot pendait sur un reste de gilet de satin ; et un habit de velours marron, usé, froissé, décousu, hérissé de broderies en loques, laissait en toute liberté la chemise de batiste passer une langue sordide par les bâil-

lements du dos et des manches; la culotte, sœur de l'habit, n'avait pas résisté si longtemps, et paraissait avoir été remplacée par un tégument de forme indescriptible; des bas de soie qu'on avait peine à reconnaître sous l'énorme quantité de poussière blanche que le voyageur avait amassée le long de ses jambes allaient cacher leur honte dans de gros souliers, la seule pièce logique de l'accoutrement. Il portait sur la poitrine, en manière d'amulette, un petit sachet de cuir, soigneusement fermé et suspendu par une chaîne de cheveux qui, n'étant pas assez longue pour faire le tour de son cou, avait été augmentée d'un petit ruban noir.

Tel était, dans tous les détails de son costume et de sa figure, l'homme étrange dont la personnalité incongrue vint s'interposer entre M. le curé de Belle-Assise et les riants aspects de la campagne, déchirant par le milieu le rêve limpide comme le ciel, et vermeil comme le vin, dont le vieillard distillait pieusement et à son aise les innocentes délices.

Peu satisfait de la réponse muette de l'inconnu, le curé se leva de table, non sans un gros soupir, et sortit de la haie, les mains croisées derrière le dos, l'œil sévère, bien décidé à savoir à quoi s'en tenir sur le compte du mystérieux personnage. L'étranger, tiré de sa rêverie, salua

de nouveau et ne put s'empêcher de sourire, en remarquant que, dans la préoccupation de sa démarche, le vieillard avait oublié de retirer sa serviette, laquelle descendait comme un immense rabat sur la majestueuse ampleur de son ventre. Un peu honteux de cet oubli du décorum, dont il s'aperçut trop tard, le curé voulut se le faire pardonner par l'adoucissement de sa physionomie, et ce fut d'un ton bienveillant et poli qu'il s'informa du nom de l'inconnu et des motifs de son arrivée dans ce village.

L'étranger hésitait à répondre. Un nuage passa sur ses yeux; puis, surmontant cette impression pénible, il dit d'une voix un peu troublée :

— Je suis un exilé qui reviens au pays après une bien longue absence, un enfant prodigue que personne n'attend plus ici.

— Mon presbytère, dit le vieux prêtre avec une dignité patriarcale, est la maison paternelle des enfants de ce village. Entrez, mon fils, nous tuerons le veau gras.

— Merci, monsieur, dit l'inconnu avec une tristesse résignée, mais mon retour n'est pas de ceux dont on se réjouit; je ne rapporte pas de repentir et je ne viens pas chercher de pardon.

— Hélas! répliqua le curé, la parabole n'avait pas prévu que l'enfant prodigue résistât aux avances de son père!

— L'enfant de la parabole n'avait pas cinquante ans ; et, à mon âge, on ne recommence plus sa vie.

— Non, interrompit le prêtre avec la chaleureuse onction du confesseur, on ne recommence pas sa vie, mais on la fait absoudre.

— Ceux que j'ai offensés font depuis longtemps verdir l'herbe du cimetière ; irai-je demander l'absolution à leurs tombeaux ?

— Monsieur, l'église est à côté du cimetière ; les tombes ont un écho derrière l'autel ; et Dieu entend tout ce qu'on dit aux morts.

— Dieu ! répéta l'homme avec un étrange sourire.

— Impie ! murmura le curé avec une indignation caressante.

L'étranger resta muet. Une légère contraction des lèvres indiqua seule le passage d'une réponse amère qu'il dédaignait d'émettre. Mais M. le curé de Belle-Assise, qui venait de reconnaître, avec le flair ardent d'un limier apostolique, une pauvre brebis malade et égarée, ne lâcha pas prise et résolut de ramener au bercail cette déplorable fraction du troupeau que le hasard lui faisait rencontrer.

— Quoi ! reprit-il en saisissant le bras de l'étranger, seriez-vous à ce point exilé dans le monde, que vous n'espériez plus rien de la patrie céleste ?

— Espérer! dit l'inconnu, qui sembla se décider à répondre, par compassion pour la sympathie du curé, espérer! c'est rêver, et la saison des rêves est passée pour moi.

— Monsieur, s'écria le prêtre, il y a trente ans que je suis dans ce village. Les âmes dans lesquelles j'ai pu semer un peu de bonne semence étaient simples et grossières; par conséquent, je m'entends peu à manier des cœurs que le monde a façonnés comme le vôtre; cependant je veux vous guérir. Je ne sais pas comment; mais, Dieu aidant, si vous y consentez, je vous guérirai.

L'inconnu allait répondre; le curé reprit :

— Ne remuez pas la tête; ne dites pas qu'il est trop tard, ne me refusez pas. Dès ce moment, vous êtes mon hôte, vous m'appartenez. Ne craignez rien de mes sermons. Depuis longtemps, mes paroissiens m'ont laissé perdre l'habitude de prêcher. Reposez-vous ici. J'ai reconnu à vos yeux qui regardaient mon toit, que vous avez conservé un peu d'amour pour mon village et pour mes lucarnes : c'est bon signe. Tout le feu n'est pas éteint dans une maison, quand du dehors on voit encore passer des lueurs sur les vitres. Vos yeux valent mieux que vous; ils vous ont trahi.

— Il est vrai, répondit l'étranger, que quand je vous ai vu dans ce petit jardin, près de cette

maison qui a sanctifié mon enfance, j'ai eu comme une vision du passé.

— Ma brusque demande a dû effaroucher ce souvenir, n'est-ce pas? dit le vieillard.

— Vous m'avez rappelé fort à propos que le fils adoptif de votre prédécesseur, Simon Benoît, a près de cinquante ans, et que le vagabond n'a plus rien à faire des affections de l'enfant. Le cadavre qui est en moi essayait de se soulever, vous l'avez replacé dans son sépulcre; je vous remercie.

— Qui sait! répliqua le curé de Belle-Assise, je suis le ministre d'un Dieu qui ressuscitait les morts!

— Il y a dix-sept cents ans qu'on ne fait plus de miracles, monsieur l'abbé, prenez-y garde!

Le curé, que les refus constants de l'étranger piquaient au jeu, résolut de changer de tactique.

— Parbleu! s'écria-t-il tout à coup, j'ai bien envie d'appeler à mon aide un grand docteur dont la métaphysique vous trouvera peut-être plus accessible. Babet, mets un couvert, monsieur déjeune avec moi.

— Pardon, dit l'étranger, mais...

— Eh bien! quoi? fit brusquement l'abbé, prétendrez-vous aussi que les souvenirs du passé suffisent à votre estomac? Assez de sermon

pour aujourd'hui. Mettons un signet dans le livre, à la page où le Christ nourrit ceux qu'il vient d'évangéliser. Goûtez de l'éloquence de Babet, et nous verrons si l'épice de ses arguments ne vaut pas mes raisons.

L'inconnu voulut résister; le curé ajouta avec plus de fermeté et d'un front plus sérieux :

— Prenez garde, monsieur; vous avez déjà découragé le prêtre, ne mécontentez pas l'homme. Ce que je vous offre, c'est l'hospitalité du compatriote, de l'ami. Vous serez libre demain matin de poursuivre votre route; mais, aujourd'hui, je vous prie de vouloir bien donner à ma maison la préférence sur le cabaret du village. Je ne tenterai plus rien contre votre endurcissement; je n'en veux qu'à votre appétit. Encore une fois, ce n'est pas une conversion que je vous propose, c'est un déjeuner.

— J'accepte, dit l'inconnu.

Il se disposa à suivre le pasteur dans le petit jardin; au moment où ils entraient, le curé lui dit de l'air le plus indifférent qu'il put trouver :

— Ah çà! mon hôte, de quel nom dois-je vous appeler?

— Je me nomme Philippe d'Aubigné.

— Si votre famille est de ce village, elle doit être éteinte depuis longtemps. Cependant, j'ai vu ce nom quelque part.

— Dans le cimetière, peut-être, monsieur le curé.

— Attendez ! Oui, c'est cela, dans le cimetière, une tombe toute simple, avec un nom et ces deux mots au-dessous : *Salve Regina !*

— C'est la tombe de ma mère.

On s'installa sous le cerisier ; mais tandis qu'il feignait de regarder opiniâtrément son assiette, M. le curé dressait dans sa tête le plan de la campagne qu'il allait commencer.

L'étranger, qui paraissait n'avoir accepté l'invitation du curé de Belle-Assise, que pour ne point opposer de refus constants à une si paternelle insistance, trempait seulement à de longs intervalles ses lèvres dans son verre, et remuait machinalement son pain, mais sans le rompre. Comme le cerisier sous lequel ils étaient assis lui touchait presque le front de ses dernières branches, il leva la main, détacha deux cerises accouplées, les regarda en souriant et les mit sous sa dent comme une hostie. Le curé, qui le guettait, profita de cet incident.

— Ah ! ah ! dit-il avec une sensualité d'enfant, elles sont bonnes, mes cerises ! il y a longtemps que vous ne les avez goûtées !

— Je n'ai pas cessé, depuis trente ans, d'en sentir la fraîcheur sur mes lèvres.

— Eh bien ! faites provision de souvenirs pour

plus que des cendres : vous voulez souffler dessus ; elles vous aveugleront.

— Je prévois, mon gentilhomme, dans vos aventures, bien des scandales ; qu'aucun scrupule ne vous arrête. Déchirez le voile jusqu'en bas. Mes yeux et mes oreilles ne s'effarouchent jamais de ce qui n'atteint pas mon cœur. D'ailleurs, à mon âge, le chant des passions humaines n'est plus que la voix des oiseaux envolés, et la virginité des vieillards est, comme celle des Alpes, un sommet couvert de neige.

— Soit, vous saurez tout. Je vais me confesser à vous, parce que vous voulez bien être pour moi un homme et non plus un prêtre. Je n'aurais que faire de pénitence et d'absolution.

Philippe d'Aubigné était tombé dans une méditation profonde. A ses sourcils contractés, aux plis de son front, on pouvait voir qu'il entassait sa vie comme un bûcher : pour y monter, il avait ôté le petit sachet de cuir suspendu à son cou, et le pressait comme s'il eût voulu en faire jaillir des secrets. A mesure qu'il se rappelait, que son propre fantôme se dressait devant lui, il se renversait en arrière; puis enfin, après quelques minutes de cette évocation puissante, il toucha la main du curé de Belle-Assise et lui dit :

— Votre pitié caressante m'a fait faire ce que nul homme n'aurait pu exiger de moi. En retour

du paradis au bord duquel vous m'avez permis de m'asseoir, je vais vous ouvrir l'enfer de ma vie; et vous disiez vrai : le scandale y fait l'air empesté, et des tourbillons de feu viendront parfois nous barrer la route.

— Oh ! je ne crains pas de brûler, dit le vieux prêtre avec un rire sublime, en montrant sa soutane, cette robe est d'amiante.

— Écoutez-moi donc alors, et vous me direz si le cœur qui va saigner entre vos mains peut se cicatriser et revivre !

Au moment où le voyageur allait commencer son récit, un oiseau se mit à chanter dans les arbres; le soleil, un instant caché, reparut; une brise passa sur la vallée; la nature sembla redoubler d'éclat et de grâce. On eût dit qu'elle entr'ouvrait son sein pour y recevoir cet aigle brisé qui allait recommencer par le souvenir son vol et son tournoiement dans les airs.

Philippe hocha tristement la tête; mais le curé, lui montrant l'oiseau, les fleurs et le village, et mettant ainsi la nature de moitié dans son accueil, lui dit :

— Parlez, mon fils, nous vous écoutons.

D'Aubigné, plus pâle à mesure qu'il descendait dans sa pensée, commença ainsi :

II

Vous m'avez demandé mon nom, et je vous ai répondu Philippe d'Aubigné. C'était le nom de ma mère. Je n'ai jamais eu le droit de porter le nom de mon père. Ma naissance fut de celles que l'on cache comme une honte; et ma mère a traîné, depuis mon berceau jusqu'à la tombe, le fardeau de sa flétrissante maternité.

Mes premiers souvenirs, confus et troublés, me rappellent du bruit, de l'agitation, de grandes clartés; il me semble que mon berceau était dans un coin obscur, que par intervalles une trouée se faisait dans le mur, et que j'entendais des chants, de la musique, des éclats de rire, des verres brisés; et que, quand la vision éblouissante s'éteignait, une voix sanglotante me parlait en me berçant.

Puis, un jour, ma mémoire sur ce point est précise, je m'éveillai tout ébloui par le ciel, que je voyais à travers les arbres. J'étais dans les bras de ma mère, et un homme noir lui parlait avec douceur. Nous étions dans le presbytère de Belle-Assise, et Simon Benoît disait: Dieu vous bénira, ma fille, et Philippe sera un honnête homme.

Dès ce moment, ma vie changea. Les alternatives de bruit et de calme cessèrent; et je grandis dans le silence, dans la paix, entre ces deux figures douces et tristes. J'étais un enfant maladif; je semblais porter en moi un poison; j'étais flétri avant de m'être épanoui. Languissant et pâle, je me traînais et ne pouvais marcher, courir, comme les autres enfants de mon âge.

Que de soins, que de tendresse enveloppaient ce triste fruit de l'amour dont la vie était une honte et dont la mort pourtant eût été la mort de ma mère! L'intelligence seule en moi semblait se hâter et précéder les forces de la vie. Je puis dire cela sans orgueil, monsieur le curé; je suis si loin de mon enfance et si mort pour moi-même, que je parle de moi comme mon ensevelisseur pourrait en parler.

A l'âge où d'autres bégayent, je commençais déjà à comprendre, et souvent, en me fermant les yeux avec sa main, ma mère me disait: « Ne regarde pas ainsi le ciel, Philippe! » On combattait par les tentations de la gourmandise et du jeu cette sorte d'appétit idéal qui faisait de moi un enfant surnaturel. On me refusait des livres, on m'empêchait d'apprendre; on s'efforçait de me retenir dans une existence purement végétative. Mais, en dépit de toutes ces précautions, j'étais un débile enfant, dans les veines

duquel le sang coulait à peine, et qui n'avait de flamme et d'ardeur que dans les yeux.

Un jour, j'avais treize ans alors, Simon Benoît, qui venait de recevoir une lettre à la suite de laquelle il s'était mis en prière, parla à ma mère d'un grand voyage qu'il l'engageait à entreprendre avec moi à Versailles.

Il s'agissait de ma guérison, d'une intervention miraculeuse à laquelle, disait-il, Dieu n'avait jamais fait défaut.

Ma mère consentit. On m'appela pour m'annoncer le voyage, et, une heure après, le curé nous confiait à un voiturier qui, en retour des économies si péniblement amassées par le pasteur, s'engageait à nous conduire en cinq jours à Versailles.

Le voyage se fit heureusement, et le cinquième jour, vers le soir, la carriole nous déposait à la porte d'un vénérable ecclésiastique, ami, autrefois compagnon d'études de Simon Benoît, et alors vicaire à Versailles. Ma mère remit la lettre dont le curé de Belle-Assise l'avait chargée. Elle s'entretint quelques instants avec le prêtre, puis, m'appelant et m'attirant entre ses genoux, elle me dit :

— Philippe, nous allons prier Dieu de toutes les forces de notre âme. Tu es bien jeune, tu ne peux comprendre ni ce que je souffre, ni ce que

j'espère ; mais tu veux vivre, n'est-ce pas, pour m'aimer?

— Oui, oui, m'écriai-je en fondant en larmes et en embrassant ma mère, je ne veux plus que tu pleures en me regardant.

L'oraison fut dite à voix haute par le prêtre qui m'entraîna ensuite vers le palais.

C'était une nuit d'été, orageuse et lourde ; on était à la fin du mois d'août. La lune, enveloppée par les nuages, laissait de temps en temps tomber, comme une grande larme sur un cercueil, un de ses rayons sur la ville enfouie dans les ombres.

Nous arrivâmes dans une grande salle carrée ; le prêtre qui m'accompagnait me remit à un homme habillé de velours et d'or, que je pris pour quelque grand personnage, mais que j'ai compris depuis n'être qu'un laquais. Cet homme me saisit par la main et m'introduisit dans une autre pièce, où je trouvai un assez grand nombre d'enfants de mon âge. Tous avaient l'air étonné et malade comme moi ; je ne les avais jamais rencontrés, et pourtant ils me semblaient des frères, tant je sentais qu'il y avait une analogie frappante entre nous ; ils paraissaient attendre, en se permettant à peine de chuchoter.

La chambre dans laquelle nous étions, vaste et haute, était pleine de peintures. De grands

portraits nous entouraient, nous regardaient. Ces visages de guerriers et de rois, de leur œil fier et hardi, semblaient compter ce troupeau d'enfants voués à la mort. Je levai les yeux ; je distinguai aux quatre angles de la salle, dans les corniches, des anges dorés qui volaient en soulevant une draperie.

Où étions-nous? Que nous voulait-on? Pourquoi tous ces frères qui attendaient comme moi? Qui donc allait venir? Ma fiévreuse imagination bondissait dans cette salle, interrogeant les murs, les hommes et les anges immobiles, dont les yeux d'or lançaient des étincelles, et pendant ce vol désordonné de mon esprit, ma main crispait le velours du siége sur lequel j'étais assis, et je sentais une sueur glaciale m'inonder le front.

Ne croyez pas, monsieur le curé, que ceci soit puéril. Cette nuit a décidé de ma destinée entière. Maintenant, que je suis vieux et flétri, que rien ne remue en moi, si ce n'est l'espoir de la mort, je ne puis me rappeler sans émotion cette soirée solennelle, dont tous les incidents brûlent plutôt qu'ils n'illuminent ma mémoire.

Nous attendions depuis une heure, quand une porte s'ouvrit à deux battants, et quand une dame âgée, vêtue de noir, s'avança vers nous. Elle était pâle et triste, mais d'une pâleur qui semblait

habituelle, et d'une tristesse qui inspirait plus de respect que de pitié. Elle nous compta, nous dit de la suivre, et nous introduisit dans la chambre dont elle avait ouvert la porte à deux battants.

Au milieu de cette pièce, un autel avait été dressé. Deux prêtres en prière étaient agenouillés devant l'hostie qui apparaissait au milieu d'un ostensoir éblouissant. Ce fut le premier objet qui me frappa. J'étais un enfant pieux et m'éveillant dans la foi. Simon Benoît avait épanoui mon intelligence sous les rosées recueillies dans les jardins du ciel. Commençant à assister M. le curé dans la célébration de la messe, j'avais contracté pour tous les objets du culte une vénération filiale. Je n'aurais pas osé regarder avec fixité le Saint-Sacrement; il m'eût semblé qu'un rayon se fût détaché et m'eût atteint mortellement au cœur. Je courbai donc la tête, je joignis les mains et je m'avançai, comme je le faisais les jours de grande fête dans l'église.

On nous fit passer devant l'autel, et, tout étonné de ne point m'y arrêter, j'osai regarder devant moi. Un lit à larges rideaux brochés d'or, dont je comparais intérieurement l'étoffe aux chapes de Simon Benoît, s'élevait en face du reposoir; une barrière dorée, qui était ouverte en ce moment, isolait d'ordinaire le lit. Il était

posé sur des marches. Au chevet se tenait un personnage en grand costume d'évêque; au pied, debout, immobile, soulevant le rideau, était la femme sévère et pâle qui nous avait introduits; et dans ce lit si beau, au milieu des dentelles et des couvertures de satin, je distinguai une longue, maigre et vieille figure, aussi blanche que l'oreiller sur lequel elle reposait. Je compris que l'homme couché là allait mourir, et je me demandai si on nous avait fait venir, nous autres, pauvres souffreteux, pour assister à cette agonie.

Mais, depuis quelques instants, je sentais en moi comme des sources de vie qui s'épanchaient dans chacune de mes artères. Transporté du fond du presbytère au milieu du palais de Versailles; amené pour une œuvre inconnue, à cette heure de nuit, dans la demeure du roi, cherchant d'après les paroles et les prières de ma mère à pressentir ce qui allait arriver, entrevoyant quelque chose d'inouï, je sentais monter de mon cœur à ma gorge des spasmes qui m'étouffaient.

Il paraît que, dans mon ardeur inquiète, je passai devant les autres enfants, car je me trouvai le premier près de la balustrade dorée qui nous séparait du lit.

Le moribond fit un signe; l'évêque qui était à

son chevet me prit par la main, et, me faisant agenouiller, m'approcha du lit tellement que je sentis passer sur mon front le souffle lent et paisible du vieillard. Alors... oh! je me demande encore comment je ne devins pas fou... j'entendis le prélat qui disait à demi-voix : « Enfant, le roi te touche, Dieu te guérisse! » et une main moite et tremblante s'appuya sur mon front, en y laissant une empreinte humide.

A ce nom, à cette révélation, à cette pensée qui me traversa comme un éclair, que c'était le roi de France, c'est-à-dire l'être éblouissant qui était pour nous quelque chose comme Dieu, qui me bénissait, je fis un mouvement violent et je me redressai; mais la main de Louis XIV ne s'était pas retirée, et je la heurtai. Tremblant, secoué par la fièvre, l'œil enflammé, je retombai sur mes genoux, regardant face à face cet homme, le roi, dont l'haleine m'arrivait glaciale et incertaine. Je crus que j'allais mourir. Le plaisir, l'orgueil, la peur, tous les sentiments à la fois, m'étranglèrent le cœur.

Ah! monsieur le curé, je ne sais pas aujourd'hui si le spectre de ma mère, se levant de son tombeau et venant s'asseoir à cette table, m'arracherait un soupir. Il y a loin de l'enfant naïf et peureux qui s'agenouillait comme au pied d'un Sinaï, au bord de l'alcôve de Louis XIV, entre

son confesseur et la veuve Scarron, et l'homme froid et désenchanté qui est devant vous.

Ce sont précisément ces commencements de ma vie qui m'ont perdu ; ces grandes ardeurs m'ont desséché.

Le croiriez-vous ? il me sembla, tant je conçus tout à coup d'orgueil, que le vieux roi mourant prenait plaisir à me voir. Sa main retomba sur mon front avec une caresse ; son œil, à demi voilé, se reposa sur le mien ; un vague sourire glissa sur ses lèvres ; je vis tant de sympathie, je crus comprendre un pronostic si ambitieux dans ce regard, que je fus tenté de m'écrier, et que, ne pouvant lutter contre ce flot qui m'inondait, je succombai sous le poids de mon âme, et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais dans la chambre où nous avions attendu d'abord. Nos jeunes compagnons qui avaient tous aussi été touchés et bénis par le roi m'entouraient. Madame de Maintenon, qui nous avait introduits, était occupée à distribuer des bourses dans chacune desquelles étaient cinq louis d'or. Je reçus ce présent avec autant de piété que ma mère, quand elle recevait la communion. C'était pour moi comme un héritage du royal vieillard qui m'avait si paternellement souri. Je pressai avec ferveur les cinq pièces d'or sur ma poitrine ; j'aurais voulu les y cacher,

les y enfouir, avec le regard qui m'avait si profondément bouleversé.

Je ne sais pas, monsieur le curé, si les pauvres petits malheureux qui étaient venus faire toucher leurs fronts mouillés de fièvre, par Louis XIV, furent guéris ; je ne sais pas si la vertu que la superstition attribue aux attouchements des rois de France s'est manifestée pour eux dans cette occasion ; mais, ce que je puis vous attester, c'est que j'entrai à Versailles, malingre, débile, étiolé, et que j'en sortis avec un brasier qui faisait bouillir le sang dans ma poitrine, et qui m'animait de forces étranges et nouvelles.

Je me jetai au cou du prêtre qui m'avait amené, et je l'étreignis avec fureur. Il me sembla que c'était déjà le monde avec lequel j'avais hâte de me mesurer. Je l'entraînai vers ma mère qui m'attendait, la sainte femme, en prière aux pieds du Christ ; et du seuil de la maison, faisant sonner cette bourse, qui était pour moi comme les arrhes de ma destinée, je m'écriai : — Je suis guéri ! je suis sauvé !

Hélas ! j'étais perdu. Ma mère, plongée dans une heureuse stupeur par les apparences de cette miraculeuse guérison, me prit dans ses bras et m'arrosa de ses larmes ; pluies du cœur que les flammes de mon sein séchèrent aussitôt, et qui

tombèrent vainement sur cet incendie que l'ambition et l'orgueil allumaient en moi ! Pendant que la pauvre femme dévorait de ses baisers les premières couleurs de la santé et de la vie qui paraissaient à mes joues, je me répétais, indifférent pour la première fois à ses caresses : — Le roi m'a touché, le roi m'a béni !

Je ne fus plus désormais une plante sans séve et sans chaleur.

On prit plaisir à mes jeux, à mes travaux, à mes reparties, au feu qui jaillissait de moi par étincelles ; on me flatta dans mon orgueil, et on ne vit pas qu'en même temps que le vieux roi m'avait béni, une malédiction s'était attachée à moi ; que mon imagination exaltée par la brusque vision de ce grand soleil, s'éteignant à Versailles, et répandant sur moi un de ses derniers rayons, que cette imagination neuve, jusque-là si laborieusement tenue à l'écart, avait gardé un éblouissement qui devait en exagérer toutes les forces et l'échauffer jusqu'à l'explosion.

On ne vit pas que la brusque diversion opérée dans ma nature physique m'avait jeté dans un excès contraire, et que j'étais malade désormais de trop de vie, de trop d'enthousiasme.

Tout le monde se trompa à cette possession de l'orgueil qui entra en moi, comme ces démons que vous exorcisiez autrefois, monsieur le curé ;

tout le monde, même ma mère; et on fêta mon retour à la santé, quand on eût dû pleurer amèrement, au contraire, mon initiation aux désirs, aux passions, aux tourments de l'existence humaine.

Tous mes malheurs datent de cette nuit. J'ai lu dans un conte arabe qu'on enfermait des esprits, des génies malfaisants dans des sacs, et qu'on les jetait à la mer. Que n'ai-je eu le pouvoir de jeter, avec le petit sachet que vous voyez et qui ne m'a pas quitté depuis qu'on me le remit avec les cinq louis d'or, que n'ai-je eu le pouvoir de jeter, avec cette bourse, l'âme violente et tourmentée que j'y avais trouvée, et qui de là me communiquait de si horribles tentations, de si violentes angoisses!

Toute ma vie s'est échappée de ce petit sac. Mon cœur s'est usé comme le velours brillant qui le couvrait; il ne reste plus qu'un cuir terne et souillé, comme il ne reste plus en moi qu'un cadavre inerte; et encore cette bourse vit-elle plus que moi! Des cinq louis d'or de Louis XIV, il m'en reste un qui résonne quand je frappe; tandis que rien ne vibre, rien ne résonne dans ce sac humain qui ne mérite pas même la terre sacrée de votre cimetière, dans laquelle Simon Benoît et ma mère se sont couchés.

III

Les années qui suivirent mon voyage à Versailles, et qui commencèrent mon adolescence, furent un élan continuel de mon esprit, de mon cœur, de mes sens, de tout mon être vers la vie. Les livres ne suffisaient plus à mon ardeur de connaître; je me plongeais dans la nature, lui demandant ses secrets et m'enivrant de sa beauté. Simon Benoît eut bientôt épuisé toute son érudition; quant à ma mère, tandis que je grandissais et que je me fortifiais, la sainte femme s'inclinait vers la tombe. Après le malheur de ma naissance et les horribles tourments de sa jeunesse, que je ne connus que bien plus tard, elle ne s'était résignée que pour m'élever et me protéger.

A mesure qu'elle me voyait devenir homme, se sentant moins nécessaire à mon existence, elle se laissait aller au découragement et n'empêchait plus la douleur et le remords de frapper sur son cœur.

Simon Benoît l'exhortait et essayait en vain de la rattacher au monde par la pensée de mon bonheur.

— Monsieur le curé, lui disait-elle, je ne mérite pas les joies orgueilleuses d'une mère. Tant que mon rôle a été de souffrir, de prier, de pleurer, je l'ai accepté. Maintenant, vous me promettez des récompenses auxquelles je n'ai pas droit. Philippe sera bientôt un homme; je ne veux pas rougir devant lui.

La pauvre victime lisait en moi. Elle comprenait qu'avec mon ardeur et mon ambition, je m'étonnerais un jour de n'avoir pas le souvenir d'un père à invoquer. Elle avait peur du jugement que ma vanité pourrait porter sur la faute de ma naissance.

Simon soupirait et me recommandait d'aimer ma mère. Je n'avais pas besoin de cette recommandation et pourtant cette affection sainte ne suffisait pas au foyer qui s'allumait en moi.

Il n'y avait pas de livre, quelque chaste qu'il fût d'ailleurs, qui ne fît allusion à l'union de deux âmes; et lors même que c'était pour blâmer ou pour contenir ces expansions que le livre en parlait, le tableau de ces affinités suffisait pour me donner d'étranges tentations.

J'aimais ma mère, j'aimais Simon Benoit, j'aimais Dieu aussi; mais toutes ces tendresses m'affamaient pour ainsi dire, et ne me satisfaisaient pas. J'avais des moments d'ivresse pendant lesquels je courais les champs, en ten-

dant les bras. Quelquefois, après des courses folles, je me couchais au bord de la rivière, et je passais des heures entières à regarder mes larmes tomber dans l'eau. Pourquoi pleurais-je? pourquoi ces insomnies? pourquoi ces frissons qui m'agitaient tout à coup? Je l'ignorais; et les deux anges qui me regardaient m'épanouir ne pouvaient éclairer mon cœur, ni le diriger.

Je vous ai dit que depuis la nuit de Versailles, la petite bourse aux cinq louis d'or de madame de Maintenon ne m'avait pas quitté. C'était un talisman qui devait m'ouvrir les portes du monde, la clef de la caverne mystérieuse que je brûlais de parcourir. Que de fois n'ai-je pas étalé ces bienheureux louis d'or sur mes genoux, contemplant l'effigie du roi dont j'avais reçu le dernier regard, la dernière caresse! Que de fois ne les ai-je pas couverts de baisers, comme si j'avais pu embrasser ainsi l'amour, la gloire, la richesse, tout mon rêve, toute mon ambition!

Ma mère soupçonnait ces ardeurs et s'en inquiétait. Mais Simon Benoît, esprit chaste et placide, qui n'avait jamais porté ses regards au delà du sentier battu, souriait à ces bouillonnements comme à des symptômes rassurants de vie et de santé. Sa grande joie était de plonger sa main dans mes cheveux et de me frapper sur les joues, en disant :

— Bien, bien, Philippe, tu deviens un homme!

Je ne vous assurerai pas que j'étais savant pour mon âge. La bibliothèque de Simon Benoît avait été promptement épuisée, et, grâce à mes instances, le digne pasteur s'était procuré des livres dans les châteaux voisins. Mais avec des notions suffisantes sur toutes choses, j'avais en moi un instinct du beau qui doublait mes connaissances. Dès que j'eus atteint seize ans, je sollicitai ma mère pour quitter Belle-Assise, pour aller à Paris, à Versailles, sur ce grand théâtre que j'avais entrevu et dont il m'était resté un éblouissement.

— Que faire à Paris? me disait la pauvre femme.

— Travailler, servir le roi!

— Pour travailler, il faut apprendre; pour apprendre, il faut payer, et nous sommes pauvres...

— J'ai de l'or, disais-je toujours, pensant à mes cinq louis d'or qui représentaient à mes yeux une somme inappréciable, et dont l'emploi devait, à coup sûr, me porter bonheur.

Ma mère opposait toujours des larmes comme dernière raison à mes prières, et Simon Benoît, voulant satisfaire toutes les inquiétudes, cherchant naïvement à résoudre le problème de ma carrière, parlait de me faire entrer au séminaire

et de me destiner à l'état ecclésiastique. Mais je sentais un besoin d'activité et d'agitation qui m'éloignait de la vie religieuse. Il était d'ailleurs déjà trop tard pour empêcher l'amour terrestre de fleurir en moi.

IV

Parmi les enfants de mon âge, une jeune fille, nommée Thérèse, dont les parents demeuraient à côté du presbytère, m'avait manifesté en plusieurs occasions une amitié chaleureuse et dévouée. Tant que j'avais été malade, débile, Thérèse avait toujours eu soin de me défendre contre les tyrannies de mes camarades, plus vigoureux, plus violents. Dans nos jeux, elle me servait de mère, et je n'allais jamais sur la place du village sans y chercher Thérèse.

Après le voyage de Versailles, tout absorbé par mes rêveries enthousiastes, tout préoccupé de ce souvenir ; dans mon premier élan vers la santé, vers la vie, me sentant fort, hardi, aventureux, je ne songeais plus à des protecteurs. Croyant comprendre aux ardeurs de ma poitrine, à la fièvre qui me tourmentait le front, que je pouvais me faire place moi-même, je dédaignais

le village, et l'horizon éblouissant qui se déployait à mes yeux m'empêchait de regarder, de reconnaître ce qui se passait à côté de moi.

La pauvre Thérèse sentit mon ingratitude, sans en pénétrer le motif, et ma mère, dont la tendresse alarmée cherchait partout des auxiliaires, voyant mes préoccupations égoïstes et mon indifférence pour les anciens compagnons de mes jeux, m'en fit doucement reproche et se plut à me ramener à eux. Peut-être que la douce femme machinait quelque sainte embûche, et qu'avant de retourner à Dieu, elle eût souhaité me voir enchaîné au village par une affection honnête et puissante. Elle qui lisait en moi et qui avait jugé Thérèse, peut-être rêvait-elle une union dans laquelle mon cœur eût été refroidi par une consolante réalité.

Thérèse était, en effet, une nature bienveillante et calme. Elle était belle de cette beauté suprême qui s'ignore et qui ne s'épanouit que plus librement. Ses grands yeux limpides rayonnaient d'une gaieté franche, naïve; ses lèvres, admirablement dessinées, souriaient toujours et jetaient de vives et brillantes paroles qui partaient de son cœur, comme des oiseaux insoucieux que le soleil chasse du nid. Ses paupières transparentes, aux longs cils noirs, ne s'abaissaient que la nuit pour le sommeil, jamais le jour pour

la rêverie. Tout en elle était poésie, excepté elle. Quand nous la voyions courir l'été dans les épis qu'elle dépassait à peine, Simon Benoît évoquait ses souvenirs classiques et parlait de la course de Camille; ma mère, dans ses cajoleries intéressées, l'appelait sa belle sainte Vierge.

C'était, à vrai dire, une blanche statue, mais qui ne méritait pas d'autels; c'était l'innocence dans toute sa grâce, mais dans toute son irritante simplicité; c'était une Galathée invinciblement rebelle au feu du ciel et au génie de Pygmalion; c'était un lis droit et inflexible, éblouissant de fraîcheur, mais sans parfum.

Hélas! je fus trop docile aux inspirations maternelles. Je regardai Thérèse, je la reconnus, je l'aimai; mais, en dépit de sa bienveillance pour moi, de sa sollicitude qui faisait des jaloux, elle ne me comprit jamais, et ne m'aima pas. Le mirage de cette beauté céleste s'encadra dans mon rêve; mes seize ans vinrent pieusement s'abattre et se prosterner devant les pieds de marbre de cette belle créature; mais elle récompensa cette adoration, ce culte par un sentiment fraternel qui ne fit qu'irriter et désespérer ma ferveur.

Thérèse avait seize ans comme moi; elle me tutoyait, comme tous les enfants du village, et se montra choquée quand je tentai de modifier cette habitude. Mon respect la scandalisa, comme

la familiarité eût pu scandaliser une autre; et il fallut, pour lui complaire, rester dans des termes qui me troublaient étrangement, mais qui semblaient rassurer sa pudeur.

Que de fois n'ai-je pas serré ses mains dans les miennes pour leur communiquer la fièvre dont je me consumais! que de fois, cherchant des complices dans la nature, n'ai-je pas voulu initier Thérèse à ce langage des fleurs, du ciel, des vents, qui me parlait sans cesse d'amour, et qui glissait sur elle sans faire frissonner la surface glacée de son cœur! que de fois n'ai-je pas pleuré comme un enfant dans ses bras qui me caressaient doucement, et dont les chastes étreintes m'embrasaient sans allumer une étincelle dans son sein! que de fois ne lui ai-je pas dit : « Thérèse, je t'aime, et je vais mourir si tu ne m'aimes pas! » et que de fois ne l'ai-je pas entendue me répondre : « Moi aussi, je t'aime, Philippe! » d'une voix amicale qui ne vibrait jamais et dont chaque mot me fortifiait dans la pensée qu'elle ne m'aimait pas!

J'aurais pu abuser de cette innocence; j'aurais pu briser cette fleur pour en dégager l'essence profondément enchaînée; j'aurais pu faire servir la liberté dans laquelle on nous laissait à quelque crime honteux; mais j'aimais Thérèse d'un amour à la fois si violent, si douloureux, si

sacrifié, que je préférais mes souffrances à son déshonneur.

J'avais rapporté de cette entrevue miraculeuse de Versailles des sens faciles, une virilité précoce. Mes lectures, pour lesquelles le pieux et candide Simon Benoît s'en rapportait trop à ma prudence, m'avaient dévoilé bien des secrets et avaient mis dans mon cœur la soif de bien des voluptés; mais, tout le feu de mes sens et toute l'ardeur de mon imagination s'éteignaient devant le regard limpide de Thérèse. Cette neige immaculée déconcertait le volcan.

J'endurais des tortures épouvantables; je passais des nuits à rêver, des journées à courir, cherchant le calme, la paix, ainsi que je vous l'ai dit, sous les ombrages et dans les champs.

Un jour, je sortis du presbytère, bien décidé à tenter un dernier effort pour animer cette insensible statue. Je passai devant la maison de Thérèse. Elle distribuait dans la cour le pain et les graines aux pigeons et aux poules accourus à sa voix. Un tableau merveilleux dans sa grâce s'offrit à moi. Thérèse avait un grand chapeau de paille qui mettait la moitié de son visage dans l'ombre. Ses bras étaient nus, et elle secouait de sa main droite, au-dessus des marches de la maison, les graines et les miettes que sa main gauche retenait dans son tablier. Ses cheveux

noirs, mal attachés, se déroulaient en ondes inégales sur son cou et sur ses épaules. Le soleil l'enveloppait; la vigne qui montait jusqu'au toit formait le fond du tableau; les pigeons voletaient, les poules caquetaient; le chien de la maison, mon rival, était assis à côté de la jeune ménagère et la regardait gravement.

Il y avait dans cette scène charmante un parfum si pénétrant, que je sentis une tentation nouvelle, et contraire à toutes les autres, sourdre en moi. Quelque chose me dit que le bonheur était là : que la gloire ne valait pas cette innocence, et que l'éclat de tous les trônes pâlissait devant ce rayon de soleil qui étalait un manteau de pourpre sur ma bien-aimée!

Cette vision de bonheur calme et champêtre m'éblouit, et, tout en traversant la cour, je me disais : Peut-être a-t-elle raison!

Thérèse m'accueillit avec sa gaieté ordinaire, voulut que je l'aidasse dans ses soins, et rit beaucoup de la façon maladroite dont je jetais les graines. Quand les provisions furent épuisées, elle frappa dans ses deux mains blanches, les pigeons s'envolèrent, les poules se dispersèrent, et l'insoucieuse enfant, passant son bras autour du mien, m'entraîna dans le village.

— Justement, Thérèse, lui dis-je avec une voix troublée, je venais te chercher, j'ai à te parler.

— De quel ton tu me dis cela, Philippe?

— Oh! c'est qu'il s'agit de choses sérieuses.

— En vérité! quelqu'un serait-il malade, ta mère ou M. le curé?

— Il n'y a de malade que moi, Dieu merci!

— Tu souffres?... En effet, tu es pâle.

— Oui, je souffre, Thérèse, et je veux que tu me guérisses.

— Comment, Philippe?

— En m'écoutant et en me comprenant.

— Allons, beau prédicateur, commence ton sermon.

Quand il fallut dire à Thérèse ce que j'avais amassé de douleur et d'amour; quand il fallut trouver des mots pour les tortures d'un sentiment incompris, je balbutiai, et, malgré moi, je tombai dans un silence entrecoupé de soupirs.

Nous arrivâmes au bord de la rivière, dans un endroit que j'avais fait bien souvent confident de mes larmes. Les saules, penchés sur une herbe haute et touffue, formaient une retraite pleine de mystère que j'avais peuplée de mes illusions. Nous nous assîmes, la main dans la main, silencieux tous deux, moi, parce que mon sein débordait et qu'un seul mot m'eût trahi, Thérèse, parce que mon silence l'étonnait et prescrivait le sien.

Ah! monsieur le curé, j'ai bien vieilli; j'ai vu passer bien des tourbillons de flamme à travers

les sentiers de ma jeunesse. De toutes les folies que je vous raconte et qui m'embaumaient la vie, il ne m'est resté que le mépris des hommes et la haine de moi. Mon existence est un blasphème, mon retour à Belle-Assise est un sacrilége; et pourtant, malgré l'horrible expérience qui m'a desséché le front et le cœur, malgré mes misères et ma honte, le croiriez-vous? avant de venir ici, avant de passer devant ce presbytère, j'ai été baiser la place où je me suis assis, il y a trente ans, à côté de Thérèse. L'herbe est toujours haute et touffue, les saules ont vieilli, mais fournissent toujours d'abondants rameaux; l'eau coule toujours avec un ravissant murmure; rien n'est changé, la nature nous attend toujours. Mais Thérèse est morte, et moi, je vais mourir.

Où êtes-vous, élégies de mes seize ans, vaporeuses visions qui m'égariez! chastes ivresses d'un cœur qui se sentait assez vaste pour contenir le monde, et qu'une larme suffirait maintenant pour noyer, si je pouvais pleurer!

Je ne crois plus à la vertu; et, pourtant, je me souviens bien qu'alors j'étais innocent et bon. Je ne crois plus qu'aux sens et qu'à la force invincible des passions physiques; et, pourtant, je me souviens qu'alors j'avais dégagé mon amour de toute émanation sensuelle, et que, sous ces arbres verts, près de cette eau tranquille, je ne

songeais qu'à trouver dans Thérèse un ange digne de s'élancer avec moi vers ces nues embrasées qu'entrevoyait mon ambition.

Ce n'était pas l'ignorance, je vous le répète, qui empêchait la séve de bouillonner; c'était je ne sais quelle influence céleste qui tournait vers la contemplation, vers les élans immatériels, ce trop plein qui voulait toujours déborder.

J'ai perdu le souvenir des paroles sublimes, des douces prières que je trouvai peu à peu, et dont je voulais émouvoir Thérèse; je pourrais d'ailleurs vous les redire que je ne voudrais pas les flétrir de mes lèvres. Il y a une première langue, magnifique et sainte, dont les hommes ont pitié plus tard, mais qui laisse dans l'oreille, la plus prompte à s'endurcir, une vague et enivrante harmonie. Je ne sais à quelle source je puisai; mais je sais que le flot déborda, doucement, saintement, abondamment.

Je racontai à Thérèse mes angoisses, mes espérances; je lui murmurai les magiques tentations de mes veilles; je fis bruire ma bourse aux cinq louis d'or; je voulus lui faire comprendre la fièvre allumée dans mon cerveau par le regard mourant de Louis XIV. Je pleurai, je jurai de mourir, j'appelai à mon aide tous les prestiges, toutes les émanations du monde visible pour la convier à me suivre dans le monde invisible

vers lequel je voulais m'élancer ; et, pendant que je parlais, j'invoquais intérieurement un miracle.

Le miracle, car je croyais alors aux miracles, monsieur le curé, le miracle parut s'opérer. Il me sembla que le regard si clair de Thérèse se ternissait sous le passage d'une rêverie aérienne; son sein parut se soulever comme l'onde émue à l'approche de l'orage; il me sembla qu'elle me serrait les mains avec une sympathie plus chaleureuse, et, dans un moment d'abandon elle posa sa tête sur mon épaule avec une grâce si enchanteresse que je la saisis dans mes bras, que je l'embrassai avec transport, et que je m'écriai :

— Merci, mon Dieu, merci, Thérèse est à moi !

Jamais, au contraire, elle n'avait été si loin de cet hymen idéal que je rêvais. La pauvre enfant , dont la pacifique nature s'alarmait de mes tourments, avait écouté, sans y rien comprendre, les poétiques confidences de mon délire.

Imaginez un cygne, transporté sur un mont éblouissant au-dessus des abîmes, près du nid de l'aigle; l'oiseau s'effraye, s'agite, bat des ailes. Ce n'est pas qu'il veuille s'élancer vers l'océan infini ; ce n'est pas qu'il soit jaloux de ce nouveau domaine; c'est, au contraire, qu'il a

peur de ces régions immenses, que le vertige le prend à cette hauteur, et qu'il est près de sa chute quand on le croit près de son vol.

Thérèse, éblouie, confuse, était étourdie et n'était pas convaincue. Elle sentait bien que j'étais malheureux, et ne voulait pas que je le fusse; mais elle pensait que sa main en caressant la mienne suffirait pour l'attiédir, et que son front, en s'approchant du mien, le refroidirait. L'instant que je crus reconnaître pour sa conversion ne fut que l'effort suprême de son amitié compatissante. Si j'avais été alors le débauché que je fus plus tard, Thérèse, dans sa candeur, se fût livrée à moi; mais elle n'en eût pas lu davantage en moi.

Ma volonté me fit illusion. Les clartés que j'avais fait luire illuminèrent un instant Thérèse. Je crus que cette lumière venait d'elle; je la saluai, je la bénis, et je ne vis pas que c'était seulement mon reflet. On dit que quand le soleil vient frapper la statue de Memnon, la pierre semble s'animer et exhaler une plainte; je fus le jouet d'un caprice pareil. Le soleil, qui se dilatait en moi, posa une auréole sur la statue; le marbre immobile parut s'animer. Hélas! il suffisait d'un intervalle d'ombre pour dissiper cette transfiguration, et pour rendre le marbre à sa muette insensibilité.

Je fus complétement égaré. Aux émotions intimes succédèrent de véritables transports, et voulant consacrer ces fiançailles de nos deux cœurs, je tirai de ma bourse un des mystérieux louis d'or, et le donnant à Thérèse, je lui dis :

— Écoute, je jure de t'aimer toute ma vie, de n'aimer jamais que toi ; je jure de faire de toi ma femme devant les hommes, comme tu l'es aujourd'hui devant Dieu. Prends pour garant de ma parole cette pièce d'or, et jure-moi, à ton tour, de me conserver fidèlement, avec ce gage, ton cœur et ta foi.

— Philippe, me répondit Thérèse, dont la voix caressante acheva de me tromper, je ne puis m'engager à être ta femme, que si ma mère le veut, et que si mon père y consent ; tout ce que je puis te jurer, c'est que je garderai précieusement ton cadeau ; et, quoi qu'il arrive, je t'aimerai toujours comme une sœur.

— Dis comme une épouse, insistai-je.

— Non, Philippe, je ne l'ose pas ; comme une sœur, n'est-ce pas assez ?

— Eh bien ! soit, comme une sœur, m'écriai-je, comme une sœur de mon âme. Dieu est témoin, Thérèse !

Je crus que ces réticences étaient un voile dont la chaste enfant couvrait son amour ; j'admirai ces scrupules de sa pudeur, et, plein de con-

fiance, plein de foi, m'imaginant avoir conquis, par un de ces louis prestigieux qui devaient régler ma destinée, le premier bonheur de ma vie, je tombai à genoux, demandant à Dieu d'utiliser ainsi tout mon trésor, et je priai, aux pieds de Thérèse, avec plus de ferveur que vous n'en avez jamais mis, monsieur le curé, à prier au pied de vos autels.

La nuit nous surprit dans cette ravissante retraite. La lune argentant les saules nous avertit de rentrer; nous revînmes heureux et nous tenant par la main, aussi purs qu'au départ, ne nous doutant pas des malheurs que nous venions innocemment d'évoquer.

V

Thérèse était la fille de riches laboureurs. Son père était un de ces paysans aux larges épaules, à la face épanouie, au ventre arrondi, aux mains gonflées, au cou épais, qui personnifient le travail lent et paisible, la force concentrée, la raison naïve, la bonté joyeuse. Toujours au soleil, au vent, à la pluie, il était brun comme la terre qu'il labourait. Sa voix, dont les cordes s'étaient durcies au grand air, était rude, et pourtant pleine d'intonations caressantes.

Dans cette enveloppe grossière, dans ce tronc noueux, il y avait un esprit vif, un jugement solide ; et, après M. le curé, le père Brasseur était la tête la plus forte du pays. On le consultait sur toutes choses, et il ne renvoyait jamais ses clients sans leur avoir donné un avis utile, un conseil judicieux. Une intuition rapide suppléait en lui au savoir. Quand le cas était embarrassant, il levait la tête, cherchait dans le ciel, et il était bien rare qu'après quelques secondes de contemplation muette, il ne rencontrât pas son oracle. Il semblait que la nature se fît transparente pour lui, et quand il avait annoncé de la pluie ou du tonnerre, il paraissait impossible à tous que le bon Dieu déconcertât jamais ses prédictions.

Soit que mon amour pour Thérèse ajoutât un prestige à tout ce qui me la rappelait, soit que, malgré mes tendances séraphiques, j'eusse compris tout ce qu'il y avait de bon, de fort, de généreux dans cet homme, je l'aimais sincèrement.

Sa placidité n'était pas exempte de cette ironie champenoise qui atteint sans blesser, et rien n'était doux et consolant à entendre comme sa moquerie, toujours tempérée par un large sourire. Dans ses marchés, il n'invoquait jamais son honneur, sa probité; mais ce qu'il affirmait devenait incontestable, et il posait sa parole, avec un geste de la main, comme s'il eût laissé

tomber un sac d'écus; cela retentissait et annonçait son poids.

Jamais, à cette époque, je n'avais vu le père Brasseur en colère. Quand la patience allait lui échapper, il haussait les épaules d'une façon qui voulait dire : A quoi bon? et déchargeait son mécontentement dans un sifflement que chacun savait être très-significatif. Mais on comprenait que, dans une question où l'honneur eût été engagé, le père Brasseur eût été terrible; et dans les rides que le soleil avait creusées sur son front dormaient de foudroyants éclairs.

Tel était celui que la nature faisait l'arbitre de mon union avec Thérèse. Dans mon intrépidité, je résolus d'aller franchement, loyalement, à cet homme franc et loyal, de lui tendre le cœur et la main, et d'en obtenir une parole d'espérance.

Un jour donc, c'était pendant la moisson, je me dirigeai vers les champs le cœur bien gros, mais me fiant à ma destinée; et je repassai dans ma tête, pendant la route, les arguments qui me semblaient devoir être décisifs.

Je trouvai le père Brasseur courbé sur les sillons; sa veste était jetée au pied d'un arbre; il n'avait que sa chemise dans un pantalon de toile, et la sueur tombait de son front sur ses mains, qui faisaient autant de besogne que deux

hommes de journée. Les moissonneurs disparaissaient çà et là derrière les épis. Au bout du champ, un chariot dételé attendait les gerbes; quelques enfants jouaient avec un nid trouvé dans le blé. C'était une journée splendide. Le ciel était d'un bleu éclatant; quelques petits nuages apparaissaient seuls au bas de l'horizon; des bandes d'oiseaux, que le grain tentait et que les travailleurs effarouchaient, traversaient l'espace en sifflant; le grillon chantait sous l'herbe; un puissant arome s'exhalait des sillons fauchés; et, dans le lointain, les coqs et les chiens de Belle-Assise envoyaient par moments une note, un son qui se mêlait à ce concert de la nature.

Il était impossible que, dans un milieu si plein de joie et de beauté, l'homme le plus dur restât insensible; or, je savais que le père Brasseur était aussi doux du cœur qu'il était rude de la voix et du geste. Je l'abordai en souriant.

— Ah! ah! c'est vous, monsieur Philippe, me dit-il d'un air à la fois paterne et goguenard; est-ce que vous venez aussi tâter de la besogne? Si le cœur vous le dit, ne vous gênez pas. Nous n'avons pas trop de moissonneurs, la journée est belle, l'herbe est engageante, le fer coupe bien, mais je crains la pluie pour demain; aussi, vous le voyez, nous ne chômons pas.

— J'aurais peur d'ébrécher les outils et de

laisser la part trop belle aux glaneurs, répondis-je, un peu honteux de me sentir inutile dans cette activité universelle.

— C'est possible, reprit en riant le père Brasseur. Comment se portent M. Simon Benoît et cette douce et belle madame d'Aubigné?

— M. le curé se porte bien et vous souhaite bonne récolte; quant à ma mère, vous savez, monsieur Brasseur, qu'elle est toujours languissante!

— Pauvre femme! vous l'aimez bien, n'est-ce pas, monsieur Philippe?

— Si je l'aime! repris-je avec feu, pouvez-vous m'adresser une pareille question!

— Ah! c'est que les enfants ne savent jamais ce qu'ils coûtent d'espérance et de travaux à nous autres hommes, de larmes et de désespoir aux pauvres femmes! Madame d'Aubigné est bien chétive, et je suis certain qu'elle ne vit que pour vous savoir heureux et se sentir aimée. Le jour où vous tromperez son amour et son ambition, vous l'aurez tuée.

En parlant ainsi, le père Brasseur, dont la voix s'était légèrement émue, se courba de nouveau sur la moisson et me laissa silencieux à côté de lui, ne sachant si je devais reprendre l'entretien et aborder le sujet de ma demande. Après quelques palpitations, je me décidai pour-

tant, et roulant dans mes doigts un brin de paille ramassé à mes pieds :

— Monsieur Brasseur, j'étais venu précisément vous parler de mon bonheur et de mon ambition.

— Comment puis-je faire quelque chose pour l'un ou pour l'autre? me dit le vieillard qui se redressa.

— Vous pouvez tout pour tous deux.

— Parlez, mon ami. Si c'est un bon conseil que vous voulez, je vous le promets; si c'est un service, je vous le rendrai; mais j'ai dans la pensée qu'un ignorant comme moi n'a pas de conseils à donner à un savant comme vous.

Il y avait de l'ironie dans ces dernières paroles, et, tout en tirant de sa poche une petite pierre noire, avec laquelle il se mit à polir le fer de sa faucille, le père Brasseur me lança un coup d'œil dont je sentis vivement la pointe.

— Monsieur, lui dis-je, vous avez dit vrai ; la vie de ma mère tient à mon bonheur, et je connais un de ses rêves dont la réalisation dépend de vous.

— De moi, Philippe?

— Croyez-vous que la sainte femme ne serait pas bien rassurée si elle me voyait, dans quelques années, une nouvelle famille dont la tendresse viendrait seconder la sienne?

— De quelle famille parlez-vous? dit le père

prétendant me la refuser par amitié pour moi.

— Eh bien ! si c'était vous qui ne convinssiez pas à Thérèse, qu'auriez-vous à dire?

— Moi ! qu'ai-je fait pour être indigne?

— Oh! vous n'avez pas commis de crime; mais j'ai décidé que ma fille serait la femme d'un laboureur, aux mains rudes comme les miennes, et vous avez les mains trop blanches. Tenez, Philippe, savez-vous ce que c'est que cela?

Et le père Brasseur, arrachant avec vivacité une poignée d'herbe à ses pieds, me la présenta brusquement. Étonné de cette interpellation, je balbutiai.

— Vous voulez être mon gendre, c'est-à-dire mon fils, et vous ne savez pas même distinguer le froment de l'ivraie. Dans ces herbes que j'ai arrosées de mes sueurs, sur cette terre que j'ai échauffée de mon souffle et ouverte de mes bras, vous ne voyez rien que des petites fleurs, bonnes à faire des bouquets pour Thérèse, n'est-ce pas? Ce brin de paille que vous tortillez dans vos doigts, vous ne savez pas ce qu'il me coûte, et vous ne le saurez jamais. Dans un an, vous n'en aurez pas plus appris à cet égard qu'aujourd'hui. A quoi seriez-vous bon chez nous? J'ai assez de M. le curé pour nous lire l'épître et l'Évangile. Ce qu'il me faut, c'est un enfant qui ne dédaigne pas de mettre la main à la charrue, qui ne s'é-

corche pas les doigts à moissonner, un enfant enfin qui aime comme moi la nature du bon Dieu, et qui trouve du plaisir à dormir sur la terre et à l'embrasser parfois, pour la remercier du pain qu'elle nous donne.

En parlant ainsi, le père Brasseur s'exaltait; son œil s'animait; une sorte de beauté rustique illuminait son visage; je me sentais amoindri par cette majesté. Je voulus prendre ma revanche.

— Parce que je ne sais pas labourer, semer, moissonner, croyez-vous donc que je n'aime pas la nature, que je ne la comprenne pas? D'ailleurs il n'y a pas que des champs dans le monde; il y a des villes...

— Nous y voilà! monsieur l'ambitieux, interrompit le père de Thérèse, dont la voix s'élevait peu à peu et s'imprégnait d'un sentiment de tristesse et de colère paternelle, vous voulez que je vous donne ma fille, pour la traîner dans vos maisons de plâtre, dans vos ruisseaux infects! Et que ferez-vous dans les villes? Avez-vous un état, de la fortune? Ingrat! vous voulez me voler mon bonheur et quitter votre mère.

— Je veux Thérèse, et, pour elle, j'aurai la fortune et la gloire, dis-je avec enthousiasme, en posant la main sur ma poitrine, où je sentis mes louis d'or.

fois, une violente colère. Je compris que devant ce père de famille, défendant loyalement l'avenir de son enfant légitime, moi l'enfant suspect, moi le bâtard, j'avais l'air d'un fils de voleur qui vient pour voler à son tour. Jusque-là, encouragé par les voix qui chantaient de si merveilleux cantiques dans mon cœur, j'avais lutté, au nom de l'amour pur et de l'ambition noble, contre la prudence paternelle et l'impitoyable raison ; mais qu'avais-je à répondre à cet argument qui me blessait tout à la fois dans ma vanité, dans ma probité, dans mes affections, et qui, bien qu'injuste, me frappait comme une vérité?

Le père Brasseur s'aperçut de l'effet produit par sa rude franchise, et, dans une intention bienveillante et charitable, mais que je calomniai alors et que j'accusai de férocité, il résolut d'appuyer sur cette plaie et de la faire saigner.

— Philippe, me dit-il, votre mère était sans doute à seize ans une jeune fille belle et sainte comme Thérèse ; c'est peut-être pour n'avoir pas eu près d'elle un père vigilant pour la défendre contre les charmants discours d'un jeune insensé comme vous, que la sainte a succombé, que l'innocente s'est flétrie.

Bien que ces paroles fussent dites avec un accent de commisération qui les expliquait suffisamment, je voulus y voir une injure, et regar-

dant fièrement le père Brasseur avec des yeux que je croyais terribles :

— Celui qui a causé le malheur de ma mère, lui dis-je, était sans doute un homme brutal et grossier, pour qui les délicatesses de l'amour n'existaient pas ; un rustre...

— Allons ! un paysan comme moi, fit en raillant le père Brasseur. Adieu, mon fils, la besogne presse, et ce que nous disons ne vaut pas ce que je pourrais faire. Je vous ai promis un service et un bon conseil. Le service, je vous le rends en vous refusant tout espoir d'obtenir un jour la main de Thérèse. Le bon conseil, je vous l'ai donné en vous montrant la vie réelle et solide, la vie du travail et de la fatigue. Profitez-en, bonsoir !

Cela dit, le père Brasseur se remit à couper les blés en sifflant. Muet et accablé par son formidable raisonnement, je le regardai faire quelque temps ; puis, peu à peu, mon cœur se rétrécit, mes yeux s'emplirent ; le désespoir, la colère allumèrent mon sang. Je quittai la place et je revins en hâte au presbytère, crispant mes poings sur la bouche pour m'empêcher de crier, de sangloter, et jurant tout bas de me venger de ce père impitoyable et de ses affronts.

J'ai su depuis que le père Brasseur avait relevé la tête dès qu'il s'était aperçu de mon

Quand j'eus fini, je m'aperçus qu'une sueur froide coulait sur son visage ; je voulus la faire rentrer, mais elle refusa.

— Ce n'est rien, mon ami, me dit-elle ; l'air me fait du bien. Pauvre Philippe ! je connaissais ton amour, et Dieu sait si j'ai fait des prières pour que tu fusses heureux ! Allons, mon enfant, il n'y faut plus songer.

— N'y plus songer ? C'est impossible !

— Tout est possible, mon fils, à qui demande le secours de Dieu.

— Mais renoncer à Thérèse, c'est renoncer à la vie. Oh ! ma mère, je n'ai plus qu'à mourir.

— Ingrat, ne suis-je donc plus là ? me dit la tendre femme.

Mais je n'écoutais pas. Livré aux pensées tumultueuses qui m'envahissaient, je ne rêvais qu'au moyen de me venger des cruels dédains du père de Thérèse. Pendant que ma mère me murmurait ses consolations, et faisait de sublimes efforts pour ne pas s'évanouir de douleur et de désespoir, moi, l'œil en feu, les lèvres frémissantes de rage, en proie au délire, j'invoquais toutes mes folies ambitieuses ; je jurais de devenir illustre et puissant pour écraser de mes grandeurs ces paysans qui m'avaient repoussé. Pensant, par intervalles, à ce père mystérieux

dont le souvenir m'avait été si cruellement jeté au visage par le père Brasseur, je jurais de le connaître ; je priais ma mère de me livrer son nom, la suppliant de me conduire à lui, de le forcer à me donner un rang, un moyen de me venger, de briller, de m'élever au-dessus des autres hommes, à ces hauteurs dont j'avais entrevu le sommet dans ma visite à Versailles.

Ma mère ne savait qu'opposer à ce débordement. Je ne remarquais pas son épouvante de l'abîme qu'elle découvrait en moi ; je ne sentais pas que cette couronne d'épines, si opiniâtrément enfoncée, faisait ruisseler son front. Tout avait disparu pour moi, hors le mirage que j'avais en moi.

Simon Benoît vint nous rejoindre.

— Aidez-moi à le ramener à la raison, monsieur le curé, lui dit ma mère.

Mais moi, me précipitant dans ses bras, l'étreignant à l'étouffer, je lui disais :

— Monsieur le curé, je vous en conjure, vous devez savoir qui je suis, le nom de mon père ! Dites-moi si les bouillonnements de mes veines ne me trompent pas ; dites-moi si, dans ce secret où ma mère n'a puisé jusqu'ici que des larmes, où je n'ai puisé que de la honte, je ne saurais pas trouver des éléments de fortune et de gloire. Je ne rougis plus de ma naissance, je veux

la faire envier. Monsieur le curé, je vous en prie, le nom de mon père !

— Philippe, vous tuez votre mère, répondit le prêtre.

En effet, ne pouvant plus résister, écrasée sous les coups redoublés que mon égoïsme donnait au cœur le plus tendre, le plus délicat, ma mère était tombée sans connaissance sur ce banc de gazon, ici même où nous sommes assis.

C'en était fait, j'avais franchi une limite au delà de laquelle je ne devais plus m'arrêter. Mon cœur se croyait encore fidèle à l'amour filial, à la reconnaissance envers Simon Benoît; mais il devenait, en réalité, de moins en moins sensible aux douleurs que son implacable ambition répandait autour de lui. Je me sentis, toutefois, en cette circonstance, frappé de remords ; mais combien ce remords passa vite !

Ma mère fut prise d'une fièvre violente, et l'on craignit sérieusement pour sa vie. Elle se remit ; c'est-à-dire que son agonie se prolongea. Je ne l'avais pas encore assez fait souffrir ; son expiation par moi n'était pas complète.

Mon entretien avec le père Brasseur m'avait jeté dans une nouvelle crise. A mes premières ardeurs se joignait maintenant une inquiétude sombre, une curiosité farouche. Ce n'était pas seulement le rêve de ma jeunesse que je voulais

atteindre, j'avais une vengeance à exercer, un mystère à pénétrer.

L'obscurité répandue sur ma vie ne m'avait jamais préoccupé. Ne me connaissant pas d'autres parents, d'autres amis dans le monde que ma mère et que Simon Benoît, ne sachant pas de relations qui missent ces deux protecteurs de mon enfance en rapport avec des personnes inconnues de moi, je m'étais habitué à n'aimer qu'eux, à ne songer qu'à eux. L'ironie du père de Thérèse avait déchiré un voile. Cette sorte de défi jeté à l'enfant illégitime m'exaspéra, au lieu de me confondre ; puisqu'on avait fait de ma naissance une arme, je voulais aussi m'en servir.

Le croiriez-vous? mon orgueil me persuada bientôt qu'après tout, ce mystère n'était pas si honteux qu'on voulait me le faire croire. Ma mère, pieuse comme elle m'était toujours apparue, noble et fière comme je la voyais, n'avait pas dû céder à une séduction vulgaire. Sa dignité m'était garante de son cœur. Si cet ange avait succombé, c'est qu'aucune mortelle n'eût pu résister. Quel était donc l'homme assez beau, assez noble, assez élevé pour triompher de toute cette beauté, de toute cette noblesse, de toute cette élévation? Si je ressemblais à mon père, mes instincts me disaient qu'il était d'une race privilégiée, faite pour commander aux autres, et pour avoir

avenir, n'étaient qu'une première restitution du sort.

Vous souriez, monsieur le curé ; tout cela vous semble bien puéril; mais quand vous verrez à quelles conséquences ces idées-là m'ont conduit, vous comprendrez pourquoi j'insiste sur leur développement.

J'avais revu Thérèse le lendemain de ma démarche auprès de son père. La naïve enfant avait essayé de me consoler des meurtrissures de mon amour et de ma vanité. Mais, hélas ! elle s'y prit de manière à me rendre plus cuisantes ces déchirures. Elle me conseilla de choisir, au plus tôt, un état, de devenir un homme utile, de m'appliquer aux travaux de la campagne, de la mériter enfin par une vie positive; mais quand je répondais à ces tristes encouragements par le récit de mes aspirations ; mais quand j'opposais mon rêve à ce plaidoyer de la vie commune et banale, la jeune fille m'écoutait sans me comprendre et haussait doucement les épaules.

Je voulus la mettre en révolte contre la volonté paternelle ; je parlai de serments échangés en dépit du monde, j'essayai de lui faire tourner un regard d'Ève vers le Paradis défendu. Mais Thérèse refusa toujours de voir au delà du sentier battu. Une seule ressource me restait, et peut-être bien que, tourmenté par toutes les rages qui

me sollicitaient, je l'aurais employée, si un événement qui accéléra ma destinée n'était venu couper court à ce premier roman de ma vie. Oui, j'aurais fini, dans la liberté des mœurs du village, par abuser Thérèse. Je le répète, je fus éloigné de toute idée de crime par un événement qui absorba toute mon activité.

VII

Un jour, j'étais resté seul dans la salle basse du presbytère, et, la tête plongée dans mes deux mains, je rêvais, quand tout à coup j'entendis prononcer mon nom. Je me penchai en dehors de la fenêtre restée ouverte, et j'aperçus ma mère qui causait avec Simon Benoît sur le seuil de la maison.

Notre chère malade avait voulu aspirer le soleil, et, assise dans son fauteuil, ses mains blanches et diaphanes tendues aux rayons, elle s'entretenait avec son ami. Je voulus écouter, et m'accroupissant au bas de la fenêtre, derrière le rideau, je prêtai l'oreille, ne perdant pas un mot de cette conversation, dans laquelle mon nom, prononcé plusieurs fois, semblait me donner le droit de pénétrer.

maintenant ce remède? Peut-être profiterait-il à la mère autant qu'à l'enfant!

— Voyager, moi! y songez-vous? Ah! c'est un autre et plus grand voyage que j'ai à entreprendre, et vous m'y préparerez, n'est-ce pas, mon père?

— Chassez ces funestes idées, mon enfant; Dieu vous laissera longtemps encore sur la terre. Pourquoi penser toujours à la mort?

— L'abbé, vous faites un mensonge que le bon Dieu vous pardonnera en faveur de l'intention. Vous savez bien, vous voyez bien, mon ami, que je n'ai plus que quelques jours à passer à côté de vous et de mon cher Philippe! Le mal qui me déchire est sans remède. Le soleil me retient encore un peu; mais le soleil se refroidira, et je m'en irai avec les feuilles de ce cerisier.

Simon Benoît renouvela ses exhortations. Son affection paternelle trouva de chaudes paroles pour rattacher à la vie cette chrétienne qui avait besoin de se reposer dans le sein de Dieu. Mais ma mère ne se laissa pas convaincre, et la certitude de sa mort prochaine résistait à toutes les tromperies de l'amitié.

J'écoutais de toute mon âme, et je sentais les pleurs rouler sur mes joues. Ma mère s'entretint longtemps avec Simon Benoît de mon avenir, des précautions à prendre envers moi, et dans

chaque détail, je reconnaissais la pénétration de sa tendresse. Mais, chose étrange, il me semblait qu'en constatant mes passions, qu'en s'en alarmant si fort, qu'en cherchant le moyen de les diriger, on les consacrait, on les ratifiait en quelque sorte; si bien, que je me sentais tout à la fois plein de pitié pour les alarmes maternelles, plein de terreur de cette mort dont on me menaçait, et décidé, plus que jamais, à poursuivre ma chimère.

J'avais appris par cet entretien l'existence et le nom d'un oncle dont on ne m'avait jamais parlé. Ce parent était riche, puisqu'on voulait faire appel à sa générosité en ma faveur. Je me dis qu'il était sans doute puissant, et j'arrêtai dès lors un plan pour hâter, à l'aide de cette révélation, la grande découverte que je projetais.

J'entendis plusieurs fois ma mère répéter que la lettre à l'oncle Antoine était toute préparée dans son armoire, et que par la première occasion elle la ferait parvenir.

Je craignis d'être surpris dans ma cachette; je sortis de la salle, et vins embrasser ma mère qui fit, en me montrant du doigt, un signe, comme pour recommander la discrétion au curé.

J'aurais dû, à ce moment, tomber aux pieds de celle dont je connaissais les angoisses; j'aurais dû lui demander pardon de tout ce que je

lui faisais souffrir, et jurer de la sauver en embrassant cette vie positive que j'avais fuie jusqu'alors; j'aurais dû élever mon amour filial à la hauteur de ce dévouement maternel. Mais, je vous l'ai dit, j'étais trop complétement possédé par mon démon; et tout en couvrant ma mère de caresses, je cherchais à me persuader que ses craintes étaient exagérées; qu'elle ne devait pas mourir sitôt, et, qu'en dépit de ses pressentiments, je saurais atteindre mon but, sans altérer mon affection pour elle. Peut-être même, en lui démontrant un jour qu'elle s'était trompée, et en la faisant jouir du spectacle de ma fortune et de mes grandeurs, la consolerais-je, et lui rendrais-je, par le bonheur, ces roses de la santé que des inquiétudes exagérées avaient flétries.

C'était ainsi que je raisonnais. Plutôt que de lâcher prise, mon égoïsme trouvait de spécieux arguments; j'allais ainsi devant moi, brisant et déchirant les affections les plus chères, sans me sentir pourtant de remords, et croyant agir en toute loyauté.

Ma mère avait été belle, mais précisément de cette beauté, contraire à celle de Thérèse, qui tient surtout au rayonnement de l'âme. Sans être grande, elle était d'une taille fine et déliée. Ses cheveux, d'un blond cendré, adoucissaient encore

l'expression déjà si douce de ses traits; ses yeux étaient couverts par l'orbite; mais c'était la maladie plus encore que la nature qui avait répandu cette ombre autour de leur clarté; sa bouche était petite et se terminait aux deux extrémités par un pli relevé qui cachait un éternel sourire, expression à la fois de pitié, de résignation et d'amour. Ses mains étaient longues et maigres. Ainsi que je vous l'ai dit, elle était toujours fort modestement, fort pauvrement vêtue, et pourtant dans toute sa personne, il y avait une élégance qui rachetait sa pauvreté : elle était parée de l'harmonie de tout son corps.

L'amour idéal ne pouvait se choisir un temple plus transparent, plus pur. Par quelle fatalité cette colombe avait-elle trempé ses ailes dans la boue des voluptés terrestres? Comment cet ange avait-elle abandonné le firmament d'azur dont ses yeux avaient gardé le reflet et vers lequel elle semblait toujours vouloir s'élancer? C'est ce que je me demandais sans cesse, et c'est ce qui devenait inexplicable pour celui qui se prenait à considérer cette sérénité parfaite, cette limpidité du cœur, toute cette grâce modeste qui se répandait comme un parfum autour d'elle.

Cette organisation fragile n'était pas faite pour la lutte, et cependant elle avait déjà bien lutté! Le sentiment du devoir, la pensée maternelle

dans toute sa ferveur extatique, avaient seuls retenu ma mère au bord de la tombe ; il suffisait d'un souffle pour détacher la fleur de la tige. Je l'oubliai, ou plutôt je l'ignorais alors ; par ma faute, les pressentiments dont j'avais écouté la confidence ne devaient que trop tôt se réaliser.

Pendant la nuit qui suivit cette conversation surprise, je ne pus fermer l'œil. Il me fallait, à tout prix, l'adresse de cet oncle inconnu. Puisque je ne pouvais m'arracher seul à ce village, c'était lui qui devait m'ouvrir les portes d'airain contre lesquelles venaient se meurtrir mes ailes. Je savais où ma mère avait posé sa lettre ; je résolus d'aller furtivement en lire la suscription. Tout le monde dormait ; d'ailleurs, qu'avais-je à craindre? cette curiosité n'avait rien de honteux ; et si j'étais découvert, je ne pouvais hésiter à avouer tout, certain de me faire amnistier.

Je m'habillai, j'allumai ma lampe, et je descendis, pieds nus, dans la chambre de ma mère. Il me souvient encore du tressaillement dont je fus saisi lorsque je posai la main sur la clef de la porte. Ma démarche ressemblait si parfaitement à un vol, qu'en dépit de mes raisonnements, je me sentais rougir.

J'entrai ; les rideaux de serge qui enveloppaient le lit ne s'agitèrent pas. Ma mère dormait, pauvre femme ! Je lui envoyai dans le silence un

baiser, et je fus tenté d'aller m'agenouiller au bord de son lit.

Par une bizarrerie de mon imagination, cette entrée clandestine au milieu de la nuit, à la lueur fumeuse d'une pauvre lampe, me rappela ma visite au lit de Louis XIV. C'était à la même heure; j'étais ému de même, j'allais de même au-devant d'une guérison ; seulement, là-bas, j'étais ébloui, et dans la chambre de Belle-Assise, je n'éprouvais que les impressions de la misère et du délabrement. Qu'il y avait loin de ces lambeaux fanés qui enveloppaient l'oreiller de ma mère au brocart sous lequel Louis XIV agonisait! Mais je me dis qu'il dépendait de moi de mettre le luxe à la place de cette indigence, et d'allumer dans ce froid réduit des rayons pareils à ceux qui m'avaient traversé le cœur dans la nuit de Versailles.

J'allai droit à l'armoire où était la lettre, la clef cria dans la serrure; il me sembla entendre un soupir, je me retournai, je crus que le rideau du lit avait remué, j'attendis; mais le silence redevint profond. Ce gémissement était sans doute une plainte involontaire exhalée dans le sommeil, et les oscillations de la lumière dans les plis m'avaient sans doute trompé. Je pris la lettre; elle était lourde, et je lus l'adresse ainsi conçue :

« A M. le chevalier Antoine d'Aubigné,

rue de la Sourdière, n° 20, à Paris. »

Je replaçai la lettre et quittai la chambre avec les mêmes précautions. Le lendemain, au matin, un fermier qui s'en allait au marché emporta, pour la mettre à la poste de la ville, l'épître suivante que j'avais écrite et recommencée plus de dix fois, et qui était le fruit de toute une nuit d'insomnie :

« Monsieur le chevalier,

» Savez-vous que vous avez dans un village de Champagne, à Belle-Assise, à deux lieues de la petite ville de ***, un neveu de dix-sept ans, qui n'a pas le bonheur de vous connaître et qui brûle du désir de vous embrasser?

» Savez-vous que ce neveu ignore son origine et ne doit qu'au hasard la faveur de pouvoir vous transmettre ses compliments? Il a appris seulement que vous êtes riche et noble, que vous habitez Paris; et lui, qui est pauvre, qui se sent fait pour les grandes villes, et qui est jaloux des noms glorieux, il vient en appeler à votre tendresse.

» Il est impossible, monsieur le chevalier, que vous laissiez languir dans l'inaction, dans l'impuissance, une imagination qui aspire à tout, l'énergie et la volonté d'un cœur de dix-sept ans, armé pour l'ambition et pour l'amour.

» Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je puis; mais je suis fort pour bien des luttes, hardi pour bien des travaux. Grâce aux leçons du vénérable prêtre chez lequel j'ai été élevé, je suis assez instruit pour ne pas vous exposer à rougir de moi; grâce à mes lectures, je me suis fait une idée assez exacte du monde pour que vous n'ayez pas un long apprentissage à me faire traverser.

» Ma mère, qui s'inquiète beaucoup de mon avenir, a préparé pour vous une longue lettre; mais il m'a semblé que ces quelques lignes vous mettraient plus promptement à même de me connaître, et de me rendre l'affection que je suis tout disposé à avoir pour vous.

» Vous êtes le frère de la meilleure, de la plus sainte des femmes; il est impossible que vous ne soyez pas bon et généreux. J'ignore les motifs qui ont pu nous rendre si longtemps étrangers l'un à l'autre; mais quels qu'ils soient, ils ne sauraient tenir devant ma prière.

» Acceptez, mon cher oncle, l'hommage d'un indissoluble attachement, et dites-moi si vous

ne seriez pas heureux de voir briller dans le monde un neveu qui étouffe dans l'obscurité, et qui se sent de force à rendre à la famille autant de gloire qu'il en aura reçu d'affection. »

Telle fut, à peu près, la lettre que j'envoyai à Paris. Le matin, au déjeuner, ma mère, que je trouvai plus pâle que la veille, se plaignit d'un songe effrayant qu'elle avait fait. Je voulus qu'elle le racontât; mais elle s'y refusa, disant que c'était sans doute la fièvre, et qu'il ne fallait pas attacher d'importance aux hallucinations des malades. La façon dont elle se défendit de cette confidence, et les regards profonds qu'elle faisait peser sur moi, me donnèrent dès ce moment à penser que mon expédition était connue ou du moins soupçonnée; que c'était bien un soupir que j'avais entendu, et que ce n'était pas le jeu de la lampe sur les rideaux qui m'avait fait croire à un mouvement de ma mère.

Ce qui se passa quelques jours après ne me laissa plus de doute à cet égard, et m'effraya sur la portée de mon indiscrétion.

VIII

Un matin, Simon Benoît vint me trouver dans

ma chambre. La figure de notre ami était triste et presque sévère.

— Philippe, me dit-il, votre mère est bien malade ; elle m'envoie vous chercher.

La solennité avec laquelle ces mots furent prononcés me glaça ; je descendis, pressentant un malheur, et au fond de ce malheur une faute commise par moi.

Ma mère était dans son fauteuil près de la fenêtre. Le soleil, qu'elle recherchait avec tant d'ardeur quelques jours auparavant, semblait la fatiguer. Les rideaux étaient tirés, et ses doigts posés sur ses yeux tamisaient encore le jour déjà affaibli. Je courus à elle et l'embrassai ; son front était humide.

— Philippe, me dit-elle, tu as écrit à ton oncle ?

— C'est vrai, ma mère.

— Qui t'a dit que tu avais un oncle ?

Je racontai comment j'avais entendu la conversation du jardin. Ma mère regarda Simon Benoît en souriant faiblement et en hochant la tête d'un air qui voulait dire :

« Avais-je raison ? Vous avais-je prévenu ? »

— Ce n'est pas tout, Philippe, reprit ma mère, tu es venu la nuit, pendant mon sommeil, me fouiller.

— Quoi ! vous savez... ?

— Je t'ai vu. Mon pauvre enfant, tu as donc bien hâte de quitter cette maison? Attends au moins que je n'y sois plus.

Je me mis aux genoux de ma mère, je lui jurai qu'elle seule était au fond de tous mes rêves; mais, avec une fermeté que je ne lui avais jamais trouvée, la pauvre femme résista à mes caresses, et, faisant attendre le pardon que je sollicitais, me répondit :

— Philippe, Philippe, ce jour était prévu; cependant, il est venu trop tôt. J'aurais voulu faire de toi un homme sérieux et austère, craignant Dieu, respectant l'honneur, et ne laissant pas de prise aux tentations du monde. Il me semblait que cette maison, que ce vénérable ami qui t'a instruit, que la honte de ta naissance et les douleurs de ma vie, que tout cela avait dû te fortifier contre les séductions ; mais l'orgueil a été plus fort, nous avons été vaincus. A quelle vie tu cours ! Puisses-tu n'y laisser que tes illusions, et me rapporter pur et fier, quand nous nous retrouverons là-haut, ce cœur généreux que l'enthousiasme égare... Ton oncle t'a répondu, voici sa lettre; va la lire dans le jardin.

Elle me remit alors une lettre qu'elle avait tenue cachée jusque-là. J'avais une si grande ardeur d'en connaître le contenu, que, sans comprendre par quel sentiment de jalousie pieuse

ma mère ne voulait pas me l'entendre, ni me la voir lire, je la dévorai d'un coup d'œil, montrant naïvement la joie que cette réponse, si conforme à mes vœux, faisait naître en moi.

Voici cette lettre :

« Mon neveu, je suis enchanté d'apprendre que le petit enfant tout chétif que j'ai entendu si souvent crier quand il était au maillot, est devenu un beau jeune homme, plein d'espérance et de courage.

» Je me fais une joie de contribuer, pour ma part, à votre fortune. Vous avez raison, mon neveu, l'air de Belle-Assise ne vous convient plus. Quittez ce fumier ; vous n'êtes pas un oiseau de basse-cour, mais un aigle, je le devine. D'ailleurs, si vous n'aviez pas l'appétit des grandes choses, vous ne seriez pas mon neveu, et je vous renierais.

» Dès que j'aurai quelque répit d'une goutte qui m'exerce à la patience, j'irai vous voir et vous chercher. Prévenez votre mère de ma visite. Il y a eu un peu de froid entre nous ; mais j'apprends avec plaisir qu'elle m'a écrit, surtout si c'est dans votre style ; sa lettre sera la bienvenue. Adieu, mon neveu. Que je vais être fier de vous ! Quelle belle figure vous ferez à la cour

si, comme je le présume, vous n'êtes pas trop laid !

» Je vous envoie ma bénédiction; cela me dispensera de vous la donner la première fois que nous nous verrons. »

Je ne m'arrêtai pas au ton bizarre de cette lettre. Je ne voulus y voir que les offres affectueuses qu'elle renfermait. Ma mère, au contraire, tint peu de compte de l'amitié que cette réponse étalait, et tomba dans une triste rêverie après la lecture de ces lignes.

— Qu'avez-vous, lui dis-je, et comment se fait-il que la protection d'un parent auquel vous vous adressiez vous-même, suscite à ce point vos craintes?

— Plus tard, Philippe, tu me comprendras. Je ne songeais pas, moi, à te confier à Antoine. Dieu m'est témoin que la pensée d'un rapprochement possible entre vous m'épouvantait. J'espérais te cacher toujours l'existence d'un homme que je ne dois pas maudire puisqu'il est mon frère, mais auquel j'ai beaucoup à pardonner. Je voulais faire appel à sa prodigalité; je voulais lui demander pour toi, mais à ton insu, un peu de cet or qu'il jette à toutes les passions. Dieu m'a punie de cette pensée. C'était une faute que de vouloir acheter du bonheur et de la vertu

pour toi avec l'aumône du vice. Je me résigne à mon châtiment. Je déchirerai la lettre que j'avais écrite à Antoine, et quand il viendra, il ne me trouvera plus à Belle-Assise.

— Quoi ! vous voulez partir?

— Oui, tu dis vrai, partir; car, pour ce voyage-là, il n'est pas de retour.

En parlant ainsi, elle leva les yeux au ciel avec une expression tout à la fois de regret et d'envie. Elle me pleurait, et pourtant elle était jalouse du repos éternel.

— Non, vous ne mourrez pas ! m'écriai-je en embrassant ses genoux. Ma première ambition, c'est vous; mon premier amour, c'est vous. Je renonce à toutes mes folies; je jure de ne plus écrire à mon oncle, je jure de le fuir quand il viendra, je jure...

— Ne jure pas, Philippe, me dit ma mère en me couvrant les lèvres, tu manquerais à ton serment. Pauvre ami, je ne veux pas que tu sois parjure. C'est la fatalité qui nous poursuit; ou plutôt non, je blasphème, c'est Dieu qui veut me faire boire, jusqu'à la dernière goutte, ce calice au fond duquel il a mis le pardon de ma faute. Ta naissance n'est pas encore expiée, et ma déshonorante maternité doit souffrir encore dans ses espérances.

— Ne dites pas cela, ma mère; je suis prêt

à tout sacrifier pour vous; votre mort serait la mienne.

— Tu es sincère, Philippe; mais je te connais mieux que tu ne te connais toi-même; tu me sacrifierais tout, aujourd'hui, demain; mais un moment viendrait où tu pourrais regretter ton sacrifice, en calculer, du moins, en mesurer la portée. Va! laisse faire Dieu; il me frappe, mais en même temps il m'appelle à lui. Il me châtie, mais il me soutient. Que ne puis-je t'emporter avec moi dans le sein de Dieu! Je souffrais de vivre, mais je souffre bien de te laisser seul.

Se tournant alors vers Simon Benoît, qui assistait avec recueillement à ces douloureuses expansions:

— Je sais que vous serez là, lui dit-elle, quand je n'y serai plus; mais vous ne le retiendrez pas plus que moi. Ce que j'avais tant redouté arrive avec trop de précision, pour que je ne sois pas convaincue. Depuis le jour où je suis venue vous demander un asile, vous savez, mon ami, mon père, si je n'ai pas demandé chaque soir, à Dieu, de préserver Philippe de l'influence fatale de son oncle. Vous savez si je ne vous ai pas confié souvent, sur ce point, mes craintes, mes terreurs. Eh bien! c'est précisément à Antoine, au mauvais génie de la famille, que Philippe va s'adresser. Toutes mes précautions de vingt ans

se trouvent illusoires ; il est trop tard pour continuer la lutte ; je n'espère plus que dans l'orgueil même qui a perdu Philippe. Cette passion, qui le pousse à monter, l'empêchera peut-être de jamais descendre. Qu'il soit ambitieux et égoïste, puisque c'est sa destinée ; mais, je vous le demande, ô mon Dieu, qu'il ne soit jamais lâche, ni criminel. S'il sort du monde avec des meurtrissures, qu'il ne cherche pas l'oubli dans la honte. J'aime mieux pour lui la souffrance que l'assoupissement dans l'infamie. Souffrir, c'est vivre encore, et vous avez pitié, mon Dieu, de ceux qui acceptent la douleur !

Ma mère était calme en parlant ainsi ; les horizons de la mort dans lesquels elle pénétrait s'éclairaient d'un jour limpide. A mesure qu'elle gravissait son calvaire, comme la mère du Christ, son fardeau devenait moins lourd, et le ciel s'abaissait pour l'aider.

Je sanglotais et je dévorais ses mains de mes baisers. Simon Benoît, habitué au spectacle, toujours sublime, de la mort chrétienne, priait et ne pouvait toutefois s'empêcher d'essuyer des larmes que l'ami disputait au prêtre.

Peu à peu, la voix de ma mère se troubla, ses lèvres devinrent violettes, elle pencha la tête en arrière ; je crus qu'elle allait mourir, mais ce n'était qu'un évanouissement. Je la posai sur

son lit, et, pendant qu'on s'empressait autour d'elle, je sortis du presbytère, et je courus chercher le médecin qui demeurait à une lieue de Belle-Assise. Je dévorais l'espace, je sautais les fossés, je brisais les haies, je renversais les clôtures. Quand j'arrivai chez le docteur, je fus quelques secondes sans parler. Il monta à cheval et me ramena, en croupe, au galop. Pendant la route il m'interrogea, mais je ne savais que dire de cette maladie; chaque fois que j'ouvrais la bouche pour donner quelques renseignements, une pensée m'étreignait, et j'étais tenté de m'écrier : — C'est moi qui l'ai tuée!

Nous trouvâmes ma mère un peu remise : elle sourit au médecin, et comme je me tenais haletant et confus à l'écart, elle m'appela, m'attira à elle, m'embrassa tendrement, et murmura tout bas :

— Je t'aime, mon Philippe, et je te pardonne.

Le médecin lui trouva une fièvre ardente, prescrivit des remèdes insignifiants, et quand nous le reconduisîmes, l'abbé et moi, il nous annonça qu'il n'y avait plus rien à faire, que c'était là une organisation usée, et qu'il ne comprenait pas le miracle qui l'avait soutenue si longtemps.

Je me récriai, je voulais qu'il trouvât un moyen de guérison; mais il tint à me prouver par un long raisonnement que le cœur ne pou-

vait plus servir à vivifier le sang; que les poumons ne fonctionnaient plus librement. Je m'enfuis au milieu de la dissertation, et je revins pleurer derrière le lit de celle qui ne mourait que de repentir et d'amour maternel.

Pendant la nuit, le délire s'empara de la malade. J'assistai, pâle et terrifié, à cette agonie. Je me disais que c'était moi qui l'avais hâtée, et je m'enfonçais les ongles dans la poitrine, n'osant me livrer à la douleur furieuse qui me sollicitait. Dans ses transports, ma mère appelait souvent Philippe; mais quand j'arrivais baigné de larmes pour répondre à ses caresses, elle me repoussait et semblait chercher une autre personne de ce nom. Quelquefois, elle priait sa mère de lui pardonner. Le souvenir de Thérèse se présentait aussi à son esprit; elle lui ordonnait de m'aimer toujours, de m'empêcher d'aller à Paris.

Vers le matin, le délire cessa; la raison revint entière; ma mère me pria de la laisser seule avec Simon Benoît. Après deux heures qui me parurent bien longues et pendant lesquelles cette sainte repassa sa vie et la fit absoudre, on me rappela.

— Philippe, me dit ma mère, nous allons bientôt nous quitter. Au seuil que je vais franchir, on ne ment pas; crois-moi donc si je te pardonne et si je te bénis. Tu as de grandes

passions dont le monde peut faire des vices, dont tu peux faire des vertus. Pense à moi quelquefois. Ce n'est pas ma faute si tu as de l'orgueil; j'ai pourtant voulu t'élever dans l'humilité, dans la résignation; ce n'est pas ma faute si tu as de l'ambition, je ne t'ai jamais rien demandé que de m'aimer et que d'aimer notre père à tous deux, celui qui m'a reçu dans mon abandon et qui a pris pitié de ta faiblesse. . . . .
Quelque chemin que tu suives, sache que de là-haut je te regarderai, je te bénirai encore. J'ai regret de l'amertume que j'ai pu mettre dans mes conseils. Si je meurs, vois-tu, c'est que Dieu le veut. N'aie pas de remords; je souffrirais si je te savais tourmenté sur la terre, et c'est bien assez pour moi d'avoir souffert ici-bas. Ton oncle viendra, je ne t'empêche pas de le suivre, car je ne veux pas que tu sois tenté de désobéir au dernier vœu de ta mère. Prends garde seulement à toi. . . . .
La route dans laquelle il t'entraînera est séduisante, mais dans ses charmes on trouve souvent la honte. Que ma destinée te serve de leçon! Tu as un cœur plein de flamme! Que ce feu monte toujours droit, dût-il ne rien consumer que toi-même, plutôt que de le laisser égarer, à droite ou à gauche, dans d'impurs foyers. Tu as aimé saintement Thérèse; aime toujours ainsi; peut-

être que Dieu t'en récompensera. Si tu ne dois pas rencontrer d'âme qui te comprenne, si ton amour doit se flétrir méconnu, sois fier alors, mon fils, dans tes déceptions. Une grande place est réservée au ciel à ceux qui ont mérité d'être aimés et qui ne l'ont pas été. . . . . . .
J'avais bien des choses à te dire. Je vois si distinctement ton avenir, tes luttes, tes mécomptes, que je voudrais d'avance t'indiquer le baume pour chaque blessure. Mais je sens que mes forces s'épuisent... Écoute, jure-moi de ne pas chercher à connaître le nom de ton père, avant le jour où Simon Benoît viendra te délier de ton serment.

— Je vous le jure, ma mère.

— Tu tiendras ta parole. J'ai laissé à notre ami un papier sur lequel j'ai retracé, à loisir et depuis longtemps, le récit de mes douleurs et l'histoire de ma vie. Ce testament de ta pauvre mère te sera remis par l'abbé le jour où tu auras vingt ans. J'ai besoin que ton esprit ait déjà jugé le monde avant que je te fasse cette confidence. Dans trois ans, tu auras sans doute déjà souffert, tu me comprendras mieux. Maintenant, mon enfant bien-aimé, du courage, laisse-moi tout le mien. Quand tu iras te promener dans les prés de Belle-Assise, si tu dois y retourner jamais, rappelle-toi nos promenades, et appelle-moi. Je

redescendrai du ciel pour t'embrasser en passant; je serai dans la brise qui te caressera. . . On ne meurt pas, mon Philippe, je le sens bien à ce moment suprême. Est-ce que mon cœur ne se briserait pas si je devais te quitter pour toujours? On ne fait que changer de régions. Je veillais ici sur toi, je veillerai maintenant là-haut, voilà tout. Mon âme était revêtue; je n'aurai fait que laisser sa triste et douloureuse enveloppe. Ne me pleure donc pas comme un enfant vulgaire. Je suis chrétienne; prie pour moi, comme un chrétien. Tu aurais beau m'oublier, je sens, mon fils, que quelque chose de moi te parlerait et te ferait des reproches. Quant à moi, je vais être plus libre de t'aimer. La tombe, en gardant mon corps, gardera les souillures qu'il a reçues; mais l'âme qui t'aime est pure, et c'est mon âme qui va vivre en toute liberté. Adieu, mon Philippe, mon enfant.

Je sanglotais et me jetais comme un insensé sur le lit de ma mère. Je fus surpris de me sentir appelé par la voix de Thérèse. Je me retournai : elle était là avec son père : Simon Benoît avait été la chercher.

— Voisin, dit ma mère qui s'aperçut de la présence du père Brasseur, j'ai voulu vous voir pour vous remercier et vous gronder. Je vous remercie d'avoir été franc avec Philippe, mais je

voulais vous gronder de l'avoir rudoyé. Vous allez faire la paix, n'est-ce pas? Et si quelque jour Philippe vous demandait un conseil ou un service, vous le lui rendriez en souvenir de moi, et par amitié pour lui; n'est-ce pas, mon voisin?

Le père Brasseur pleurait; il s'avança, et comme ma mère lui tendait la main, au lieu de la prendre il la baisa avec religion.

Thérèse se mit à genoux. Par hasard nous nous trouvâmes ainsi à côté l'un de l'autre : ma mère étendit les mains, posa l'une sur mon front, l'autre sur les cheveux noirs de la jeune fille, et dit en soupirant :

— J'aurais voulu vous unir, comme je vous bénis, mes pauvres enfants. Thérèse, vous avez toujours été ma fille dans mon cœur. Il vaut mieux sans doute que vous n'épousiez pas mon Philippe; mais aimez-le comme une sœur. Vous le promettez?

— Je le jure, madame d'Aubigné, répondit Thérèse.

Cette voix, dont le timbre clair et argentin était troublé par les sanglots, me fit presque horreur. N'était-ce pas Thérèse qui m'avait désespéré? N'étaient-ce pas les dédains subis à cause d'elle qui m'avaient contraint à ces démarches dont ma mère avait si cruellement souffert? Et cette Thérèse que j'aimais la veille d'une si

folle tendresse, cette Thérèse impitoyable et fatale venait unir ses larmes à celles qu'elle faisait verser, et jurer d'être ma sœur quand je me sentais des mouvements de haine contre elle et contre son père.

Injustice ordinaire des passions! Il n'y avait qu'un coupable : c'était moi. Thérèse et ma mère n'étaient que mes victimes. Je croyais haïr, parce que mon orgueil, plutôt que de s'avouer coupable, cherchait des complices parmi des innocents; mais j'essayais de me tromper moi-même, et si le père Brasseur, entraîné par l'émotion de cette scène, avait mis ma main dans la main de Thérèse, toute cette colère se fût changée en adoration.

Thérèse, bénie par ma mère, se releva; quant à moi, je gardai les deux mains réunies sur mon front, j'en sentis la sueur me pénétrer. Par une sympathie touchante, tandis que je pensais que la main froide de Louis XIV s'était ainsi posée sur ma tête, ma mère, au même instant, comme si elle eût pu lire en moi, me dit d'une voix affaiblie :

— Ta mère te bénit, Dieu te guérisse!

C'était, vous vous en souvenez, la formule de la bénédiction royale. La sainte semblait me demander, à son lit de mort, d'oublier les songes qui avaient torturé et abrégé sa vie. Pour la

seconde fois, je voulus répéter le serment de renoncer à mon ambition; mais déjà l'âme voltigeait sur ses lèvres; son regard se releva pour ne plus descendre sur la terre. On eût dit qu'elle voyait flotter des nuées dans sa chambre; l'extase descendait dans son cœur; elle ne souffrait plus; une béatitude céleste illuminait son visage. Tous les assistants se prosternèrent comme si Dieu allait se rendre visible. Pour moi, la sublimité de ce spectacle mêlait je ne sais quelle sorte de ravissement idéal à ma profonde douleur. Les bras tendus, je regardais, j'écoutais, j'étouffais; j'aurais voulu pénétrer dans ces régions magnifiques qu'entrevoyait ma mère. J'épiais le mouvement de ses lèvres, qu'un léger souffle agitait encore.

Bientôt, ce souffle même s'arrêta; ses paupières s'abaissèrent; je crus que tout était fini, je poussai un cri, ma mère rouvrit les yeux; son regard, tout brillant du feu de l'éternel amour, s'abaissa sur le mien, sembla m'étreindre et me baiser, puis on entendit un murmure, quelques prières et ces deux mots distinctement prononcés : *Salve Regina!* puis, tout fut dit, j'étais orphelin.

Vous avez lu sur la tombe de ma mère les deux dernières paroles qu'elle laissa tomber dans son adieu. Elle saluait la Vierge, la reine des

cieux, et son âme est partie avec le souffle qui emportait ces mots. Si votre ciel n'est pas vide, s'il est vrai que des créatures angéliques veillent sur nous, un de ces anges a dû descendre au-devant de cette martyre et la saluer aussi de ces mots : *Salve Regina!* salut reine ; car ma mère fut une reine de douleur et d'amour, une mère douloureuse, dont l'agonie commença à ma naissance, et qui n'eut que des larmes pour mon berceau.

Je ne vous dirai pas mes regrets. Il fallut m'arracher du cadavre que je serrais avec frénésie. Je fus tout un jour fou, hébété. Quand on porta le corps à l'église, je m'échappai et je m'enfuis. J'aurais brisé les planches et retiré ma mère du cercueil. Je courus toute la journée dans les prairies, dans les bois, poussant des gémissements, sans répandre de larmes. On m'a raconté depuis qu'on m'avait suivi, craignant quelque tentative de suicide. Quand je rentrai le soir, j'allai au cimetière, je me couchai sur le sol fraîchement remué, j'embrassai cette terre sanctifiée par ma mère. Les pleurs qui m'étouffaient s'échappèrent alors, et je passai plusieurs heures à les laisser couler.

Simon Benoît, qui me cherchait, me reconduisit ou plutôt m'emporta au presbytère et me mit au lit avec la fièvre. Pendant huit jours, je

fus sérieusement malade. La jeunesse finit par triompher ; je guéris, et ma douleur prit un caractère plus recueilli, plus mélancolique, sans pourtant s'affaiblir.

Ce fut là mon premier malheur; il me trouva sans défense. Plus tard, je fus armé, et je ne sais pas aujourd'hui ce qui pourrait arracher une larme à mes yeux, une crainte à mon cœur...

—

A cet endroit, Philippe d'Aubigné s'interrompit, et malgré l'assurance de ses dernières paroles, M. le curé de Belle-Assise remarqua qu'un nuage avait passé sur son visage, et que sa voix n'avait plus la fermeté du début. Philippe trempa ses lèvres dans son verre, jeta un regard sur le presbytère et se prépara à continuer.

Le prêtre voulut le prier d'attendre encore, de prolonger un peu ce repos. Mais le voyageur insista; il se sentait mal à l'aise, et, pressé de s'acquitter de la dette contractée envers son hôte, il reprit donc en ces termes :

IX

Quinze jours après la mort de ma mère,

comme j'étais convalescent, je me promenais le long de la rivière; et le chagrin qui pesait sur mon cœur s'épurait et s'allégeait au milieu des douces caresses de l'automne. Je regardais les feuilles tomber dans l'eau qui les emportait, et je pensais aux dernières paroles de celle qui était morte pour moi.

Tout à coup, j'aperçus dans le lointain un tourbillon de poussière qui s'élevait sur la route du village; une voiture attelée de deux chevaux se dirigeait vers Belle-Assise. Un tremblement me saisit. La visite de mon oncle me revint à la pensée, et me rendit des émotions auxquelles je n'étais plus habitué. Je fus forcé de m'asseoir au pied d'un arbre, mes jambes étaient incapables de me porter.

En dépit de mes remords, de mes résolutions, je sentais que l'ambition n'était pas facile à déraciner, et l'orgueil reprenait tout son empire; mon sein s'échauffait comme autrefois; par un geste instinctif, je cherchais le petit sachet aux louis d'or dont j'avais fait l'amulette de mes rêves.

C'était bien, en effet, la voiture du chevalier d'Aubigné; je la vis s'arrêter quelques instants sur la place, puis un homme en descendit et, sur les renseignements qu'on sembla lui donner, prit un sentier à travers champs jusqu'à la rivière pour me rencontrer.

Je me levai et fis quelques pas pour aller au-devant de lui. Le sang me bourdonnait dans les oreilles ; mon cœur battait à rompre ma poitrine, et quand mon oncle ne fut plus qu'à une faible distance, je me découvris et attendis avec respect.

Le chevalier Antoine d'Aubigné me parut avoir cinquante ans. Sa figure, qui ne ressemblait en rien au doux visage de ma mère, était fortement colorée; ses yeux brillaient sous des sourcils grisonnants ; sa bouche, large et formée de lèvres épaisses, symbolisait la sensualité brutale et grossière, et les deux extrémités relevées trahissaient toutefois la finesse et l'ironie; son menton carré avait ces couleurs bleues nuancées de violet que laisse la fatigue des nuits. Sa tête était un peu penchée. Il avait un riche costume de voyage : une épingle en diamant brillait sur un éblouissant jabot ; des manchettes cachaient à demi ses mains, dont les doigts me parurent chargés de bagues. Ma première impression fut du désenchantement, et, après le rapide coup d'œil dont j'examinai mon oncle, je me dis intérieurement qu'il aurait quelque peine à me tenter, et qu'il m'en coûterait moins que je ne l'avais pensé de tenir le serment prêté à ma mère.

— Ah ! ah ! c'est vous, mon neveu, me dit le chevalier. Parbleu ! vous avez bonne mine, quoiqu'un peu pâle. Vous ressemblez à ma sœur, il

paraît que vous herborisez, à moins que vous ne meniez paître quelque troupeau. Embrassez-moi, mon ami.

Et, sans me laisser le temps de répondre, mon oncle m'enferma dans ses bras et m'étreignit à plusieurs reprises.

Cette caresse redoubla mes méfiances et ma froideur. Il y avait tant d'emphase et si peu de tendresse, que je me sentis pris d'une sorte de dégoût. Ce n'était pas ainsi que j'avais rêvé le frère de ma mère, le gentilhomme auquel j'avais demandé l'entrée du monde. Ce rustre endimanché, cette sorte de bonhomme moqueur qui s'était paré ridiculement pour moi, me rendit honteux de moi-même.

Mon oncle prit pour un respectueux embarras la rougeur de mon front : il se hâta de me rassurer.

— N'ayez pas peur, Philippe, quand nous nous connaîtrons mieux, vous verrez que je ne suis pas un grand parent bien imposant, bien terrible. Ah çà! mon ami, nous avons à causer, et je vous avoue que le voyage m'a mis terriblement en appétit. Comme on ne m'attend pas au presbytère, et que je ne veux pas mettre M. le curé dans l'embarras, nous allons nous rendre au cabaret où j'ai fait remiser ma voiture ; de là j'irai présenter mes hommages à ma sœur ; les émotions de famille ne vont pas à un estomac à

jeun, et c'est assez de votre rencontre pour mon tempérament.

J'avais tressailli au souvenir de ma mère, et ce fut avec des larmes que je répondis :

— Monsieur, personne ne vous a donc dit encore que depuis quelques jours ma mère n'est plus au presbytère pour vous y recevoir?

— Mon arrivée l'aurait-elle donc mise en fuite?

— Peut-être ! pensai-je tout bas. — Elle est morte, monsieur, répliquai-je tout haut et d'une voix étranglée.

Le chevalier pâlit à son tour. Il y eut un instant de silence au bout duquel, cherchant à donner à sa voix un accent religieux et imposant, mon oncle continua :

— Philippe, vous n'avez plus que moi de parent sur la terre, vous serez mon fils. Pauvre sœur ! pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de sa maladie dans votre lettre?

— Hélas ! monsieur, elle n'est tombée malade que depuis la vôtre.

Nous avions repris le chemin du village ; nous le remontâmes sans échanger de paroles ; moi j'étais navré ; jamais je n'avais si cruellement senti mes remords. C'était pour me livrer à ce personnage suspect que j'avais torturé, sacrifié, immolé la plus douce, la plus tendre, la plus noble des mères.

Malgré la solennité de la réponse du chevalier, je remarquai bien que la nouvelle de la mort de ma mère ne l'avait pas profondément attristé. Il était difficile d'arriver à son cœur. Après un premier moment de surprise et peut-être bien de remords, il était redevenu maître de lui, et s'il se taisait, c'était tout simplement que, n'ayant rien à me dire, il voulait attendre que l'impression lugubre se fût dissipée d'elle-même, avant qu'il pût entamer le véritable objet de notre entrevue.

Au moment d'entrer dans l'auberge de Belle-Assise, je m'arrêtai.

— Monsieur le chevalier, permettez-moi d'aller prévenir M. le curé de notre arrivée.

— Allez, Philippe; surtout dites bien à votre digne ami que je ne prétends pas lui imposer l'embarras de mon hospitalité. D'ailleurs, il m'en coûterait de dormir dans cette maison où ma pauvre sœur est morte.

Le ton de ces paroles hypocrites me révolta. Je courus au presbytère. Je trouvai Simon Benoît assis sur le banc de la porte, la tête dans ses deux mains.

— Monsieur, lui dis-je, mon oncle est arrivé.

— Je le sais, Philippe. Quand partez-vous?

— Ah! mon père! m'écriai-je en me jetant dans ses bras, moins que jamais je veux vous quitter. Si vous saviez quel homme j'ai trouvé,

et combien, depuis que je l'ai vu, j'ai de douleur et de repentir...

— Je le connais. C'est le ciel qui a permis que son visage trahît la noirceur de son âme. Nous irons ce soir ensemble remercier ta mère.

— Monsieur, je dois rejoindre le chevalier à l'auberge de Belle-Assise; mais ne craignez rien, le voile est tombé de mes yeux; le démon ne saurait plus me tenter. Laissez-moi me fortifier encore dans les résolutions salutaires que sa vue m'inspire.

— Prenez garde, Philippe, et songez à votre mère. Dites au chevalier qu'il peut se dispenser de venir au presbytère. Je serai absent.

— Lui-même, monsieur l'abbé, m'avait chargé de l'excuser.

— Ah! M. Antoine avait compris de lui-même? C'est bien. Il n'ira sans doute pas davantage au cimetière. Vous y viendrez, n'est-ce pas, vous, Philippe, ce soir, en le quittant?

Je trouvai M. le chevalier d'Aubigné installé dans la salle de l'auberge. Les fourneaux flamboyaient, une servante mettait le couvert; le maître du logis descendait à la cave avec un air important. Mon cher oncle avait donné des ordres qui révélaient à la fois ses appétits et ses prétentions. On le traitait de monseigneur, et, pour achever de mériter ce titre, M. Antoine lutinait

les robustes ménagères du logis avec une galanterie brutale, avec une familiarité bruyante, dont les victimes semblaient plus honorées que scandalisées.

Je pris place devant le chevalier, et tandis que mon oncle se livrait aux voluptés du déjeuner, je m'armais de toute ma fierté pour échapper aux liens dans lesquels je m'étais si étourdiment engagé ; alors, commença la conversation suivante qui devait décider de mon avenir.

— Vous dites donc, mon neveu, débuta le chevalier en découpant une volaille, que vous mourez d'envie de voir Paris, la grand'ville, et de tâter un peu de la fortune?

— En effet, monsieur, répondis-je avec une vive rougeur, je vous avais écrit dans ce sens; mais depuis j'ai réfléchi, et ma résolution est changée.

— Ah bah! vous *réfléchissez*, et vous changez de *résolution?* répliqua mon oncle avec un accent railleur. Tant mieux! j'aime les hommes de réflexion.

— Je crois, monsieur, repris-je en hésitant un peu, que j'avais tort de vouloir quitter ce village, et en vous remerciant de la peine que vous avez prise, je vous laisserai repartir seul.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon neveu? dit M. Antoine, en posant son couteau d'un côté,

sa fourchette de l'autre, pour se croiser les bras et me regarder en face. Est-ce uniquement pour vous procurer la satisfaction de me voir que vous m'avez laissé faire soixante lieues! Quelle mouche vous a piqué? Suis-je dans une Arcadie où les gentilshommes soient tentés de prendre la houlette? Ou plutôt, non, je devine, Paris vous tente toujours, la fortune vous allèche toujours; les chemins que vous brûliez de parcourir sont toujours aussi séduisants; ce qui vous plaît moins, c'est peut-être le compagnon de route.

— Ah! monsieur, pouvez-vous le croire? hasardai-je avec un trouble qui me trahit.

— J'en étais sûr, Philippe. Ma brusquerie a fait ombrage à votre délicatesse. Comme je ne suis ni beau ni mignon, vous vous êtes dit sans doute que je n'étais pas fait pour toucher aux gentils papillons qui vous voltigent autour de la cervelle. Eh bien! vos scrupules me ravissent. Vous valez plus encore que je ne le pensais. Oui, un ambitieux vulgaire, un jeune fou, sans esprit et sans portée, se fût bêtement et lâchement précipité dans mes bras, me demandant de lui donner bien vite ce que je lui aurais promis.

Vous, mon neveu, vous avez voulu me connaître, me juger, avant de vous livrer; c'est agir prudemment. Touchez là, je vous estime. Toutefois, votre pénétration est un peu en

défaut ; car vous avez conclu de ma brusquerie et de ma laideur que je ne saurais ni vous comprendre, ni vous aider. Erreur profonde ! le ciel qui s'est amusé à faire les nobles et les vilains, a divisé également chaque classe, et a mis dans le monde, en même temps que de beaux cavaliers comme vous, destinés à courtiser la fortune, à caqueter avec elle, tout à côté, des esprits rudes et solides pour tendre des chausse-trapes à la belle et la retenir, quand elle en a fini avec les caresses et qu'elle veut s'en aller. Ces deux races d'hommes se complètent l'une par l'autre et doivent s'associer. L'oiseau qui brille et qui chante peut piquer les fruits sur la branche et goûter à toutes les récoltes ; mais la taupe va dans les racines, les ronge et fait ainsi crouler l'arbre avec les fruits. Vous êtes le bel oiseau ; je suis la taupe. Vertuchoux ! quelle belle vie nous pouvons mener à nous deux ! Je bois à vos triomphes, monsieur le chevalier d'Aubigné !

Je ne pus m'empêcher de sourire. Ce singulier homme avait si bien lu en moi, et prenait si bien son parti de mes défiances, que je me sentais désarmé ; je soulevai mon verre, en lui faisant remarquer, toutefois, que je n'étais pas noble.

— Laissez-moi donc tranquille ! Du moment que, moi, votre oncle, je suis chevalier, pourquoi donc, vous, mon neveu, seriez-vous moins ?

D'ailleurs tous les gens d'esprit sont gentilshommes, il n'y a que les cuistres de philosophes et les usuriers qui ne peuvent jamais l'être. Or çà, mon neveu, vous prendrez donc votre parti de mon physique et de mes grâces. Je m'étais pourtant fait pour cette entrevue resplendissant de toilette. Ne sachant trop à quel tempérament de neveu j'avais affaire, j'avais voulu donner de l'oncle une idée énorme. Mes frais sont perdus avec un garçon d'esprit comme vous. Pardonnez-moi mon habit et mes diamants, et, si vous m'en croyez, nous nous déshabillerons le cœur de même, et nous laisserons de côté toute coquetterie.

— Monsieur, répondis-je, tout rassuré par ces paroles, je vous avoue sans scrupule que j'avais rêvé autrement le frère de ma mère. Vous avez bien défini ma première impression. Je ne vous demande pas pardon de m'être trompé; mais je vous remercie de n'avoir pas voulu prolonger mon erreur.

— Maintenant, Philippe, que nous nous jugeons mieux, faisons notre petite confession et dites-moi, mon neveu, ce que vous espérez de la vie et ce que je dois vous promettre. Que voulez-vous, que prétendez-vous?

— Monsieur, répliquai-je tout ému, sentant bien que je me livrais et que j'allais trahir mes dernières résolutions, je vous l'ai écrit, j'ai un

besoin énorme de bruit, de travail, d'éclat, de bonheur. Mon cœur est un abîme au fond duquel j'entends gémir comme des voix captives qui demandent la lumière et la liberté. Élevé par ma mère et par Simon Benoît loin du commerce des hommes, je ne sais rien du monde que ce que j'ai appris dans les livres; mais j'ai beaucoup lu. J'ai lu que la richesse permettait de réaliser bien des rêves de l'imagination, et de se faire faire large place, je veux être riche. J'ai lu que la gloire était la récompense des esprits hardis, des cœurs fiers; je veux la gloire. J'ai lu, et mon cœur m'a dit que l'amour était la joie la plus pure et la moins trompeuse d'ici-bas; je veux aimer et être aimé. Mais ne me demandez pas comment j'entends conquérir tous ces biens, car c'est là que ma vision devient obscure, et je vous ai invoqué pour que vous me guidiez et me sortiez d'embarras.

— J'aime, mon neveu, cet embarras. Aux esprits vastes, il faut de l'espace et des champs, et vous me paraissez d'une belle envergure. Nous arriverons; mais je prévois quelques petits désenchantements. Vous avez les lèvres pleines de miel, et ce miel s'essuie vite. Heureusement que dans ce beau duel contre la fortune, vous aurez, mon paladin, un second robuste, qui ne lâche pas prise facilement. Vous regardez en ce moment

la gloire, la richesse et l'amour comme ces enfants qui n'osent choisir entre plusieurs gâteaux, et qui les contemplent tour à tour avec de gros yeux affamés. Eh bien ! nous essayerons de vous faire une part dans chacun d'eux. Il paraît qu'en vous élevant, on n'a point songé à vous inspirer le goût d'une carrière spéciale.

— Ma mère s'effrayait pour moi d'un but. Quant à M. le curé, je crois qu'il songeait à me faire entrer dans les ordres.

— Peste ! ce n'était pas une mauvaise idée pour votre fortune. Il y a nombre d'abbés, à la cour et ailleurs, qui font bonne figure, et quand vous connaîtrez l'histoire de ces temps-ci, vous saurez, mon neveu, que le petit collet n'est pas plus dédaigné par l'amour que par l'ambition. Mais il est déjà tard pour essayer du séminaire. L'épée vous tenterait sans doute davantage; croyez-moi, c'est un sot métier, surtout par un temps de paix; les dames, d'ailleurs, se soucient beaucoup moins des éperons. Il n'y a donc pour vous de place nulle part; eh bien ! il faut vous en faire une partout. En dehors des métiers auxquels l'humanité s'attelle, il y a des chemins, sans désignation précise, qui sont faits pour les hommes de génie et les courages invincibles. Quand on est, comme vous, mon neveu, beau et savant, on ne se soumet à personne, et l'on commande à

tous; on ouvre la porte à ses passions, et on leur donne le monde en pâture. On aspire à régner, et on joue avec les intérêts humains, avec les vanités. La politique est le lot des grandes âmes! elle enseigne à mépriser les hommes et à s'en servir. Si vous m'écoutez fidèlement, si vous me suivez aveuglément, si, une fois lancé dans la route, vous allez sans faiblir, sans regarder en arrière, je vous promets, mon neveu, qu'avant quelques années, nous aurons trouvé moyen de vous faire asseoir aux conseils du roi.

Ce discours, qui, malgré sa brutalité, savait flatter mes secrets désirs, me fit monter le sang au visage. Je commençais à avoir foi dans un homme qui me prédisait de si hautes destinées. Sa pénétration m'avait vaincu, sa flatterie brutale me liait à lui. Le démon vit bien à la flamme de mon regard qu'il m'avait tenté. Il continua :

— Ne croyez pas que je vous flatte, Philippe; vous avez, en vérité, ce je ne sais quoi qui trahit le cœur privilégié; mais c'est égal, si fort que vous soyez, il vous faudra suivre d'abord les voies ordinaires.

— Oh! ne craignez rien, interrompis-je, exalté par ces encouragements; s'il s'agit de travail, de privations, je ne reculerai jamais.

— Que dites-vous là, mon neveu? s'écria le chevalier d'Aubigné avec vivacité et en repous-

sant son siége ; il s'agit bien de travail, de privations, d'étude ! Ah çà ! me prenez-vous pour un pédant, et ne seriez-vous qu'un pleutre, visant tout héroïquement au grenier d'un philosophe ? Je vous en préviens, je ne mange pas de cette viande creuse, et on n'en mange pas chez moi. Quand je vous parle de faire fortune, il ne s'agit pas de commencer par pâlir sur des bouquins, ou par crever de moisissure sur des paperasses. Vive Dieu ! c'est dans la chaude atmosphère des plaisirs et du monde vivant et s'épanouissant que je veux vous conduire. Je ne suis pas venu vous chercher pour vous mettre sur le chemin de l'hôpital. Tenez, Philippe, regardez-vous dans ce miroir, et dites-moi ce que vous pensez.

En parlant ainsi, mon oncle me saisit par le bras, et m'amena devant la petite glace posée sur la cheminée de l'auberge. Ne comprenant rien, je me regardai machinalement, un peu honteux de me voir un air tout surpris, tout penaud.

— Eh bien ! mon neveu, vous ne devinez pas ?

Je fis un mouvement de la tête pour avouer mon embarras.

— Comment, Philippe, vous ne comprenez pas que, pour parvenir, vous avez tout ce qui convient, en ayant ce front large et découvert, ces yeux suffisamment langoureux, cette bouche fine et correcte ?

— Monsieur, interrompis-je, troublé par cette singulière analyse, vous raillez !

— Jamais, au contraire, je ne parlai plus sérieusement. C'est une vérité passée en proverbe, que la fortune est femme et que la chance est aux jolis garçons. Autrefois, la bonne déesse avait un bandeau ; mais on a fini par lui ménager, comme dans les pays orientaux, de petits trous pour reconnaître son monde ; et, depuis, le bandeau s'est tellement élargi, qu'on le relève au besoin pour embrasser la belle sur les deux yeux. Oui, mon neveu, quand la nature vous a découplé avec cette complaisance, c'est qu'elle vous réservait une occasion. L'heure est venue de vous connaître vous-même, de vous apprécier, de vous faire valoir. — Vous songez à la gloire, à la fortune, à l'amour ? Dites-moi un peu où toutes ces belles choses s'acquièrent, si ce n'est dans ces régions que les femmes embaument ? Je n'ai qu'une recette, je la crois infaillible. On monte au pouvoir, non plus par des rochers abrupts, mais par des échelles de soie. Les protecteurs se fatiguent, la popularité vous trahit ; mais il n'y a rien de fort et d'infatigable comme de toutes petites mains roses et blanches qui se crispent pour vous pousser en avant. En vérité, je vous le dis, mon neveu, ce n'est pas votre génie qui vous tirera de l'obscurité ; ce seront vos yeux bleus.

Au fond de toutes les histoires d'élévation, il y a une histoire d'amour. Tous les parvenus ont endormi leur rêve sur un petit oreiller de dentelle, sous une haleine caressante. La politique n'est que l'échiquier de l'amour. Adam, notre premier père, était un poltron qui n'osait pas toucher à l'arbre défendu; mais il avait là sa femme, et ce fut elle qui, plus intrépide, cueillit le fruit et le lui fit manger. Eh bien! il y a encore des fruits à cueillir et vous n'êtes pas dans le paradis. Il s'agit donc de trouver quelque bonne âme qui se damne un peu pour vous et vous tende de loin la pomme à laquelle vous ne pourriez atteindre. Savez-vous ce qui m'a manqué, à moi qui vous parle? C'est précisément cette fleur de beauté, cette grâce qui amollit les obstacles et trempe d'acier le cœur des femmes.

J'étais laid, j'étais commun; à quoi pouvais-je prétendre? Quand mon extérieur trivial déplaisait à quelque puissant, il n'y avait pas là une sirène pour plaider ma cause et me faire pardonner. Je sais bien que j'étais assez riche pour acheter de l'amour et des protectrices; mais, bah! ces avocats-là plaidaient mal et perdaient leurs procès. Alors je me suis résigné, et ne pouvant rien pour mon ambition, j'ai satisfait largement ma cupidité. Je n'ai pas ma part dans les grandes moissons; mais je glane après les récoltes. Quant

à vous, mon neveu, je veux que vous montiez où je visais. J'aurai de l'orgueil pour vous. Je veux recommencer la lutte à travers vous, et il me semble qu'en voyant triompher un si beau cavalier je ferai peau neuve, et je jouirai de vos succès comme des miens.

Cette profession de foi cynique me révoltait et pourtant attisait mon ambition. Mon cœur s'indignait de ces calculs et de ces spéculations sur l'amour; mais quelque chose en moi de misérable et de puissant me conseillait d'accepter. Je voulus une dernière fois revendiquer les droits de l'âme.

— Il me semble, monsieur, répliquai-je, que vous blasphémez. Je croyais que je devais marcher à la conquête, n'ayant que mon esprit pour arme, que mon rêve pour drapeau. Je croyais que je devais tenir à honneur de triompher sans intrigue. Je vous ai dit que je souhaitais trois choses; mais la dernière, la plus douce pour moi, c'est l'amour. Aimer, c'est le grand but de l'ambition humaine.

— Erreur! mon neveu, ce n'en est que le moyen. Que de préjugés vous avez! Croyez-en un vieux routier, on ne sait plus aimer quand on est au faîte, au sommet! on n'aime bien que pendant l'escalade, quand on a besoin de conseils, de consolation et d'aide aussi. Trouvez-moi donc

un héros qui ait entassé merveilles sur merveilles pour mettre tout simplement au haut de l'édifice quelque chétive statue de femme qu'il ait ensuite adorée ! Cela ne se rencontre que dans les romans.

Quand l'esprit lutte, le cœur lui cherche des alliés ; et l'amour est le plus fécond et le plus tenace ; mais quand la vanité est satisfaite, quand, du haut de la pyramide, on aspire l'encens de tous les envieux qui grelottent en bas ; quand on a son rôle à jouer ; alors il n'y a plus guère de place pour les tendresses amoureuses, et le cœur, qui n'a plus de rêves à former, ne cherche plus de confidents.

— Ah ! si vous disiez vrai, mon oncle, j'aurais peur et je crois que je reculerais. L'amour me semblait la coupe du vainqueur, et je sentais en moi des hymnes que la douleur étouffe et qui se seraient librement exhalés dans l'ivresse du triomphe.

— Bah ! nous chanterons cela en chemin. Cette coupe dont vous parlez, on la boit par petites gorgées à chaque halte ; l'amour est un viatique ; on le dépense en route.

— C'est égal, répétai-je avec une énergie qui n'était que le désespoir de mes rêves aux abois, j'accepte toutes les conditions ; mais je ne veux pas prostituer mon cœur à mon esprit, et il me

répugne d'avoir plus à compter sur ma bonne mine que sur mes bonnes intentions.

— Scrupules d'enfant ! Est-ce que je vous dis, d'ailleurs, de singer l'amour et de jouer le sentiment, pour en recueillir le profit sans en avoir les embarras ? Non, c'est là un jeu trop difficile, et qui ne convient pas à un novice. Ce que je vous demande tout simplement, mon neveu, c'est de vous laisser aller au courant de vos vingt ans. Aimez franchement, aimez toujours, aimez beaucoup et laissez faire ! On n'est pas impunément taillé en Adonis, et les mains potelées qui chiffonneront ces beaux cheveux-là sauront bientôt décrocher le rameau d'or qui tente votre front. Parbleu ! vous êtes bien difficile ; mais, encore une fois, regardez-vous, et avouez que ce n'est pas pour rien que la nature vous a fait aussi beau que vous êtes ambitieux. Depuis quand donc n'est-il plus permis d'utiliser aussi bien la grâce de son visage que la vigueur de son esprit ? L'un et l'autre forment un capital qui vaut mieux à coup sûr, pour votre fortune, que les actions du Mississipi. Allons, chevalier, ne soupirez plus, n'hésitez plus, ne criez plus à la profanation. Votre cœur est chaud, laissez-le brûler sans crainte, et cherchez-lui des cassolettes d'or pour l'y consumer. L'époque n'est plus, mon garçon, aux pastorales. Si vous en rêviez une, eh bien !

ajournez-la jusqu'à ce qu'elle puisse vous venir en falbalas!

Je me sentais étourdi par ces raisonnements. Ils remuaient si profondément mes passions, que ma résistance cédait de toutes parts. Je ne me dissimulais pas l'immoralité de toute cette morale; mais je me disais tout bas : Essayons! peut-être pourrai-je changer quelque-chose aux calculs de mon oncle! Le sentiment de ma valeur me poussait à croire que je modifierais au besoin cette ligne de conduite.

Le chevalier, qui me devinait, se prit tout à coup à rire, en se renversant en arrière, et comme je le regardais, tout étonné de cet accès de gaieté :

— Parbleu! s'écria-t-il, mon neveu, une idée me vient ; vous défendez l'amour élégiaque comme un amoureux. Je parierais mille louis qu'il y a là-dessous quelque joli roman de clair de lune, n'est-ce pas?... Il n'y a pas là de quoi rougir!

En effet, cette raillerie, en me rappelant brusquement le souvenir de Thérèse, m'avait couvert les joues d'un voile de pourpre. J'essayai de sourire, mais vainement. Je me sentais gêné par cette pénétration, et, en quelque sorte, un peu honteux du premier chapitre de l'histoire de mon cœur.

— Vous allez me raconter cela, Philippe. Comme c'est sans doute quelque bergerie toute champêtre, nous allons faire, pendant le récit, un tour dans les champs; nous pourrons nous asseoir sur l'herbe aux endroits intéressants, et effeuiller des bouquets sur le dénoûment, s'il y en a un.

Le chevalier s'était levé de table; nous sortîmes de l'auberge et nous nous dirigeâmes vers la prairie. J'aurais bien voulu ne pas raconter à cet homme le premier élan de mon cœur; mais il était trop tard pour lui refuser quelque chose. Je lui appartenais tout entier. Sa bonhomie narquoise, l'inflexible perspicacité d'un esprit qui se cachait sous la trivialité des manières, tout en lui m'enchaînait, m'asservissait. Je ne me sentais pas attiré à coup sûr par la sympathie; je comprenais qu'en m'en servant et qu'en le suivant, je le haïrais; mais mon incurable orgueil me faisait accepter à tout prix une alliance qui devait me rendre vainqueur et me donner tout ce que j'avais rêvé.

Il me souvient encore des émotions qui m'animèrent et me troublèrent pendant ma confidence. Loin de chercher à rien cacher, à rien dissimuler, je dévoilai dans les plus petits détails ce songe de quinze ans, que je m'efforçais de rendre beau et saint, pour que cet impitoyable railleur fût contraint de lui pardonner. Je parlai de Thé-

rèse avec une admiration qui, plusieurs fois, arracha des jurons de contentement à mon oncle. Je dépeignis mes angoisses, mes tortures; je m'échauffai de manière à ne plus rougir de ce sentiment loyal.

Comme vous l'imaginez, Antoine d'Aubigné trouva que j'avais manqué à toutes les lois du sens commun. Il déclara le père Brasseur logique, Thérèse bonne à couper l'herbe et à en manger même un peu. Il regretta que la nature eût donné une si belle enveloppe à un si petit cerveau. A l'en croire, les jolies filles de Belle-Assise auraient dû toutes tenir à honneur d'occuper mon souvenir; il se moqua de ma réserve en termes qui me firent passer des frissons par le corps; il revint à satiété sur sa théorie, se félicita de m'avoir arraché à ce qu'il appelait mon *herboristerie;* et avec des plaisanteries qui criblaient mon ciel, il effaroucha toutes mes visions, et me rendit le front malade, le cœur vide, les yeux brûlants.

C'en était fait, tout était oublié, les conseils de ma mère, sa mort, mes serments. Je n'avais plus qu'un désir, essayer de cette vie brûlante que mon tentateur me faisait entrevoir. Thérèse était la première femme qui eût fait battre mon cœur; mais elle m'avait cruellement déçu, et le chevalier me faisait passer devant les yeux des tableaux d'amour à me rendre fou. Mes sens brisaient

ne pas tomber aux genoux de cet homme évangélique quand il me rappellerait mes serments à ma mère? Pour la première fois, je conçus une lâcheté. Je décidai que je partirais sans dire adieu à mon vénérable ami.

Je me mis à ma table pour lui écrire. Je voulais lui peindre ma lutte et ma défaite, et obtenir mon pardon par un récit que je ne me sentais pas la force de faire de vive voix. Pendant que je cherchais des mots pour les sentiments qui se pressaient en moi, ma porte, que j'avais simplement poussée, s'ouvrit; je me retournai et vis Simon Benoît lui-même.

Il tenait quelques papiers, un petit sac d'argent. Il était pâle. En entrant, il jeta un regard plein d'un doux reproche sur mon paquet commencé. Je me levai et courus à lui. Je sentis une larme tomber de ses yeux sur mon front. Nous fûmes quelque temps sans pouvoir échanger de paroles; enfin, l'abbé fit un effort.

— Philippe, je vous ai attendu ce soir au cimetière, et vous n'êtes pas venu. Oh! ne me dites rien, je sais tout. Vous partez, mon enfant; M. Antoine a triomphé. Votre pauvre mère vous avait bien jugé. Comme il est probable que vous ne reviendrez pas de longtemps, si vous devez revenir, et comme je me fais vieux, j'ai voulu vous remettre cet argent et ces papiers. Quand

votre mère m'a demandé un asile, elle avait quelques bijoux que nous avons vendus ; le produit de cette vente nous a donné de petites rentes avec lesquelles vous avez été élevé. Je vous dois des comptes : voici la rente de cette année ; voici les titres de propriété. Vous ne serez pas riche avec cela, Philippe ; ce petit capital ne vous suffirait pas pour courir le monde ; mais on dit que M. le chevalier a une grande fortune. Remettez-lui cet argent, il le fera sans doute mieux valoir que nous.

Tout en parlant, Simon Benoît s'approchait de la table pour y déposer le sac. Je lui pris les mains et les baisai.

— Mon père, lui répondis-je, cet argent béni ne doit pas quitter ce village ; distribuez-le aux pauvres, et faites-les prier pour moi.

— Qu'écriviez-vous donc là, Philippe? dit le vieux prêtre qui avait remarqué ma lettre commencée.

— C'était à vous, mon père.

— A moi ! Quoi ! vous partiez sans m'embrasser ? Ah ! Philippe, M. Antoine a été vite en besogne, s'il vous a déjà fait peur de la bénédiction d'un vieillard, d'un ami !

Pour toute réponse, je me précipitai dans les bras de Simon Benoît.

Le reste de la nuit se passa dans de doulou-

reux épanchements; l'abbé ne me fit pas d'autre reproche, ne chercha point à me retenir. Il fit mieux : il s'efforça de prémunir mon cœur contre les déceptions de la vie. Il appela à son aide l'expérience, et chaque précepte était suivi pour commentaire d'un embrassement qui me remuait jusqu'au fond de l'âme.

Au point du jour, ce fut Simon Benoît lui-même qui m'avertit de partir. Nous descendîmes l'escalier en pleurant. Dans la salle basse, je m'assis, mes jambes tremblaient; je contemplai la place où ma mère avait coutume de rouler son fauteuil. Mille souvenirs s'éveillaient et se pressaient pour me retenir. Je m'arrachai pourtant à cette demeure, dans laquelle je ne devais plus rentrer. Tout le monde dormait dans le village; je passai sous les fenêtres de Thérèse; je lui envoyai un adieu avec un baiser, et j'arrivai à l'auberge au moment où M. le chevalier demandait son déjeuner.

Une heure après, j'étais assis en face de mon oncle, dans sa chaise de voyage, qui nous emportait vers Paris.

X

Pendant la route, le chevalier continua l'expo-

sition de sa théorie, et l'explication du monde dans lequel j'allais entrer. C'était un caractère étrange, et dont les profondeurs cachées m'épouvantaient toutes les fois que je croyais les sentir. Sensuel à l'excès, il aimait ses passions avec un enthousiasme réfléchi, avec une véritable ardeur de mathématicien. Quoique matérialiste, il comprenait les fantaisies les plus idéales, comme s'il eût été susceptible de les partager.

Il avait un esprit d'analyse auquel rien ne résistait; son regard vous dénudait et vous fouillait, sans qu'il fût possible de s'y dérober.

Il ne croyait pas à la vertu. Une action pour lui n'était bonne ou mauvaise qu'autant qu'elle était utile ou nuisible, et qu'elle dût mettre son auteur dans un bon ou dans un mauvais cas. Cependant son tempérament l'éloignait des vices farouches. Son insouciance, son dédain, sa force le maintenaient dans une disposition d'humeur toujours égale, d'où se dégageait une sorte de bonhomie qui trompait au premier abord.

Le chevalier croyait à une seule chose, à la beauté; mais il y croyait fermement. Lorsqu'il passait devant un joli visage, il s'inclinait, et les paysannes recevaient son salut respectueux aussi bien que les grandes dames. Sur ce point, il était de l'opinion de Louis XIV. La laideur, en revanche, subissait les mêmes principes, et la hauteur

du rang ne palliait pas pour lui les inconvénients de la figure. Dédaigneux dans un salon, insolent dans l'antichambre, impitoyable dans la rue, il n'avait jamais à se reprocher le mensonge d'un hommage envers une femme laide. Le chevalier était païen, et si cet homme au cœur de marbre eût été susceptible d'une superstition, il eût cru volontiers à Vénus et à toute cette mythologie nue dont il connaissait parfaitement les légendes.

Pendant qu'il prenait, une à une, toutes les notions que je m'étais faites et qu'on m'avait apprises, et qu'il les brisait pour y substituer ses effroyables formules, je me demandais intérieurement comment un homme de cette trempe, de cette audace, de ce génie, n'avait pas trouvé son rang, et comment tout cet arsenal, à l'aide duquel il voulait me conduire à l'escalade, était resté jusque-là inutile entre ses mains.

Je n'étais plus assez naïf, ni déjà même assez pur, pour me répondre que l'absence de règle morale était la seule cause de cet insuccès. Je sentais bien que dans le monde, la palme est plus souvent à l'audacieux qu'à l'homme vertueux, et j'avais trop lu d'histoire pour ne pas savoir qu'on monte plus haut et plus vite par le calcul des passions, que par l'effort naturel d'une ambition loyale. J'aurais donc été en défiance des théories que mon oncle m'exposait dans son langage clair

et froid, et pourtant imagé, si je ne m'étais rappelé sa singulière opinion sur la valeur de la beauté physique.

En voyant ce visage commun qui ne trouvait pas dans l'éclair intelligent du regard une compensation à la rudesse des lignes, à la trivialité du teint, je me disais que mon oncle avait raison, et que ce qui lui avait manqué, c'était cette forme extérieure qui, pour le vulgaire, est le garant de l'intérieur, et qui, pour les femmes, est la première raison de leur appui.

Comme conséquence et sur les incitations de mon oncle, j'en venais à me dire qu'après tout j'étais assez joli garçon ; que j'étais grand, bien fait, et qu'avec un peu de coquetterie il me serait facile de donner de moi une idée assez avantageuse.

Le chevalier me mûrissait vite, et tout en renversant l'édifice si laborieusement, si saintement bâti par ma mère et par Simon Benoît, mon tentateur savait habilement remuer mes désirs, allécher mes instincts, flatter ma vanité, de telle sorte que je me corrompais sans remords, ne croyant pas à une transformation de mon cœur, mais pensant que je ne faisais que développer des préceptes déjà acquis, qu'épanouir des germes déposés depuis longtemps en moi. Je ne me sentais pas changer, je ne me sentais que complété.

Le chevalier d'Aubigné, malgré son dédain apparent, ne méprisait pas autant l'humanité qu'il le faisait croire : — Il faut pourtant s'estimer un peu, me disait-il, et ne pas voir dans les autres des créatures différentes de soi.

Comme nous approchions de Paris, à la hauteur de Charenton, mon oncle me montra du doigt un grand bâtiment dans les arbres :

— Ce que vous voyez là, mon neveu, c'est la maison des fous. Rappelez-vous qu'on l'a mise à la porte de Paris comme une enseigne. Les hommes ne sont pas méchants, mais ils ont tous leur folie. Ceux qui sont trop logiques et qui persistent toujours dans le même accès, on les enferme ; mais ceux dont la girouette tourne au moindre caprice, sont considérés comme plus amusants et moins dangereux ; on les laisse aller, venir, faire la guerre, la politique, l'amour, gouverner l'État, l'Église ; ce sont ceux que vous allez voir, et dont nous sommes. On vous a dit, sans doute, dans les prônes de Simon Benoît, qu'il y avait sur la terre des héros et des criminels, des gens qui naissent tout confits en sainteté et d'autres qui rêvaient meurtre et pendaison dès les entrailles de leur mère. Défaites-vous de cette idée-là, mon neveu. Dans tout homme il y a un grand homme et un scélérat. Il suffit d'un petit coup de vent dans la girouette pour que le fou

inoffensif étrangle celui qu'il vient d'embrasser. Les pédants ont fait bien des théories, sans parvenir à expliquer autrement pourquoi le grand vainqueur Alexandre, qui pardonne si magnifiquement à ses ennemis, se jette comme un boucher sur son ami Clitus qu'il égorge. Prenez donc les choses du bon côté, et ne haïssez pas les hommes. Amusez-vous-en, dominez-les, trompez-les, feignez de les mépriser; car c'est encore une de leurs folies d'adorer ceux qui les mènent rudement; mais, au fond, ne vous échauffez pas plus la bile qu'il ne convient. Prenez à cœur une seule chose, votre ambition; n'admettez qu'un roi dans l'univers, vous! Grimacez le respect envers les autres, pour être libre et tranquille; mais, au fond, ne respectez que celui que vous connaissez un peu, c'est-à-dire vous.

Tel était le résumé des conseils du chevalier d'Aubigné. Nous arrivâmes à Paris à l'entrée de la nuit. Mon oncle habitait rue de la Sourdière une belle et vaste maison qui lui appartenait. On nous attendait. Un appartement complet avait été préparé pour moi.

— Vous êtes ici chez vous, mon neveu, me dit mon oncle, et, comprenez-moi bien: nul, pas même moi, ne viendra vous déranger, quand il vous plaira d'être seul.

Il sonna; un domestique dans une livrée dif-

férente de celle du chevalier, vint prendre les ordres.

— Voici, me dit mon oncle, un garçon d'esprit qui, dès aujourd'hui, entre à votre service. C'est un de mes élèves. Il sait tout, il peut tout, il veut tout; il vous servira comme il m'a servi, promptement, discrètement. Dominique est quelque peu lettré; il est fils d'un maître d'école, et a étudié le latin chez un apothicaire. Il portera vos messages, et les rédigera au besoin. Je lui ai fait faire une livrée à votre intention; car dès aujourd'hui, vous ne relevez plus que de vous, et il n'est pas bien qu'on puisse dire que vous êtes en tutelle. Je suis votre ami, votre banquier, votre conseil; mais, si vous me permettez d'attacher quelque petit fil à vos ailes, nul ne doit le voir. Vous êtes le chevalier Philippe, comme je suis le chevalier Antoine. Sur ce, Dominique, sers-nous à souper!

Malgré toutes les largesses de mon oncle, et ses efforts pour me mettre à l'aise, je me sentais embarrassé et je ne me sentais pas reconnaissant. Il me semblait qu'un homme comme lui ne s'amusait pas à choyer un neveu, jusque-là fort inconnu, fort indifférent, pour l'unique plaisir d'acquitter un devoir de famille. Je me disais que ces avances étaient une sorte de prêt pour lequel j'aurais des intérêts à payer; le chevalier

Antoine spéculait sur moi, et mon bienfaiteur n'était peut-être au fond qu'un associé.

Je ne pus me défendre d'un mouvement d'orgueilleuse joie, quand je me trouvai seul dans l'appartement somptueux que l'on m'avait préparé. Je foulais ces tapis, je touchais ces rideaux de soie, je m'asseyais dans ces fauteuils de satin, je me regardais dans ces glaces étincelantes dont le mirage m'avait tant de fois ébloui dans ma froide petite chambre de Belle-Assise.

Avant de me coucher, j'inspectai mon domaine. Mon oncle m'avait considéré comme un néophyte dont il était bon de stimuler le zèle et d'inspirer la dévotion; aussi n'avait-il pas ménagé les emblèmes de sa foi. Sur les murs, sur les meubles, au plafond, sur les tapis, partout, en statues, en moulures, en peinture, en dorure, le poëme de l'amour était écrit, selon la langue dont le chevalier Antoine m'avait révélé les premiers rudiments. Partout des nymphes à demi nues se tordaient dans les bras de demi-dieux fort entreprenants; partout la Beauté expliquait ses dogmes, révélait ses mystères; on ne m'avait pas épargné les exhortations; et jusque dans mon alcôve, des mains prévoyantes avaient suspendu de ces tableaux qui me faisaient monter la rougeur au front.

Quand je fus couché, je restai longtemps, avant

de m'endormir, les yeux attachés sur un cadre éblouissant de dorures d'où semblait s'échapper une Vénus portée par de petits Cupidons bouffis. Le pinceau avait si voluptueusement arrondi les contours, mis tant de flamme dans les yeux, tant de grâce sur les lèvres de la déesse, qu'on eût dit que sa poitrine allait palpiter, sa bouche s'entr'ouvrir, ses bras s'agiter. Le vacillement de ma bougie sur la toile ajoutait à l'illusion, et dans la préoccupation ardente que cette image soulevait en moi, je croyais que Vénus se penchait et descendait sur mon lit.

J'eus beaucoup de peine à fermer les yeux. Un songe enchanteur succéda à cette dangereuse contemplation. Je rêvai que toutes les femmes de mes peintures s'échappaient de leurs cadres et venaient, en se tenant par la main, danser autour de moi. Thérèse même, ma chaste et insensible compagne de Belle-Assise, se trouvait mêlée à cette bande échevelée. Quand je me réveillai, une lassitude énervante et pleine de charme me retenait sur l'oreiller.

Mon oncle vint me voir et s'informer de ma nuit. Cet esprit diabolique devina tout. Il rit, en promenant son regard autour de la chambre, et me dit :

— Mon neveu, vous avez eu le cauchemar; cela se passera. Vous n'êtes pas habitué à dormir

en si nombreuse et si fraîche compagnie. Patience ! Ah çà, Philippe, il fait beau, et si rien ne vous empêche, nous sortirons ensemble, je vous ferai voir Paris.

— Monsieur, répondis-je, je suis à vos ordres.

— Ne me dites pas ce vilain mot-là, Philippe. Je n'ai pas d'ordres à vous donner et vous n'en avez point à recevoir ; comme je crois que vous n'avez rien qui vous retienne au logis, je dispose de votre temps. Le jour où vous voudrez sortir seul, ou rester seul, vous le direz. A propos ! je vous ai choisi une bibliothèque appropriée à vos nouvelles destinées ; vous m'en direz votre avis.

Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles ; je devinai que la bibliothèque était digne des tableaux, et que je trouverais dans les livres l'interprétation de cette volupté sensuelle dont les images m'avaient si profondément troublé. Le chevalier jouissait de mon embarras. Il m'annonça qu'il avait donné des ordres pour qu'on m'apportât un costume analogue au rang que j'allais tenir.

En effet, Dominique entra avec un habillement de soie brodé qui devait remplacer l'humble habit de bouracan que j'avais à Belle-Assise. En comparant cette riche toilette à ma pauvre défroque, je fus tenté de demander qu'on enfermât au fond d'un coffre, ainsi que l'avait fait le berger d'un

certain conte, les témoins de ma misère, pour que je pusse les visiter et les consulter parfois.

J'essayai ce nouveau costume. Mon oncle se récria sur l'heureuse métamorphose que le génie du tailleur avait opérée. Il m'enseigna à jeter le chapeau sous le coude, à tendre le jarret, à froisser le jabot, à saluer; il insista sur toutes ces petites choses, qui devaient, disait-il, tout d'abord éloigner des gens, auxquels il me présenterait, la pensée que j'étais un niais ou un échappé de séminaire.

Le petit sachet de cuir aux louis d'or, que j'avais toujours gardé à mon cou, apparut dans un mouvement que je fis. Le chevalier me demanda ce que c'était. Je rougis, et comme mon oncle, qui avait distingué le tintement de l'or me plaisantait sur mon avarice et sur ce que je portais toujours ainsi mon trésor avec moi, je me crus obligé de lui raconter l'origine du petit sac et l'étrange superstition qui me faisait y tenir.

Le premier mouvement du chevalier fut de m'enlever lui-même cet amulette; mais, se ravisant tout à coup :

— Gardez ce colifichet, Philippe, les femmes en souriront, et vous saurez bien empêcher que les hommes ne s'en moquent. D'ailleurs, il n'est pas mal que vous laissiez voir quelque petite faiblesse, et autant celle-là qu'une autre. A Paris,

il faut faire figure à tout prix. Si l'on n'est ni joli garçon ni spirituel, il faut essayer d'avoir un ridicule énorme qui fasse arrêter les passants et qui stimule la curiosité. Cette bourse mystérieuse serait un talisman pour un homme laid ; à plus forte raison vous peut-elle servir, vous qui n'êtes ni laid ni bête, et qui fixerez la curiosité en l'alimentant. On vous appellera l'*Homme aux cinq louis d'or*, cela vous fera remarquer. Bon courage, mon neveu ! dans une heure, je reviendrai vous prendre.

Dès que le chevalier fut sorti, Dominique me demanda la permission de m'habiller et de m'accommoder. J'étais bien tenté de refuser; mais je réfléchis que, voulant expérimenter le monde, il fallait commencer par me résigner à toutes ses étiquettes. Je me confiai donc aux mains habiles de Dominique, qui, en moins d'une heure, m'eut habillé, peigné, frisé, poudré. Quand ma toilette fut achevée, je ne pus m'empêcher de me regarder tour à tour dans toutes les glaces de ma chambre, et je ne me reconnus pas. Je convins que le chevalier qui m'apparaissait l'emportait de beaucoup sur le chétif voyageur arrivé la veille, et je remerciai gaiement mon valet de chambre dont le début m'avait ainsi transformé.

— C'est que j'ai bien compris les intentions de M. le chevalier, dit Dominique avec un sourire

vaniteux. Ce n'est pas pour le confondre avec la foule des gentilshommes qui bâillent dans Paris que M. le chevalier Antoine a fait venir de sa province un neveu comme M. le chevalier Philippe.

— Vous êtes pénétrant, dis-je à mon valet.

— Monsieur est bien bon !...

— Et vous croyez m'avoir rendu irrésistible avec cette poudre qui m'entre dans les yeux, ces dentelles qui me cachent les ongles et ces jarretières qui me serrent le genou ?

— Je suis persuadé, monsieur le chevalier, que vous êtes ainsi le plus beau, le plus noble cavalier qui ait jamais posé le pied sur l'escalier de Versailles.

— Monsieur Dominique est flatteur, repris-je en raillant, mais sans pouvoir triompher de certaine voix secrète qui m'avertissait que Dominique avait raison.

Comme je plongeais les mains dans mes poches, je sentis des pièces de monnaie. J'en sortis une poignée : c'était de l'or.

Dominique, qui m'observait en souriant, me dit :

— C'est monsieur votre oncle qui m'a donné l'ordre, si vous le trouvez bon, d'emplir ainsi, le plus souvent possible, les poches de monsieur le chevalier.

— Je le trouverai toujours bon; mais je suis confus de cette générosité, de cette attention.

— Oh ! il n'y a pas de quoi! Vous ne devez pas de remercîments à M. le chevalier : il y trouve son compte.

— Qu'est-ce à dire? m'écriai-je, étonné de surprendre dans mon domestique une pensée qui s'était présentée déjà plusieurs fois à mon esprit, à savoir que mon cher oncle n'était si généreux que dans l'espoir de partager largement plus tard quand mon tour viendrait. — Que voulez vous dire? insistai-je en regardant Dominique avec des yeux sévères que j'initiais au commandement.

Le rusé valet ne se déconcerta pas.

— Je dis, monsieur le chevalier, que quand on a le bonheur d'avoir un neveu brillant, et plein d'espérance, comme vous, on est assez dédommagé par la joie, par l'orgueil, pour ne pas s'inquiéter de quelques louis de plus ou de moins.

Je compris que Dominique avait été à trop bonne école, pour se laisser deviner ainsi du premier coup. Mais quelque chose me disait que cet homme pouvait m'être dévoué, et je résolus dès lors de m'en faire un allié.

Mon oncle m'emmena dans son carrosse et me fit visiter Paris. Chaque monument était pour lui l'occasion d'une de ces remarques ironiques, d'un

de ces jugements railleurs dont j'avais déjà subi l'influence. Une journée ainsi passée secoua la plupart des fleurs qui restaient encore en moi, et, peu à peu, échauffé, entraîné par cette verve moqueuse, je commençai à ne plus considérer les choses sous leur aspect naturel et régulier, mais à rechercher de préférence leur côté chétif et mesquin.

— La grande science, me répétait souvent le chevalier, c'est de savoir trouver l'envers.

Nous rentrâmes pour dîner, et pendant le repas, je remarquai que mon oncle prenait plaisir à me verser souvent du vin d'Espagne. Comme je commençais à chercher un calcul au fond de toutes les avances dont j'étais l'objet, je me dis que mon protecteur avait quelque intérêt à me griser, et ne voulant pas, par mon mauvais vouloir, faire manquer une expérience qui devait, en définitive, contribuer au succès de mes projets, je me prêtai d'assez bonne grâce au petit complot. Le chevalier se contenta de m'étourdir, de me délier la langue et de m'allumer les yeux.

XI

Quand nous fûmes au dessert, mon oncle me dit :

— Philippe, je veux vous faire souper ce soir en compagnie de beaux esprits et de femmes charmantes. Vous ne connaissez encore de la poésie que vos bergeries avec mademoiselle Thérèse; je veux, ce soir, vous faire serrer la main de vrais poëtes, et vous faire trinquer avec des muses, peut-être un peu moins prudes que votre belle fermière, mais à coup sûr d'une température beaucoup plus engageante.

J'écoutais sans comprendre; le chevalier s'en aperçut et reprit en riant :

— Surtout, mon neveu, n'allez pas vous effaroucher. Vous êtes un homme, un gentilhomme, que diable ! et vous avez trop d'esprit pour ne pas tenir dignement votre place. Quittez ces façons étonnées, ces regards béats. Vous m'avez promis d'être brave; ce soir, je vous conduis au feu.

Comme j'allais faire une question, mon oncle continua :

— Vous êtes beau comme Alcibiade, monsieur le savant; eh bien ! je vous ferai souper ce soir chez Aspasie, mais ne vous scandalisez pas trop fort. Socrate y sera.

Échauffé par les fréquentes libations du dîner, je répondis à mon oncle sur le ton de la plaisanterie; il applaudit à ma résolution, à mon courage; il avait craint, d'abord, me dit-il, quelque révolte

cristaux, de lumières et de fleurs. Dès ce moment la scène changea. Le charme avait opéré. La verve, jusque-là endormie, jaillit et s'épanouit en gerbes ; tous les convives devinrent aimables et spirituels, toutes les femmes s'embellirent ; on but, on mangea avec frénésie ; on échangea les propos les plus gais, les plus rapides, les plus audacieux, les plus sublimes de folie et d'impudeur.

Ma blonde avait soin d'emplir mon verre. A chaque mot que je hasardais, elle m'embrassait, en s'écriant que j'étais un prodige d'esprit et de beauté. Les anecdotes du jour, les nouvelles de la ville, de la cour, circulèrent. Que de renommées j'entendis déshabiller et flageller ! que de vertus furent travesties ! que de réputations déchirées par ces petites dents de bacchantes dont l'émail étincelait dans des lèvres de pourpre !

Il y avait là des philosophes qui blasphémaient la raison et parodiaient leurs propres livres, que le public imbécile ouvrait ailleurs comme des évangiles de la vérité. Il y avait là des poëtes élégiaques qui racontaient des amours sans dignité, des intrigues brutales, et qui se gorgeaient de vin, comme des sergents recruteurs. Il y avait là de petits abbés qui distribuaient des absolutions sacriléges à chaque énormité morale que lançait un convive. Les rangs se confondaient,

on s'interpellait, on se tutoyait avec une familiarité étrange. Un auteur tragique chantait des chansons à boire, un poëte de cabaret qui avait la digestion lugubre se mit à entonner un cantique, et, sur tout ce bruit, sur tout ce tumulte, l'ivresse secouait ses flammes. Mille rayons partaient des lustres, des yeux, des verres, se croisaient, s'entre-choquaient. L'atmosphère s'alourdissait, les visages s'échauffaient, l'orgie descendait du plafond et commençait à secouer ses grelots, en attendant qu'on renversât la table et qu'on éteignît les lumières.

J'étais tout à la fois entraîné et attristé. Je mêlais, par bouffées, ma raillerie à ce chœur bruyant de sarcasmes et de plaisanteries licencieuses; puis je tombais dans de mornes silences, et j'entendais comme une voix intérieure qui me disait : « Tu as plus d'amour, d'orgueil et de génie que ces hommes; tu vaux mieux qu'eux; ne les écoute pas. » Mais peu après je sentais que mon cœur était mordu par une curiosité invincible, et j'étouffais la voix de mon âme pour chercher l'oubli dans les grands yeux bleus de ma voisine.

J'avais près de moi, de l'autre côté, un homme au visage sévère, et qui avait pris très-sérieusement sa part du souper, comme un observateur impassible. De temps en temps je remarquais des

mouvements d'épaule qui trahissaient son mécontentement. Il semblait indifférent, d'ailleurs, aux coquetteries de nos compagnes. Jamais sa lèvre ne souriait. Que faisait ce sage dans cette nuit de folie? Comment s'asseyait-il à cette table? Je me tournai vers lui et essayai d'engager la conversation. Cet homme, dont la voix était grave, me répondit avec douceur; il devina mon étonnement, et secouant la tête :

— Vous ne comprenez rien, n'est-ce pas, jeune homme, à ce spectacle des passions humaines? Vous ne saviez pas ce qu'il y a au fond de tous ces esprits ardents qui assiégent le Parnasse, la Cour, l'État, et qui débitent au dehors de la poésie si belle, de la morale si pure, tant d'honneur et de courage? Eh bien, vous voyez le fond du sac : des appétits matériels sans règle, sans frein. Les masques sont tombés; les vertus de parade sont mises de côté; le fard est essuyé; vous voyez les hommes dans toute leur vérité, dans toute leur laideur. Ce gros-là, ventru comme Silène, qui a ses deux bras passés autour de deux cous charmants, c'est un de nos plus profonds moralistes; il a écrit de pesants in-folio, remplis de procédés infaillibles pour vaincre les mauvais penchants. Nous l'avons surnommé Platon, à cause de sa rigueur envers la matière. Il aurait bien besoin de tous ses

livres en ce moment, non pour les lire, mais pour s'en étayer. Celui-ci, qui prend un candélabre pour une bouteille et qui se verse de la bougie dans son verre, est un savant allemand qui vient tailler de la besogne à nos médecins français; il prétend leur démontrer que le corps est une masse inerte, incapable de souffrir ou de jouir par elle-même; selon lui, l'âme seule souffre, se blesse, est malade, et je ne sais pas même s'il ne va pas jusqu'à concevoir l'espérance de faire vivre l'âme sans le corps, et de la débarrasser de notre guenille.

Mon voisin me fit passer ainsi en revue tous les convives, accompagnant chaque remarque d'exclamations fort vertueuses, qui achevaient de me faire prendre en pitié ce tableau du monde.

— Voilà, mon jeune ami, dit-il en terminant, ce que c'est que la coulisse humaine. Demain, quand ils seront devant leurs publics, tous ces mannequins reprendront leur contenance, leur posture de convention. Aujourd'hui, vous les voyez dans l'abandon de leur nature, dans la vérité. Ah! mon cher chevalier, quelle comédie! Mais que voulez-vous que deviennent, au milieu de cette mascarade perpétuelle, les mœurs et les arts? Le cynisme et l'hypocrisie, voilà pour ceux-là l'alternative; la dégradation et la mort, voici le sort de ceux-ci.

En achevant ces dernières paroles, mon voisin parut profondément ému. Il prit son verre et le vida pour me cacher son trouble. Je lui serrai la main, et je me tournai vers la dame aux cheveux blonds pour lui demander le nom de ce personnage si sérieux et si sensé.

— Ça ! dit-elle en riant, c'est un vieil acteur qui perd tout son argent dans les tripots et que nous nourrissons par charité. C'est un brave homme inoffensif, mais que le vin de Champagne fait pleurer. Vous l'entendrez sangloter dans une demi-heure.

Ainsi, l'homme qui avait déduit pour moi la moralité de ce banquet, était un comédien à moitié ivre. Le censeur était un histrion.

Le coup était rude; mais je fus détourné de mes réflexions, par le bruit d'une dispute qui semblait réclamer l'attention de tous les convives.

Le philosophe platonicien avait entamé une discussion transcendante avec le médecin allemand, à la suite de laquelle ils avaient essayé, l'un et l'autre, de formuler quelques définitions; mais le vin épaississait un peu les idées, la langue était lourde; les dames, d'ailleurs, se mêlaient fort intempestivement à la discussion, et les deux champions se démenaient dans leurs arguments sans pouvoir en sortir.

On cherchait à définir la beauté.

S'attendant à quelque galanterie, l'auditoire féminin stimulait les jouteurs par des œillades et par des sourires. Ceux-ci, dépités, en venaient presque à se montrer le poing.

— Moi, je vous dis, s'écriait le disciple de Platon, violet de colère, que le beau est le rayonnement de la vérité.

— Alors, ce que vous dites n'est pas vrai, car vous n'êtes pas beau, et cependant vous étincelez!

— Bon, voilà l'Allemand qui se naturalise, dit mon oncle, à cette plaisanterie.

— Le beau, reprit à son tour le médecin de Francfort, est le reflet que notre âme met aux objets.

— Mesdames et messieurs, reprit mon oncle en se levant, le concours est ouvert; tirons ces deux honnêtes philosophes d'un cruel embarras en leur trouvant les définitions qu'ils cherchent.

Alors commença une lutte étourdissante : chacun jetait son mot; chacun payait sa dette par une définition sérieuse, bouffonne, cynique.

— Le beau, disait le vieux comédien, c'est ce qui charme à la fois les sens et l'esprit, et ce que tout le monde admire à la fois.

— Le beau, c'est l'harmonie, disait un musicien.

— Le beau, c'est l'ordre et l'unité, disait un mathématicien.

— Le beau, c'est la variété, disait un peintre.

Ma voisine, voulant sans doute me donner une haute idée de son intelligence, s'écria en vidant son verre :

— Le beau, c'est le bon !

— Vous n'y êtes pas, répliqua mon oncle en la toisant, le beau, c'est le bête !

— Le fat ! s'écria quelqu'un, il dit cela pour lui.

— Et vous, chevalier, que pensez-vous ? me demanda le philosophe platonicien.

— Ma foi, lui dis-je en soupirant et en jetant un coup d'œil autour de moi, le beau, c'est l'inconnu.

— Bravo, mesdames ! s'écria un mousquetaire qui n'avait entendu qu'à moitié, le chevalier a raison, le beau, c'est le nu !

Les rires redoublèrent, et, sur ce quiproquo, les fantaisies les plus hardies ne manquèrent pas de s'exercer. J'éprouvais une fatigue douloureuse : ce bruit, ces éclats, ces vins bus à profusion, tout cela m'étourdissait. Je me levai ; mon oncle, qui me vit pâlir, jugea que c'était assez pour mon début, et se disposa à sortir. On nous retint pour entendre la définition que le poëte élégiaque préparait depuis une heure.

— Le beau, dit-il, est un rêve que nous faisons éveillés.

— Vous avez l'esprit bien nébuleux, ce soir, mon Apollon, s'écria le chevalier Antoine; mais si nous sommes sur le terrain des songes, je demande à aller me coucher.

Et, passant son bras sous le mien, mon oncle m'entraîna hors de la salle. Ma voisine me jeta des regards désolés d'Ariane; mais je n'étais plus assez maître de moi pour les comprendre.

Sur le seuil de la maison, nous heurtâmes quelqu'un qui vint tomber dans mes bras. C'était le vieux comédien.

— Jeune homme, me dit-il en pleurant et en me serrant sur sa poitrine, je vous donne mon amitié. Vous êtes un cœur d'or, vous avez apprécié à sa valeur la vanité des actions humaines.

Le pauvre homme était complétement ivre. Je le repoussai. Il sortit en trébuchant, et mon oncle m'assura qu'il allait chercher quelque tripot pour y achever sa nuit.

— Eh bien! mon neveu, me dit le chevalier, n'avais-je pas bien raison de vous prévenir que les hommes étaient fous? Il n'est pas un de ceux que vous avez vus ce soir dont les gazettes ne vantent l'esprit et le talent, et les gazettes ont raison.

— Monsieur, répondis-je, je me sens humilié de tout ce que j'ai vu, et ce qui ajoute à ma confusion, c'est qu'en dépit de mon dégoût, de mes

désillusions, je sens qu'il y a au fond de toutes ces folies un prestige qui attire. Cette maison est infâme, et pourtant j'y retournerai.

— Bravo, mon neveu, vous devenez raisonnable, et vous commencez à entendre la vie.

Lorsque je me couchai, je promenai, comme la veille, mon regard sur les peintures dont ma chambre était remplie; mais, cette fois, je n'eus plus de cauchemar, et la Vénus de mon alcôve n'essaya plus de descendre. Mes sens parlaient toujours aussi haut, mais mon cœur s'effarouchait moins.

XII

Le lendemain matin, mon oncle vint s'asseoir à mon chevet et me dit :

— Philippe, j'ai été content de vous hier. Si vous n'avez pas été aussi aimable envers certaine blonde qu'elle le méritait, vous avez fait d'ailleurs bonne figure. Quand je vous disais qu'il y avait en vous de l'étoffe! Vous avez bu tous les vins sans chanceler. Vous avez l'ivresse sérieuse, c'est la bonne; elle ne dégrade pas. Vous avez été suffisamment dédaigneux sans insolence. C'est ainsi qu'il faut prendre le plaisir et traiter les

hommes. Vous étiez vraiment beau avec vos regards brûlants, vos lèvres fières et vos joues roses, au milieu de ces masques blafards ou violets ; vous seul aviez un sourire véritable, les autres n'avaient que des grimaces.

Et puis, mon très-cher neveu, j'aime votre réflexion en toute chose. Vous ne vous ruez pas sur le plaisir ; vous vous y plongez délicatement. Vous cherchez d'abord la part du cœur, des illusions. C'est une petite gourmandise que vous finirez par perdre, mais, au début, elle vous préservera de bien des mécomptes. Soyez toujours ainsi, ne vous hâtez pas, mais jouissez de l'occasion. Ce soir, mon neveu, je vous exposerai à d'autres tentations. Si on veut être fort et invincible, il faut tremper son âme dans les passions, comme on trempe une lame dans l'acier. Quand vous aurez le dernier mot de toutes les folies humaines, vous ne craindrez plus ni les surprises du cœur ni les défaillances de la raison. Encore une fois, Philippe, suivez mes conseils, et je ferai de vous un des hommes les plus forts, comme un des plus brillants de ce siècle.

Je commençais à écouter avec déférence les leçons du chevalier. Ce qu'il m'avait dit du monde s'accordait si bien jusqu'ici avec mes découvertes personnelles, que je lui reconnaissais en cette matière un jugement infaillible. Sa

théorie me séduisait; ma nature, avide et inquiète, jalouse de tout connaître, s'accommodait parfaitement de cette expérience successive de toutes les passions.

Saintes précautions de ma mère, chastes enseignements de Simon Benoît, où étiez-vous? En si peu de temps, j'avais tout oublié. Cet homme m'avait rendu, en quelques jours, méconnaissable à moi-même. Il y avait bien encore, tout au fond de mon cœur, quelques racines du passé qu'une larme pouvait faire reverdir; mais l'homme physique intervenait plus souvent et plus impérieusement qu'autrefois dans mes rêves; et par un phénomène monstrueux que je constate, mais que je ne chercherai pas à vous expliquer, j'étais également préparé pour des amours divines et pour des voluptés terrestres.

Le soir, le chevalier me conduisit dans une maison de fort belle apparence. Des laquais en magnifique livrée attendaient les visiteurs sur un perron garni de caisses d'orangers; les fenêtres rayonnaient de l'éclat des lustres. Tout semblait préparé pour une fête, et pourtant tout était silencieux. Les valets parlaient à voix basse; partout de moelleux tapis assourdissaient les pas.

— C'est ici le palais du silence, dis-je en riant à mon oncle.

— Si tous les cœurs broyés et meurtris que

ces murs enferment osaient crier, vous fuiriez épouvanté, me répondit-il; on emporte d'ici des joies qui étouffent, des douleurs qui étranglent; mais les heureux craignent de rire, et les désespérés ont peur de faire pitié. Chacun, par respect humain, se met un bâillon; mais les visages parlent si les voix se taisent, et vous allez voir les visages.

— Qui habite donc ici?

— La comtesse Oliva, c'est-à-dire une espèce d'aventurière, d'Italienne, fort belle autrefois, fort choyée, qui s'est imposée à Paris de par son luxe et sa beauté. Depuis quelques années, les amours ont pris leur volée; alors la dame, qui ne saurait renoncer à l'existence qu'elle s'est créée, a déganté ses jolies mains et jeté son éventail pour les cartes et les jetons. Elle fait jouer; le Pharaon ramène ceux que le plaisir attirait autrefois, et si la dame a la mortification de les voir s'en aller, elle a du moins le dédommagement de garder leur argent. Madame Oliva s'est associée à quelques joueurs intrépides, et le hasard, qui n'est plus comme jadis un vieux bonhomme n'y voyant goutte, a le bon esprit de faire fructifier cette honnête association.

— C'est-à-dire, mon oncle, que votre comtesse et ses acolytes volent les niais qui viennent s'asseoir à sa table.

— Mon neveu, ne dites pas de mal de ces niais-là. Tout le monde peut en être. D'ailleurs, on ne triche pas toujours; on y met suffisamment de procédés pour que chacun soit content. Vous allez trouver ici la meilleure et la pire compagnie. Depuis la banque de Law, le jeu est une de nos vertus; les dames trouvent dans ses émotions une puissante diversion aux amertumes de l'amour. Le jeu, voyez-vous, est le seul plaisir qui ne trompe jamais. Il donne tout ce qu'il promet. Un amoureux finit par bâiller, un artiste s'arrête souvent découragé devant son modèle ou devant son œuvre; mais le joueur véritable ne connaît ni l'ennui ni le découragement. Jusqu'à sa dernière pièce, il a des rêves, et ses plus grandes terreurs sont souvent ses plus grandes jouissances. Philippe, vous avez de l'or, vous jouerez.

Nous entrâmes dans le salon. Une foule compacte entourait une table immense; un tapis de velours vert, au milieu duquel un immense candélabre faisait étinceler ses girandoles réunissait tous les fanatiques du pharaon. La dame du logis, le front couvert de pierreries, les épaules nues, les bras dévorés de bracelets, tenait les cartes, et invitait d'une voix enchanteresse les amateurs à faire leur jeu. Un plat d'argent, sur lequel des louis étaient amoncelés, était à ses côtés. Tout autour de la table, les dames, en grande parure,

se penchaient avides et haletantes. Derrière les fauteuils, les hommes, debout, suivaient avec une religieuse attention toutes les péripéties qui faisaient couler, de cinq minutes en cinq minutes, des rivières d'or sur le tapis.

J'admirais ce tableau. Toutes ces femmes, pour la plupart jeunes et belles, et dont les regards étincelants ne se détachaient pas des cartes mystérieuses que recouvraient les *pontes*, oubliaient en ce moment l'univers entier. Une fièvre charmante illuminait leurs visages; dans la frénésie qui les courbait sur le tapis, elles n'étaient plus ni coquettes, ni vaines; indifférentes aux yeux qui les dominaient, peu soucieuses de cette toilette qu'elles écrasaient, qu'elles chiffonnaient, déchirant parfois les dentelles dans leur impatience, elles semblaient n'avoir déployé de parure que pour séduire le dieu insensible de ce temple; toute leur grâce était pour le jeu; elles avaient des œillades caressantes pour les cartes : et je ne sais pas si quelques-unes, plus impatientes et plus folles, ne leur adressaient pas à demi-voix des tendresses, des prières insensées.

Les hommes partageaient ces émotions avec un aspect différent. L'inquiétude leur pâlissait le visage. Ils apportaient une ardeur plus concentrée, plus recueillie, ne sortant de leur silence que pour annoncer leur enjeu. Jamais un mot, une

exclamation de joie ou de douleur ne trahissait les ivresses ou les angoisses que leurs mains, crispées dans la poitrine, comprimaient sous le jabot.

Pourtant il y avait là des enfants prodigues qui jouaient leur dernier écu, et avec lui l'honneur, la vie d'une famille ruinée par eux. Il y avait là des spéculateurs désespérés qui étaient venus tenter le hasard, après avoir vainement lutté, à l'aide de l'intelligence et du travail ; des artistes venaient demander au jeu l'aumône que le monde leur refusait. Chaque pièce d'or jetée sur ce sombre tapis était un morceau de gloire, d'amour, de génie, ou simplement un morceau de pain que la chance doublait, triplait, quintuplait, ou que la main fine et blanche de la comtesse arrachait à ces cœurs navrés, à ces seins pleins de larmes secrètes. Que d'agonies commençaient là, sous ces lustres, pour se terminer dans la rivière, sur un grabat, ou au bout d'un canon de pistolet !...

Cette large nappe de velours vert, écrasée par le poids de l'or et par les coudes, semblait une eau profonde ; et chaque fois que la chance avait parlé, il me semblait que le gouffre s'ouvrait et dévorait sa proie. Que de naufrages horribles s'accomplissaient ainsi à la clarté de ces girandoles, dont le scintillement éblouissait les yeux !

Plus d'un de ces hommes impassibles entrevoyait derrière ces femmes charmantes, derrière ces épaules rosées, derrière ces flots de dentelle et ces barrières de diamants, le lit froid de l'hôpital. Cependant, la dame du logis souriait à tous, et chacun savait trouver un sourire pour lui répondre. Des valets présentaient des sorbets, et la plupart y trempaient leurs lèvres pour éteindre la fièvre qui les consumait.

La pensée de ce luxe et de ce silence cachant ces misères et ces angoisses m'exaltait. Je me disais que ces hommes et ces femmes étaient héroïques; je comparais le jeu au but que je cherchais. C'était là une fidèle image de l'ambition. Ce n'était pas la possession de l'or en lui-même qui tentait ces joueurs; c'étaient toute la puissance, tout l'amour, toutes les joies suprêmes que l'or permet de satisfaire. Cette foule n'était pas avare, elle était ambitieuse. Il y avait entre elle et moi une affinité complète. Je m'approchai de la table, bien résolu à prendre ma part de ces émotions.

Je me plaçai devant la comtesse Oliva; elle m'aperçut, me sourit, et comme on faisait les jeux, elle sembla m'inviter à tenter la chance. Je sortis quelques louis et les plaçai sur une carte. Je perdis. Je voulus ma revanche et perdis encore. Étonné, mécontent, je m'obstinai; mais la

veine ne tourna pas, et bientôt je m'aperçus, à mon grand regret, que je n'avais plus sur moi de quoi persévérer dans une lutte qui m'avait vivement intéressé. A ce moment, le chevalier Antoine, qui m'observait, me poussa le coude et me glissant une poignée d'or :

— Courage, mon neveu, me murmura-t-il aux oreilles, ne restez pas sur un échec. Allez, poussez ferme ; ne voyez-vous pas que la fortune vous fait des minauderies? Traitez-la rudement et ne mollissez pas. Doublez votre jeu et ne songez point à vous arrêter que vous n'ayez fait sauter la banque.

Cet encouragement répondait trop à mon secret désir pour que j'y restasse indifférent. Je reçus l'or et je continuai. Dès ce moment, et pour la première fois, je compris les âcres voluptés du jeu. Mon cœur battit, mes yeux s'animèrent ; je sentais mes veines se gonfler aux tempes, et pendant que la comtesse tournait les cartes, le cou tendu, la lèvre entr'ouverte, tout entier au démon qui s'emparait de moi, je suivais chacun des mouvements rapides par lesquels les images cabalistiques s'entassaient sous les doigts de la dame du logis.

On appelle cette opération *la taille*, et en effet, on eût dit que le doigt blanc de la comtesse était une lame d'ivoire qui détachait d'un seul bloc

des feuilles légères tombant, une à une, et sans bruit. Peu habitué à ces sensations, ébloui par ces gestes cadencés, j'eus le vertige et je cherchai un appui. Je tendis une main et la posai devant moi, sans regarder, sans avoir conscience de ce que je faisais, sans souvenir du lieu où j'étais; puis, concentrant toute mon âme dans mon regard, mordu au sein par une émotion qui m'étouffait, je restai muet, immobile, suivant avec terreur l'or qui allait se poser, fondre, puis disparaître sur les cartes.

Je perdis cette seconde somme comme j'avais perdu la première. Quand ma dernière pièce eut été anéantie, un peu de sueur me vint au front; et abaissant mes yeux que les cartes n'enchaînaient plus, je m'aperçus que, dans ma préoccupation, j'avais posé ma main sur une épaule blanche et nue.

Honteux et épouvanté de cette brutalité, dont tout le monde avait dû, sans doute, se scandaliser, je regardai autour de moi; mais personne ne m'avait vu. Chacun vivait à part et pour soi. Quant à la dame que j'avais ainsi offensée, négligemment étendue dans son fauteuil, elle semblait n'avoir pas senti mon insultante familiarité.

J'étais si troublé de ma gaucherie, et puis, une chaleur si pénétrante se communiquait de cette douce épaule à ma main appuyée, que je fus

quelques secondes encore honteux et heureux, tout à la fois de ma hardiesse, n'osant faire un mouvement qui eût révélé mon incartade, et sentant de voluptueux frissons me monter au cœur.

Quand enfin, je retirai ma main, une impression légère de fraîcheur fit faire un mouvement à la dame ; elle se retourna, me vit, comprit tout, et sans rougir, sans s'émouvoir, sans s'indigner, d'une voix paisible, elle me dit simplement, en arrêtant sur moi de grands yeux noirs :

— Vous êtes bien jeune, monsieur, pour avoir besoin d'appui.

Ce reproche, dont le calme imperturbable me parut l'indice d'une pitié méprisante, m'atteignit profondément. Je pâlis, une larme me vint aux yeux.

La dame, se trompant à cette douleur, me dit d'une voix compatissante :

— Il paraît que vous avez tout perdu, monsieur.

— Oui, madame, murmurai-je avec un regard qui voulait dire que, de tous mes regrets, la crainte de l'avoir offensée était le plus cuisant.

— Eh bien ! pourquoi ne pas tenter encore la fortune? Voulez-vous que je vous prête?

En parlant ainsi, la dame aux yeux noirs remua devant elle un tas assez considérable.

— Elle me prend pour quelque écolier échappé de la maison paternelle, et qui a vendu sa montre pour venir au jeu, me dis-je avec dépit.

Et tout aussitôt, par un geste plus prompt que la pensée, je portai ma main à ma poitrine, pour y saisir le sachet aux louis d'or.

Vous vous souvenez que j'avais déjà donné une de ces pièces à Thérèse, inutile talisman qui ne m'avait pas fait aimer. J'allais tenter cette fois d'amorcer la fortune, en en sacrifiant une seconde.

La dame, à l'aspect du sachet, se mit à rire.

— Il paraît que votre précepteur vous avait fait une réserve, me dit-elle; prenez garde de perdre tout, vous seriez grondé!

Je devins rouge de colère. Mon oncle, qui s'était approché et qui avait entendu, intervint.

— Vous n'êtes pas généreuse envers mon neveu, Marguerite.

— Ah! monsieur est votre neveu, chevalier?

— Oui, ma belle, le chevalier Philippe d'Aubigné; et vous voyez qu'il n'a pas moins de goût que son oncle.

— En tout cas, M. Philippe a de singulières façons de dire aux femmes qu'il les trouve belles.

— Il commence par où l'on finit; c'est une éducation à faire. Vous devriez vous en charger.

Celle qu'on appelait Marguerite, et dont le beau

visage n'avait trahi jusque-là aucune impression, se leva entièrement, m'examina, plongea la prunelle de son œil noir comme la nuit jusqu'au fond de mes yeux, puis, se rassit en disant à mon oncle :

— Il est beau, votre neveu, mais je le crois un peu pleureur, et, depuis que je n'ai plus de larmes, je n'aime pas celles des autres. Voyons, monsieur le chevalier, ajouta cette singulière femme en posant la main sur la mienne, donnez-moi votre enjeu, et jouons ensemble. Si nous gagnons, vous aurez deux succès au lieu d'un; car j'aime les gens de bonne humeur, et vous me plairez mieux ainsi!

Je pris les doigts charmants qui brûlaient les miens par le contact, et je les portai à mes lèvres, puis je jetai sur le tapis le louis d'or que j'avais tiré du sachet.

Marguerite s'assit, tira également un louis, le plaça à côté du mien, sur une carte, et attendit.

La carte sortit; nous gagnâmes.

— Continuons-nous? me dit-elle en souriant faiblement.

— Parbleu! s'écria mon oncle.

Je ne répondis rien, mais je contemplais cette femme, et j'admirais sa chevelure dont les torsades d'ébène se devinaient sous la poudre et semblaient briser le peigne. Son bras était du plus

beau marbre, et elle remuait l'or avec un geste d'une incomparable insouciance. Quelle était cette beauté si dédaigneuse? La familiarité de mon oncle me révélait une partie de la vérité; mais il y avait dans toute sa personne une dignité simple et vraie, une imposante fierté qui déroutait ensuite les suppositions. Elle avait une robe noire qui relevait la blancheur de ses épaules.

— Vous êtes donc en deuil? lui dit le chevalier Antoine.

— N'ai-je pas bien des morts à pleurer? répondit-elle avec un rire froid, en posant la main sur son cœur.

Elle était jeune; mais de grands chagrins, sans creuser des plis sur son front, sans flétrir sa beauté, avaient répandu sur toute sa figure une pâleur particulière qui la rendait mille fois plus séduisante que si toutes les fleurs de la vie se fussent épanouies sur ses joues. Sa voix avait un timbre égal, sonore, sans vibration. Ses yeux noirs ne se cachaient pas sous l'orbite, quand elle voulait regarder avec fixité; mais leur prunelle se contractait simplement, et alors ils devenaient perçants et durs.

Je sentais courir dans mes veines les feux d'une convoitise jusqu'alors inconnue. Le mystère qu'on devinait au cœur de cette femme, le

singulier et brutal défi qu'elle m'avait jeté en me promettant son amour comme complément de mon gain, le contraste saisissant du cynisme de son langage et de l'imperturbable majesté de son œil et de son front, la vue de ses épaules, dont ma main avait senti la chaleur, tout en elle m'enivrait, me domptait.

Pendant que Marguerite continuait à jouer pour nous deux, et que la chance, rendue favorable, mettait autant de persistance à me combler qu'elle avait mis d'opiniâtreté à me ruiner, j'interrogeai mon oncle.

Il vit bien au tremblement de ma voix que ma curiosité n'était qu'un violent amour, et il me répondit :

— Marguerite est une femme sans préjugés, à laquelle le régent a enseigné l'amour, et Dubois la politique. Elle a été trop ambitieuse et s'en est repentie. Vénus voulait être Junon, et s'asseoir à côté du maître des dieux. Un petit coup de tonnerre l'a fait dégringoler de l'Olympe. Depuis ce jour-là, dédaignant de recommencer l'escalade, trop fière pour descendre au niveau des autres femmes qui ont aimé, Marguerite vit dans une atmosphère à part, dans une région à elle seule. C'est l'esprit le plus fantasque, le cœur le plus impénétrable. On ne sait si elle souffre, si elle est consolée. Toujours froide, hautaine, rail-

leuse, ne s'offensant d'aucun hommage, quelque naïf qu'il soit, — vous en êtes la preuve, — mais ne répondant jamais à ces avances; si vous le voulez bien, vous serez son amant, mais elle ne sera peut-être jamais votre maîtresse. Elle se laisse prendre, mais semble avoir juré de ne pas se donner. Sa famille, dont elle ne porte plus le nom, par une fierté à sa façon, était noble et lui a laissé de la fortune. Elle vit grandement. Il ne faudrait pas conclure de sa présence ici qu'elle ait rejeté sur le jeu l'ardeur qu'elle apportait autrefois dans toutes ses fantaisies. Non, elle joue sans passion; on dirait que c'est pour le seul plaisir de ses écus. Elle est toujours restée belle, et bien des fois le régent a voulu ravoir tout ce qu'il avait perdu; mais Marguerite ne recommence jamais une page qu'elle a lue. On dit pourtant qu'elle va au Palais-Royal : c'est à vous à vous en informer. La froideur dont elle s'enveloppe, bien que les charbons qui roulent sous ses paupières ne soient pas entièrement éteints, lui donne l'attrait d'une vertu. Elle est devenue piquante et mystérieuse comme un premier amour. Je comprends donc que vous soyez tenté. Vous l'avez étonnée, c'est bon signe. Elle joue pour vous, c'est encore un heureux symptôme. La façon bizarre dont vous avez fait connaissance avec ses épaules ne lui a pas déplu.

Qui sait? vous êtes peut-être celui qu'elle attendait; assurez-vous-en.

Les explications que me donnait mon oncle ne faisaient qu'ajouter au violent désir que j'avais conçu d'être aimé de Marguerite. Ce que le chevalier me disait de sa froideur m'aiguillonnait étrangement. Une femme ambitieuse et méconnue devait avoir conservé, sous les apparences du désenchantement et du dédain, une âme ardente et jalouse de se venger du sort. C'était peut-être une âme comme la sienne, impétueuse et hardie, qui lui avait toujours manqué, et qu'elle attendait. Eh bien! ne me sentais-je pas une âme ainsi faite?

Pendant ma conversation avec mon oncle, elle avait continué de jouer, et nous étions à la tête d'un capital énorme. Je la félicitai.

— C'est votre louis qui m'a porté bonheur, me dit-elle.

— Je le crois bien, répondis-je.

— Voulez-vous faire sauter la banque? reprit-elle; et ses joues me parurent se teindre d'une faible rougeur.

— Je le veux bien.

Et m'appuyant, sans me tromper cette fois, sur le dos de son fauteuil, je suivis avec des palpitations violentes la partie dont elle réglait les destinées.

Au bout d'une demi-heure, une bruyante exclamation retentit, et tous les joueurs se le-

vèrent. La banque avait sauté. Nous avions gagné une somme considérable.

Mon associée se tourna vers moi et me dit :

— La pauvre comtesse a fait une mauvaise soirée !

Un laquais vint ramasser dans un sac toutes les pièces qui gisaient sur le tapis pour les porter dans la voiture de Marguerite; mais celle-ci l'arrêta en disant :

— Tout n'est pas pour moi; je n'ai droit qu'à la moitié.

Je posai sa main tremblante sur son bras et lui murmurai aux oreilles :

— Laissez-le faire; nous partagerons chez vous.

Elle tourna lentement la tête, me regarda, resta quelques instants silencieuse; puis, sans qu'on pût deviner le moindre trouble sur son visage :

— Venez, me dit-elle, et elle s'appuya sur moi pour descendre.

— Bonsoir, mon neveu, et bonne chance! me souffla le chevalier.

Comme nous étions sur le perron, attendant la voiture, Marguerite cueillit, dans une caisse d'oranger, une branche fleurie et me la mit à la boutonnière.

— Que faites-vous? lui dis-je en souriant.

— C'est votre bouquet que je vous attache, beau jeune marié.

Je rougis, mais ne baissai pas les yeux.

— Je l'accepte, répondis-je, parce que c'est vous qui devez le détacher.

Marguerite haussa les épaules ; sa voiture attendait. Nous montâmes, et un quart d'heure après, nous étions chez elle.

XIII

Quand je me trouvai seul en face de cette femme, dans son boudoir, je me sentis bien embarrassé pour lui parler d'amour. Sa physionomie glaciale semblait plus disposée au sarcasme qu'à l'indulgence, et mon premier mot pouvait être le signal d'un rire impitoyable qui m'eût désespéré.

Ce fut Marguerite elle-même qui me tira d'embarras. Quand elle eut jeté loin d'elle la mante qui l'enveloppait, elle attira un fauteuil, s'y plongea, et me montrant un siége près d'elle, me dit d'une voix dont l'accent adouci m'étonna :

— Voyons, mon enfant, racontez-moi votre histoire ; et dites-moi pourquoi vous portez au cou des louis d'or comme des *Agnus Dei*.

Le ton maternel de cette interrogation, loin de m'humilier, me dénoua quelque chose qui m'étrei-

gnait le cœur. Que m'importait la supériorité que cette femme s'adjugeait envers moi, pourvu qu'elle ne songeât pas à m'en écraser? J'avais besoin d'être plaint et aimé. J'étais seul au monde depuis mon départ de Belle-Assise. Les conseils du chevalier d'Aubigné, en éclairant mon esprit, me séchaient le cœur. Marguerite semblait me promettre une protection moins aride, et quand j'avais peur de l'entendre rire et se moquer, c'était elle qui venait au-devant de moi.

Je n'hésitai plus, et me précipitant aux genoux de cette femme inexplicable, je dévorai ses mains de baisers, exhalant dans des caresses presque enfantines ce grand secret d'amour que je portais seul depuis tant d'années.

Marguerite me repoussait doucement, comme une mère sérieuse qui n'ose interrompre un jeu que sa dignité lui prescrit.

— Si c'est ainsi que vous parlez, me dit-elle, je serai longtemps avant de rien apprendre. Allons, chevalier, soyez raisonnable, et répondez.

Mais je n'étais plus maître de moi. Il ne s'agissait plus de trouver des mots pour un sentiment qui m'inondait.

— Vous voulez mon histoire, lui disais-je ; mais la voilà : Je veux aimer, et je vous aime ! Depuis que je sens mon cœur, madame, j'ai demandé partout de l'amour, et je mourrais si je ne

devais point en trouver. Oh! vous qui êtes belle et qui m'avez fait cette joie de me demander mon secret! vous qui ne m'avez point encore repoussé, madame, je vous en supplie, aimez-moi!

Marguerite me prit la tête à deux mains, et, la relevant de manière à lire dans mes yeux :

— Tu veux de l'amour, mon pauvre enfant, me dit-elle avec un accent qui me fit tressaillir. Mais où donc en trouveras-tu maintenant? Ah! ce n'est pas ici, du moins. Vous venez bien tard, Philippe. J'ai connu une femme jeune et belle, qui rêvait l'amour comme vous, qui tendait aussi les bras à ce doux fantôme ; demandez au ciel de ne pas souffrir tout ce que cette femme a souffert.

— Marguerite, m'écriai-je, espérez ; je vous apporte l'oubli!

— Qui vous a dit que j'étais cette femme, chevalier?

Et en parlant ainsi, elle me repoussa doucement.

— Cette femme est morte, et toutes vos larmes, en mouillant son linceul, ne la réveilleraient pas.

— Vous êtes bien cruelle, murmurai-je en joignant les mains.

— Pourquoi ce reproche? poursuivit Marguerite avec colère. Est-ce que je vous dois autre

chose que mon dédain? N'êtes-vous pas un homme comme les autres, c'est-à-dire vain et lâche, qui rampe à mes pieds aujourd'hui, et qui demain me méprisera, si je lui cède?

Je fis un geste de protestation.

— Ne me dites pas que vous m'adorez. Il y a deux heures, nous étions étrangers l'un à l'autre. Seulement, votre oncle vous aura répété : « Marguerite est belle et facile; c'est une maîtresse qui fait honneur, suis-la! » Et vous m'avez suivie. Peut-être bien aussi, car vous êtes jeune et un peu moins corrompu que les autres, avez-vous rêvé l'orgueil de susciter une étincelle dans mon cœur. C'est une chimère, Philippe, renoncez-y.

— Marguerite, dis-je à cette femme singulière, croyez-en mon trouble, mon délire, et ne vous refusez pas à l'amour le plus ardent, le plus vrai! Vous avez souffert, pauvre âme; je vous guérirai. Moi aussi, je souffre bien de n'être point aimé. Est-ce que vous pouvez rejeter la tendresse d'un enfant qui vous demande un asile contre les désillusions du monde? Que vos beaux yeux ne me regardent point ainsi! quittez cette colère, Marguerite; vous cherchez à vous tromper, et si vous le vouliez, il y aurait encore pour vous du bonheur; ne me repoussez pas!

— Vous dites vrai, monsieur, vous êtes un enfant!

Et en parlant ainsi, Marguerite me caressait les cheveux.

Je la regardais avec une angoisse inexprimable, Je sentais des vagues brûlantes s'agiter en moi. Ce n'était plus l'émotion qui me saisissait autrefois près de Thérèse ; ce n'était plus cette douce extase qui me portait vers un hymen idéal : c'était une frénésie qui me dévorait le front et le cœur. J'avais des tentations effroyables de briser cette résistance, de dompter cette nature hautaine : et puis, dès que je posais mon regard sur le sien, je devinais dans la profondeur de ses yeux tant de larmes dévorées, tant de misères subies, qu'une pitié profonde s'emparait de moi, et que je me sentais prêt à partir sans résistance, si elle me chassait, dussé-je tomber et mourir de désespoir à sa porte.

—

A cet endroit de son récit, Philippe d'Aubigné s'interrompit encore, remarquant la rougeur qui montait au front du curé de Belle-Assise.

— J'offense vos chastes oreilles ; mais vous l'avez voulu, monsieur le curé. Permettez-moi donc de ne me souvenir que de votre bienveillance et de ne vous rien cacher.

— Continuez, mon fils, répondit le vieux prêtre, un peu honteux de son émotion pudique,

j'en entends bien d'autres au confessionnal!

D'Aubigné reprit en ces termes :

—

Marguerite, tout en m'écoutant, se laissait aller à une rêverie douloureuse. Son front se plissait, sa lèvre frémissait aux deux extrémités, et je sentais que sa main sur mon front tremblait un peu. Était-ce une source trop longtemps tarie qui faisait effort pour se rouvrir dans son sein? Je l'espérais, et la contemplais en suppliant.

Après quelques secondes de cette méditation, de cette lutte, elle soupira, et me dit, avec une voix si douce que je faillis m'évanouir de bonheur en l'entendant :

— J'attends toujours votre récit, Philippe; racontez-moi donc votre histoire?

Il y avait cette fois une promesse si vraie, un encouragement si certain dans le ton caressant dont ces mots furent prononcés, que je crus ma cause gagnée, et restant assis aux pieds de cette femme étrange, je lui racontai rapidement et d'une voix entrecoupée ce que vous savez déjà de ma vie.

Pendant que je parlais, Marguerite avait repris insensiblement sa figure impassible, et quand j'eus fini, son front était redevenu impénétrable;

ses yeux avaient leur couleur froide et dure ; ses mains, que je n'avais pas quittées, et qui m'avaient paru pendant un moment s'animer et frémir, étaient insensibles et mortes.

— Monsieur le chevalier, me dit Marguerite, votre histoire est fort touchante, et je m'attendrirais, si elle ne ressemblait pas au fond à celle de tous les ambitieux, de tous les chercheurs de fortune qui sont venus se faire duper à Paris. Il y a cent fois qu'on me la raconte, et vous n'en avez pas la dernière édition. Recevez un conseil en retour de cette confidence. Votre mère était une femme de raison, et elle a bien expié le tort d'avoir eu un cœur. Je soupçonne fort votre digne oncle d'être un misérable gredin qui a trafiqué de sa sœur comme il songe à trafiquer de vous ; votre ami Simon Benoît est un saint homme auquel j'irai demander l'absolution quand je ferai pénitence. Thérèse était la seule femme au monde qui pût vous rendre heureux : c'était une argile qu'avec un peu de patience vous eussiez pétrie et façonnée à votre gré. Son père était un butor qui ne vous a pas compris. Quant à vous, vous êtes un bon jeune homme, encore bien naïf, bien candide, qui va de gaieté de cœur au désespoir, à la honte, au remords. Vous vous croyez un ambitieux, et vous n'êtes qu'un amoureux sans cause. Si je veux, dans huit jours, je vous aurai fait

renoncer à Satan et à ses pompes, et nous irons conduire des moutons dans quelque vallée. Votre histoire des cinq louis d'or est un enfantillage. Vous êtes une trop belle santé pour que je puisse croire que Louis XIV vous ait guéri des écrouelles. Cette vision vous a un peu frappé l'esprit. Mais jetez-moi ce sachet au coin d'une borne, et bientôt vous n'y penserez plus. Voyez d'ailleurs comme vous dépensez mal ce talisman! Le premier louis ne vous a pas donné l'amour idéal que vous souhaitiez; avec le second, vous êtes devenu joueur et amoureux de moi. Si vous continuez ainsi, que sera-ce au dernier? Si j'étais à votre place, je quitterais ce soir même Paris, où l'on est exposé à rencontrer trop de fripons comme votre excellent oncle, et trop de femmes perdues comme moi. Je retournerais au village; je me ferais laboureur, maître d'école, et je me voudrais voir dans l'avenir bailli ou simplement marguillier, ayant une robuste femme et des petits marmots tout autour des mollets. — Vous êtes riche; la fortune, qui vous a pris en pitié, vous a envoyé ce soir par ma main de quoi acheter des champs et une belle métairie. Allez faire pondre vos poules : il n'y a rien ici pour vous. Paris est un air empoisonné pour des poitrines saines comme la vôtre. Quand vous auriez été mon amant, et quand je vous aurais rendu bien malheureux, à quoi ce

résultat nous aurait-il conduits? Vous viendrez me voir un jour, avec votre femme et vos enfants, et quand je serai vieille ou poitrinaire, j'irai boire du lait de vos vaches; allons, il se fait tard, mon ami, allez faire vos paquets, et laissez-moi me mettre au lit.

Toutes ces paroles avaient été débitées avec ironie, d'un ton rapide et impatient. On sentait de la colère au fond de ces exhortations maternelles. Quant à moi, plus je les écoutais, moins je comprenais ce caractère multiple, tour à tour railleur jusqu'à la cruauté ou bon jusqu'à l'abnégation. Mais aussi, plus je considérais cette royale beauté, plus je me sentais torturé de désirs.

Quand elle eut fini, je me levai, l'âme navrée, et lui dis :

— Marguerite, je vous fais responsable devant Dieu de mon désespoir!

Puis je me dirigeai en chancelant vers la porte.

Elle courut après moi, et me ramenant au milieu du boudoir :

— Ne comprenez-vous donc pas, me dit-elle en se croisant les bras sur la poitrine, que si vous restez, insensé! c'est aussi le suicide?

— C'est l'amour, c'est le bonheur! m'écriai-je.

— Vous êtes fou, malheureux enfant.

— Oui, répétai-je, oui, tu le dis, Marguerite, je suis fou; mais laisse-moi mon rêve et ma folie.

Je ne te demande pas de m'aimer ; ne me repousse pas seulement, ou je meurs.

— Mais tu ne sais pas ce que c'est que la vie avec moi, me disait-elle en frappant du pied avec colère ; tu ne sais pas que les hommes m'ont rendue impitoyable et sans cœur ; tu ne sais pas que je prendrais plaisir à voir tes yeux d'enfant se creuser dans les larmes ; tu ne sais pas que je me venge sur tout ce qui est beau et pur des souillures faites à ma beauté et à ma pureté ; tu ne sais pas que, jusqu'à ce que tu deviennes cadavre, comme je suis, il te faudra traverser d'effroyables agonies! Va! il en est temps encore. Fuis, quitte-moi ; mais, je t'en prie, au nom de ta mère, Philippe, ne m'aime pas!

— Ne pas t'aimer, Marguerite! Mais ne sens-tu donc pas que c'est désormais impossible? Oh! si tu te fais un jeu de mes tortures, tu es bien cruelle, en effet. Vois, je suis à tes genoux, à tes pieds, je pleure. Marguerite, Marguerite, c'est le ciel qui m'a fait te rencontrer. Mon âme t'a reconnue, la tienne se réveillera. Je t'en conjure, ne me repousse pas.

— Eh bien! reste donc, dit-elle enfin ; et en même temps elle imprimait sur mon front un baiser plein de fureur, comme une morsure.

Le lendemain, quand je m'éveillai, je rencontrai le regard profond et glacial de Marguerite

qui m'examinait. Elle était plus pâle encore que la veille. Je lui souris et voulus la forcer à me sourire, mais elle secoua la tête.

— Ne recommencez pas vos fadeurs, chevalier, ne me remerciez pas non plus. J'ai voulu vous sauver, vous vous êtes obstiné ; c'est bien, vous n'aurez pas plus tard de reproches à m'adresser.

Comme je la contemplais avec amour, elle continua :

— Mon pauvre ami, j'ai bien fait de vous céder hier, car vous étiez si beau, si jeune, si fervent, qu'en vous résistant un peu, j'aurais fini par vous aimer.

— Et maintenant, Marguerite? lui dis-je en la pressant sur mon cœur.

— Oh ! maintenant, me répondit-elle avec son mauvais sourire, je n'ai plus peur, le danger est passé, je ne vous aimerai jamais.

XIV

Marguerite avait raison. Mon amour pour elle fut un long suicide, suicide de ma pureté, de mes illusions, de mon génie. Les conseils ironiques et désenchanteurs de mon oncle n'étaient rien en comparaison de cette verve implacable qui s'atta-

quait à tout, qui soulevait tous les voiles.

Tantôt une sorte de fièvre l'agitait ; elle devenait comme une Némésis, flagellant d'un rire cynique la société corrompue qui l'avait blessée, et s'amusant à voir tomber, une à une, toutes saignantes, toutes meurtries, les dernières espérances que mon cœur eût gardées.

Tantôt, son insouciance et son abandon me rendaient honteux d'elle et de moi.

Plus rarement encore, elle semblait s'éveiller de cette léthargie, me reconnaître, m'aimer un peu, me prendre en compassion. Il jaillissait d'elle alors un mot, un cri, un regard, qui me redonnait la vie et l'espoir. Mais ces moments heureux étaient courts et ne faisaient que précéder des chutes plus horribles dans lesquelles cette femme m'entraînait au fond de l'abîme.

Du reste, toujours belle, toujours reine par ses gestes, elle me remplissait d'admiration et de stupeur. Je me prenais à la détester réellement, je jurais de la quitter, et quand j'étais sur le seuil de sa chambre, près de fuir, je devenais lâche et faible, et je rentrais en rampant solliciter mon pardon.

Dans les premiers temps, j'avais des délires furieux. Je voulais la tuer. Je voulais la contraindre à me donner au moins la comédie d'un amour qui m'eût fait illusion. Elle n'opposait pas

Oliva. Nous avions joué, moi, comme un homme ivre, elle, avec une parfaite indifférence ou avec un froid acharnement.

Ce fantôme épouvantable et charmant était comme un châtiment visible, comme une sorte de Commandeur féminin, qui venait s'asseoir à la table des dons Juans, et les entraîner ensuite à la tombe.

Marguerite s'amusait des désastres dont elle était témoin au pharaon. Quand elle me faisait rapporter l'or dont la perte avait consommé la ruine de quelques joueurs provoqués par son infernal sourire, elle semblait joyeuse et me disait :

— Crois-tu, Philippe, que ce beau jeune homme si pâle, et qui paraît avoir volé monsieur son père, aille se pendre ou se jeter à la Seine? Crois-tu que cet autre, s'il ne peut plus crocheter l'armoire de son aïeul pour lui prendre des enjeux, soit enfin tenté de commettre quelque petit parricide?

Je la regardais avec horreur.

— Vous êtes un monstre, lui disais-je.

Mais l'enchanteresse, quand je parlais ainsi, secouait sa belle tête, et mettait son front sous mes lèvres en me disant :

— Ne me verriez-vous point par hasard pousser des cornes?

Mon oncle, je vous l'ai dit, avait d'abord pris

en plaisanterie mon esclavage. Il avait trouvé charmant que je voulusse ressusciter les beaux jours d'Amadis et de Galaor, à propos d'une beauté si peu pastorale; puis il s'était étonné de ma patience; puis, il avait fini par se fâcher et par se scandaliser d'une fidélité qui me rendait malheureux et ridicule.

— Mon neveu, mon neveu, me répétait-il, vous faites une folie. Marguerite était un charmant début, elle serait un pitoyable dénoûment. Vous perdez votre temps, et vous finirez par perdre votre esprit. Il n'y a que les femmes spirituelles pour ce résultat. Ou bien obtenez que Marguerite vous fasse une infidélité lucrative avec le régent, ou bien laissez là votre Cléopâtre, et continuons notre course.

Quelquefois mon oncle s'adressait à Marguerite, et lui disait :

— Rendez-moi le chevalier; car, si vous le gardez, vous me le perdrez entièrement.

— Reprenez-le, répondait Marguerite. Je ne le tiens pas sous les verrous, il est bien libre!

Oui, j'étais libre, mais mon lâche cœur ne l'était pas. Il n'était pas au monde de condition comme la mienne : amant raillé, bafoué, à peine supporté et rampant, j'avais conscience de mon ignominie et m'y résignais. Ma sensibilité morale était complétement émoussée.

Les leçons du chevalier, en déblayant le sol, m'avaient trop bien préparé à cet autre enseignement fatal que je recevais de Marguerite, à travers des douleurs inouïes, des spasmes horribles, des joies amères : j'allais vite au néant.

Trois années se passèrent ainsi, trois années lourdes, pendant lesquelles je vieillis et devins à peu près l'homme que je suis. Je n'étais pas au bout de mes mécomptes, et je devais passer encore par bien des secousses avant de me relever, sans remords, sans avenir et sans foi ; je devais subir bien des épreuves, et Marguerite elle-même devait confondre encore mon esprit par bien des révélations !

Je n'assistais pas impunément à ce sarcasme perpétuel contre le monde, et le mépris que Marguerite m'inspirait pour tout, je l'avais conçu pour moi-même et pour elle. Je la haïssais, et pourtant je l'adorais. Ne comprenant pas toujours ce qu'il y avait dans ce cœur profond et obscur, je le regardais comme une exception sacrilége, et j'aurais voulu l'arracher de la poitrine qu'il échauffait si peu. Mais, en même temps, je ne pouvais m'empêcher d'aimer avec folie ces yeux si sévères et si méchants, cette lèvre hautaine, toute cette femme foudroyée, pleine de majesté, de grâce dans sa ruine, pleine de beauté dans son ressentiment.



Un jour, le chevalier d'Aubigné vint me voir de fort mauvaise humeur.

— Décidément, Philippe, vous prolongez trop ce roman absurde. Quand j'ai été vous enlever aux canards et aux perdrix de Belle-Assise, je ne songeais guère que vous viendriez trébucher dans la première jupe qui s'offrirait. Vous aviez des airs d'avaler la lune qui me donnaient bon espoir. Il ne vous fallait que de l'amour, disiez-vous, comme il faut un peu de soleil aux fleurs, pour vous faire pousser, vous épanouir. Je me conduisis à votre égard, vous en conviendrez, comme un véritable oncle de comédie ; je vous donnai maison, laquais, argent. Je vous armai pour la conquête. Il tenait à vous d'essayer quelque noble entreprise, comme Lauzun, comme de Riom ; vous pouviez, vous aussi, vous faire aimer d'une grande dame ; vous étiez, Dieu merci ! assez bien tourné. Avouez, Philippe, qu'il est dur pour moi de voir mes espérances trompées, mes peines perdues, mes pronostics en déroute, et qu'il est honteux de vous voir, à vingt ans, l'ombre d'une femme qui se moque de vous, comme elle se moque de tout le monde, et qui finira par vous rendre idiot, ou par vous mettre dans la dure nécessité de lui administrer des coups de canne. Voyons, mon neveu, ne cherchez plus à déchiffrer cette énigme aux yeux

noirs dont vous ne saurez jamais le dernier mot! Songez que, quand j'ai consenti à servir votre ambition, à aider votre fortune, nous avons fait un pacte. Je sème, à condition que vous récolterez et que j'aurai ma gerbe. Tudieu ! Philippe, votre oisiveté est un vol! C'est de l'improbité! Payez votre dette, mon neveu, et si vous n'êtes plus ambitieux pour vous, soyez-le pour moi, à qui vous avez juré de l'être.

Le chevalier continua ainsi quelque temps sur un ton de persiflage, et finit par m'annoncer qu'il avait parlé de moi au régent, et que celui-ci consentait à me voir, le soir même, dans un souper au Palais-Royal.

— Je vous expliquerai plus tard, Philippe, comment j'ai pu rendre l'oreille du régent attentive à mes sollicitations pour vous. C'est un secret dont vous profiterez. Quoi qu'il en soit, sachez que Son Altesse nous attend, vous et moi, ce soir à ce souper. Marguerite doit y aller aussi. Il y a gala. On fête la nomination de Dubois comme cardinal. Le saint homme était déjà archevêque de Cambrai; mais le siége de Fénélon ne suffisait pas à son mérite. On vient de lui donner le chapeau. Dubois prétend que l'écarlate va mieux à sa figure violette que le violet. Il n'y a plus concurrence. Vous en jugerez vous-même. C'est dit; n'est-ce pas, Philippe, vous viendrez?

Donnez-moi votre parole, ou je vous maudis.

J'étais bien tenté de refuser ; mais je me sentais des torts envers mon oncle. J'avais trompé sa vanité, son intérêt. Je lui devais un dédommagement. Je promis au chevalier de l'accompagner.

J'étais loin de soupçonner les incidents bizarres de ce souper, et les découvertes qui nous y attendaient.

Je suis arrivé, monsieur le curé, à une partie de mon récit où les événements se précipitent, s'accumulent; il n'y aura plus autant de place pour les impressions; un courant rapide m'entraîne, m'emporte, et une longue tempête me dépose enfin, glacé par les flots, entre vos mains paternelles que je bénis, mais qui sont impuissantes à me réchauffer.

—

A cet endroit, M. le curé de Belle-Assise interrompit Philippe pour le contraindre à se reposer; le voyageur y consentit. Après une heure que le pasteur ne laissa pas s'écouler sans tentatives chaleureuses contre l'endurcissement de son hôte, Philippe reprit ainsi.

FIN DU PREMIER VOLUME.



L'HOMME

AUX CINQ LOUIS D'OR.

Bruxelles. — Imp. d'Al. Lebègue.

COLLECTION HETZEL ET LECOU.

L'HOMME

AUX CINQ LOUIS D'OR

PAR

LOUIS ULBACH.

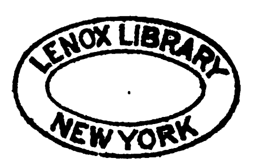
II

Édition spéciale pour la France,
interdite pour l'étranger.

PARIS,

VICTOR LECOU, 10, RUE DU BOULOY. | E. BLANCHARD. 78, RUE RICHELIEU.

1855


LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR.

I

Je vous l'ai dit, monsieur le curé, depuis trois ans, j'avais oublié mes rêves ambitieux. Entraîné par Marguerite dans une voie brûlante et douloureuse, je ne vivais plus que pour des voluptés mêlées d'angoisses. Le jeune fou qui tendait, à travers les saules de Belle-Assise, de si grands bras vers le monde pour l'étreindre, ne songeait plus qu'à se cramponner à la robe de cette femme, qu'il aimait d'un amour convulsif et tout semblable à la haine.

Je fus donc indifférent d'abord à la pensée de me trouver avec le régent et avec Dubois. Je ne cherchais pas à m'expliquer la facilité avec laquelle on m'avait accordé la faveur d'assister à un de ces mystérieux soupers, si décriés et si enviés. Je m'y rendis comme à un spectacle, y portant cet ennui de moi-même et des autres, cet engourdissement, cette stupeur qui m'énervait et me faisait l'esclave d'une femme sans pitié.

Mon oncle m'avait précédé au Palais-Royal ; il m'attendait dans le jardin et me dit avec une sorte de gravité :

— Philippe, vous allez jouer ce soir votre destinée. Si vous êtes bien l'homme que j'ai cru trouver, vous pouvez monter à la plus haute fortune. Le régent, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire que vous sachiez encore, consent à vous aider. Montrez-vous à lui comme vous étiez il y a trois ans, noble, fier, amoureux de gloire et de plaisir. Si votre inconcevable acharnement pour Marguerite n'a pas éteint l'étincelle qui vous illuminait la cervelle, voilà une occasion superbe de prouver ce que vous valez. Soyez vous-même, rappelez votre esprit. Allons, chevalier, dépêtrez-vous de cette glu qui vous lie les ailes : c'est d'ici que l'on prend son vol. Si vous manquez cette nuit, je ne vous vois plus d'autre ressource que de retourner à vos fu-

miers de Belle-Assise et de sonner les cloches de M. Simon Benoît. Voilà que vous avez vingt ans; votre mine est toujours belle, quoique les griffes de Marguerite vous aient un peu creusé les joues.

N'hésitez donc pas! Quand je vous ai dit que l'amour était le porte-étendard de la gloire, je ne vous ai pas conseillé de vous enfiévrer d'une passion maladive. Je vous ai dit de boire sans crainte aux voluptés du monde; mais je ne vous conseillais pas de vous jeter sur la première coupe venue et de vous y plonger jusqu'à l'ivresse brutale. Que diable! mon neveu, il y a d'autres femmes que Marguerite, de plus belles, de plus aimantes, et de plus pures aussi. Allons! Réveillez-vous, chevalier, et songez bien que si, après cette nuit décisive, vous retombez dans votre léthargie, je vous abandonne. Vous resterez mon débiteur des avances que je vous aurai faites; mais, pour l'avenir, vous vous tirerez des trivialités de l'existence comme vous pourrez.

Je répondis à mon oncle par de vagues protestations auxquelles il ne croyait pas, et qu'il reçut en hochant la tête.

Quand je posai le pied sur la première marche du Palais-Royal, je me sentis pourtant un peu ému. En dépit de ces trois années de sommeil et de débauche, en dépit de tous ces désenchan-

tements, j'éprouvais de la curiosité. Je me disais qu'autrefois j'aurais voulu gravir à deux genoux cet escalier qui conduisait à la puissance; et si ma passion insensée pour Marguerite avait noyé tous mes autres désirs, quelques débris surnageaient encore pour attester mes premières illusions.

La société était nombreuse et bruyante dans le salon où nous fûmes introduits. Le régent, que je cherchai aussitôt du regard, se faisait attendre, ainsi que le nouveau cardinal. Mon oncle me présenta aux convives habituels du duc d'Orléans, et je saluai tour à tour le marquis d'Effiat, le comte de Simiane, le comte de Clermont, le chevalier de Conflans, l'abbé de Grancey, le vicomte de Polignac, le marquis de la Fare, le comte de Nocé, d'autres encore dont j'oublie les noms, tous célèbres par leur esprit et par leurs débauches, compagnons ordinaires des orgies du Palais-Royal, et que le public avait surnommés les *Roués* du régent, par suite de la tentation extraordinaire que la canaille éprouvait, disait le comte de Nocé, de les voir *roués* de coups de bâton.

Mon oncle était connu de tous ces gentilshommes; mais la familiarité quelque peu hautaine avec laquelle on le traitait m'apprit que s'il était admis dans l'intimité du duc d'Orléans, il ne

devait cette faveur qu'à des considérations particulières qui n'allaient pas jusqu'à le rendre l'égal de tous ces illustres convives. Cette remarque me rendit honteux et réveilla l'orgueil endormi. Il m'en coûtait de me présenter sous les auspices d'un homme qui n'était que souffert dans cette noble compagnie, et cette pensée ne contribua pas peu à me stimuler et à me mettre en disposition de faire mes preuves. Je voulais qu'on me pardonnât mon introducteur.

Marguerite était là, rivalisant de luxe et de beauté avec les plus riches et les plus belles. Jamais ses yeux n'avaient eu tant de profondeur : jamais ses lèvres n'avaient eu tant de fierté. Elle semblait une reine, à la façon dont elle regardait de haut et de loin. Un sourire de défi donnait un éclat sinistre à sa beauté. On eût dit qu'elle était venue pour une œuvre de haine plutôt que pour une nuit de plaisir. Elle s'approcha de moi et me dit :

— Je vous fais mon compliment, chevalier; vous avez ce soir un air de conquête qui me ravit. Est-ce pour ces dames ou pour votre ambition que vous songez à m'être infidèle?

L'ironie qui accompagnait ces paroles me trouva plus sensible que d'habitude; j'étais sur un théâtre, je devais y jouer mon rôle. La peur du ridicule me donna du courage.

— C'est peut-être bien pour celle-ci, comme pour celles-là, répondis-je en osant regarder cette femme dont le joug me pesait depuis si longtemps. Vous m'avez donné tant de fois mon congé, madame, que je le prends ce soir. Je me sens en verve d'indépendance.

— Tâchez d'être en verve d'esprit, répliqua Marguerite. En tout cas, chevalier, ménagez les épaules de ces dames.

Cette allusion à la distraction étrange qui avait signalé notre première entrevue me fit rougir ; je cherchais une réponse, quand l'entrée du régent et de Dubois me tira d'embarras.

Le duc d'Orléans était alors gros et pesant. Le plaisir avait été pour cet homme d'État ce que le souci des affaires est pour les autres, et la fatigue qui se peignait sur sa figure enflammée dénonçait les veilles d'Épicure plutôt que les consomptions de la politique. Il marchait en traînant les pieds. Ses yeux, assez doux, paraissaient ternis par une vapeur. Il abaissait fréquemment ses sourcils pour concentrer dans son regard affaibli des lueurs toujours près de s'éteindre. Le régent ne distinguait qu'à trois pas les personnes qui le saluaient.

Dubois, vêtu de la pourpre, marchait à côté du duc. Cet homme avait une figure de renard masquée de pampres rougis. Ses petits yeux, que

toutes les fièvres allumaient, avaient une vivacité singulière; sa robe paraissait avoir été teinte dans le vin : c'était le dieu cynique des vendanges.

Mon oncle m'entraîna sur le passage du régent. Dubois me désigna au duc d'Orléans. Ce dernier s'arrêta, cligna les yeux, et sembla m'observer avec attention; puis quand cet examen fut terminé :

— C'est bien, dit-il au chevalier Antoine, vous ne m'aviez pas trompé. Il a bonne tournure et peut vous faire honneur; nous songerons à lui.

Et me faisant de la main un salut plein d'amitié et de promesses, le régent se tourna vers les autres invités.

Je ne pus me défendre d'un certain tressaillement intérieur, à la pensée que le premier gentilhomme du royaume, après le roi, m'avait accueilli avec une familiarité encourageante qui faisait honneur à ma bonne mine. Je ressentis une chaleur dans la poitrine qui m'étonna et me rappela mes grandes ardeurs de Belle-Assise. D'ailleurs, malgré mon expérience de la vie, j'étais resté le porteur d'amulettes, le superstitieux que vous connaissez; l'homme qui gardait, au milieu des réalités énervantes d'alors, une dévotion presque puérile pour les louis d'or de Louis XIV, devait toujours offrir par quelque

coin de son cœur une prise facile aux séductions.

Il y a un prestige étrange attaché à ceux qui gouvernent. Leurs vices ne parviennent pas à les faire complétement déchoir d'un respect instinctif. L'imbécillité humaine veut reconnaître toujours dans celui que le hasard de la naissance a fait élu un être d'une essence particulière, devant qui l'on se tient tout béat, tout humble. Ce n'est pas à la vertu que l'on rend ou que l'on croit rendre hommage, c'est à l'oripeau qui décore l'habit, à la fanfare qui suit le nom. Gessler, en ordonnant qu'on saluât son bonnet, n'avait pas jugé faussement ce lâche besoin de servitude qui contraint les plus fiers esprits à grelotter d'émotion en présence d'un faquin empanaché. J'ai vu des prêtres illustres par leurs vertus et par leur science se prosterner de très-bonne foi devant Dubois, tant la fonction impose.

J'éprouvai donc, comme tout le monde, plus facilement que tous encore, par suite des émotions antérieures de ma vie, cette impression respectueuse, ce ravissement plein d'humilité que laisse l'attention bienveillante et spéciale des grands de la terre.

Je m'éveillai, comme en sursaut, du lourd sommeil de mes trois ans. Je me retrouvai jeune, plein d'ambition, de désirs au cœur; je jetai un long regard sur Marguerite, dont le froid et

méchant sourire s'arrêtait sur le régent avec une sorte de menace; je me dis que cette femme, pour laquelle je m'étais consumé d'un amour si douloureux, si terrible, m'avait dérobé trois années précieuses de mon avenir, de ma jeunesse; je me dis que j'étais là sur mon terrain, que je ne devais plus le quitter, et que les préoccupations de l'ambition pouvaient seules me guérir d'une passion insensée dont les transports spasmodiques, je vous l'ai dit, ressemblaient à de la fureur, à de la haine. Mon oncle souriait finement à cette résurrection qu'il avait préparée. Quand on annonça que le souper était servi, le duc d'Orléans me chercha du regard, me fit appeler, et exigea que je prisse place à ses côtés. Cette distinction produisit un étonnement jaloux parmi les convives; le chevalier Antoine rayonnait, j'étais confus, et j'avais le cœur étouffé; quant à Marguerite, elle s'assit en face de moi, froide et hautaine, portant tour à tour son regard plein de sarcasme sur le régent, sur Dubois et sur moi.

Les autres femmes, choisissant leurs places à leur guise, s'éparpillèrent autour de la table.

Le régent répudiait toute étiquette dans ces fêtes nocturnes. L'amour était le seul maître des cérémonies, et la beauté servait de noblesse. Toutes ces jeunes et folles conviées portaient

leur blason dans leur sourire, et, à ce compte, il y avait là des filles d'Opéra dont la roture était singulièrement rachetée, et dont plus d'une duchesse eût envié les adorables fiertés et les incomparables coquetteries.

Marguerite avait un rang à part dans cette cour. Sa naissance, sa beauté, sa fortune, son esprit, ses relations antérieures avec le régent, la majesté bizarre dont elle savait s'envelopper, tout concourait à la placer au-dessus des autres femmes admises dans l'intimité du Palais-Royal. Marguerite avait conservé son droit d'entrée, comme une reine qui a abdiqué et qui tient encore au respect, quand elle ne tient plus au titre. On remarquait une sorte de déférence dans la façon dont le régent lui faisait accueil. Il y a des esprits qui ne peuvent s'amoindrir. Marguerite, sans croyance et sans illusions, morte aux joies, vivante pour une sorte de vengeance infernale, conservait une dignité qui éclairait l'abîme dans lequel elle descendait volontairement. Ses vices étaient austères comme des vertus, et elle avait une façon de ramasser la honte qui changeait celle-ci en gloire. Je vous ai dit que, dans les fêtes, dans les saturnales de la régence, au milieu desquelles son pâle visage apparaissait par intervalles, on la prenait pour une sorte de commandeur féminin; ce soir-là, chez le régent, elle

me parut dona Elvire venant demander à don Juan : Me reconnaissez-vous ?

A mesure que je m'acclimatais dans cette atmosphère nouvelle, que j'y reprenais mon esprit, ma liberté, mon intelligence, je sentais tomber une à une les chaînes qui m'avaient fait si longtemps l'esclave soumis et dégradé de Marguerite. J'étais honteux d'être considéré par le régent et par cet immonde cardinal comme le trop heureux héritier d'un amour qu'ils avaient gaspillé dans sa fleur, et dont je n'avais que les débris. Ma fierté devint implacable, et ce fut avec une résolution bien arrêtée de rompre à jamais avec Marguerite, de la renier publiquement ce soir-là, si l'occasion se présentait, que je m'assis à côté du régent.

Marguerite me devinait, et ne semblait ni blessée ni jalouse ; elle me manifestait un peu plus de mépris, et c'était tout.

La première partie du souper se passa en propos légers, railleurs, mais qu'un léger voile, frissonnant, par intervalles, sous des souffles hardis, couvrait encore. Pendant qu'on devisait d'amour, le régent, qui voulait m'étudier, m'interrogeait, me soumettait sur toutes choses des questions auxquelles je répondais de mon mieux ; et je devinais que le duc d'Orléans prenait plaisir à mes définitions. L'enthousiasme revenait en moi,

comme une source longtemps tarie et qui retrouve ses flots. Heureux de me voir encouragé, fier d'être compris, je m'épanouissais librement; je rentrais dans les sentiers perdus de mes illusions. M'enivrant de mes paroles, j'élevais la voix, et j'exposais avec chaleur mes idées sur quelques points relatifs au gouvernement. Oublieux des leçons de mon oncle, perdant la mémoire du triste tableau qui s'était offert à moi depuis trois ans, j'exaltais la vertu et la justice, et je traçais le plan d'une politique selon les philosophes et selon mon cœur, d'après lequel les peuples étaient heureux, et les princes étaient bénis.

Peu à peu, les conversations particulières avaient cessé devant ma déclamation. Tout le monde s'était tu pour m'écouter. Quand j'eus fini, je m'aperçus, en promenant mon regard autour de la table, que les hommes me considéraient avec étonnement, les femmes avec une intention caressante; quant à Marguerite, je fus surpris du coup d'œil persistant qu'elle attachait sur moi. Mon oncle, tout en approuvant de la tête, souriait avec ironie. Il encourageait un entretien qui avançait ma fortune, et se moquait du jeune rêveur enthousiaste. Le duc d'Orléans prenait plaisir à mes expansions. Il ne paraissait pas convaincu et hochait la tête; mais il était ravi de ma jeunesse, du feu de mes paroles.

— Eh bien ! Dubois, que dis-tu de ce beau sermon ? fit-il en se tournant vers le cardinal.

— Je dis qu'il est prêché par un aveugle devant des sourds.

— Ce n'est pas toi, coquin, qui t'entendrais ainsi à gouverner par la justice et la vertu.

— Tête bleue ! ni moi, ni vous, ni personne !

— Qu'as-tu à répondre, pourtant, aux logiques déductions du chevalier ? Allons, Éminence, une fois dans ta vie, parle donc de choses honnêtes.

— Faites-moi d'abord un auditoire d'honnêtes gens.

A cette réponse, une clameur s'éleva, les convives se dressèrent furieux, et Dubois fut assailli d'injures de tous les côtés à la fois.

— Insolent ! faquin ! cuistre ! abbé du diable !

Le régent riait :

— Messieurs, dit-il enfin, épargnez ce pauvre cardinal. Depuis qu'il a le chapeau romain, le saint homme perd la tête. Allons, Dubois, mon ami, fais-nous une homélie, et démontre-nous comment le chevalier est un jeune hérétique en matière de gouvernement.

— Monseigneur, je n'ai point endossé la pourpre pour mieux vous divertir ; un cardinal n'est pas un bouffon. Quant aux dires du chevalier, ils sont candides et de tous points conformes

au catéchisme ; mais le chevalier ne sait pas que gouverner les hommes, c'est aussi gouverner les femmes, et que les justes et les vertueux seraient penauds, ayant affaire aux intrigants, aux ambitieux, aux voluptueux, aux larrons. La justice et la vertu sont assurément de beaux siéges d'apparat pour les cérémonies, mais on n'en ferait pas des chaises commodes pour tous les jours. Jeune homme, me dit Dubois d'un ton sentencieux, pour gouverner, il faut de toute nécessité trois choses : la police pour tout savoir, l'argent pour tout acheter, les femmes pour tout oser.

— Eh ! l'abbé, interrompit Marguerite avec un éclat de rire strident, vous oubliez la débauche et le vin.

— Je n'ai rien oublié, quand j'ai dit l'argent et les femmes.

— Assez de métaphysique, interrompit le régent, qui n'aimait pas que les choses sérieuses fussent mêlées trop longtemps aux choses plaisantes. Sais-tu, Dubois, ce que me disait de toi ma mère, quand tu fus nommé archevêque ?

— Non, mais je m'en doute.

— Mon fils, me dit-elle avec sa franchise palatine, le mot *archi* convient à toutes les qualités de monseigneur de Cambrai. Il est *archi*-fripon, *archi*-hypocrite, *archi*-flatteur, et surtout *archi*-coquin.

— Bravo ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Madame a de la rancune, dit Dubois en ricanant ; elle ne m'a pas pardonné votre mariage.

— Oh ! ce n'est pas d'avoir aidé mes plaisirs légitimes qu'elle t'en veut !

— Messieurs et monseigneur, s'écria le comte de Nocé, permettez-moi de vous gratifier d'un quatrain qui court la ville. C'est à vous qu'il s'adresse, l'abbé.

Et se levant aussitôt, le comte débita en chantonnant l'épigramme suivante :

Je suis du bois dont on fait les cuistres,
Et cuistre je fus autrefois ;
Mais à présent je suis du bois
Dont on fait les ministres.

Tout le monde applaudit, Dubois comme les autres.

— Parbleu! dit-il, les vers sont jolis ; je regrette de n'en pas connaître l'auteur. Je lui prouverais que je suis aussi du bois dont on fait les coups de bâton.

— Allons, Éminence, ne te fâche pas, dit le régent. Ta vilaine figure devient cramoisie, et tu as l'air d'avoir un masque taillé dans ta robe.

— Ouais ! fit Dubois, vous aimez la poésie. Eh bien, je vais vous en régaler. Écoutez tous, mes bons amis, qui avez été agioter rue Quincampoix,

et dites-moi si ce couplet vaut moins que celui du comte de Nocé :

Accablés de malheurs, menacés de la peste,
Grand saint Roch, notre unique bien,
Écoutez un peuple chrétien ;
Nous ne craindrons rien de funeste.
Venez nous secourir, soyez notre soutien.
Détournez de sur nous la colère céleste ;
Mais n'amenez pas votre chien :
Nous n'avons pas de pain de reste !...

Chacun regarda le régent avant d'applaudir. La peste qui avait si cruellement frappé la Provence, et les désastres de la banque de Law, tenaient au cœur du duc d'Orléans, et nul n'osait plaisanter, sans autorisation, sur un sujet si sérieux. Dubois seul pouvait railler le malheur de la France.

Le régent pâlit un peu, fronça le sourcil, mais ce ne fut qu'un éclair ; il se renversa sur son fauteuil, se mit à rire, et chacun de l'imiter.

— Palsambleu ! s'écria-t-il, messieurs les faiseurs de vers sont des insolents qui mériteraient bien que la peste les étouffât. Foin des poëtes et de la poésie ! Buvons, messieurs.

— Altesse, dit Marguerite de sa voix sonore et froide, ces rimailleurs n'avaient pas vu nos nappes quand ils rebutaient le chien de saint Roch. Ce n'est pas ici que le pain manque.

— Bah ! fit le comte de Nocé en envoyant une boulette au plafond, ne faudrait-il pas que nous nous missions au pain bis pour graisser les dents de ces pleutres !

— M. de Nocé a raison, continua Marguerite ; qu'ils meurent de faim et qu'ils se taisent, les braillards !

— Vous vous moquez, madame, dit le régent d'un ton presque sérieux.

— Moi ! et de qui donc, à moins que ce ne soit du bon Dieu !

— Mille diables ! interrompit Dubois qui s'alarmait du tour philosophique de la conversation, laissons là la peste, la banqueroute et le reste ; et pour guérir ma bouche, qui a proféré ces vilains mots-là, venez ici, madame, que je vous dise deux mots.

En parlant ainsi, le cardinal, que le vin commençait à échauffer, fit un signe à une dame assise devant lui. Celle-ci se leva et vint recevoir un long et bruyant baiser.

— Tudieu ! quelle chaleur ! Tu brûles, l'abbé ! s'écria le régent.

Détournée des choses sérieuses, la conversation n'y revint pas. Les vins fermentaient dans les têtes. Dubois jurait et buvait, lançait des propos d'une crudité telle, que les dames les moins farouches se baissaient pour dissimuler leur rou-

geur. Tous les courtisans ordinaires du Palais-Royal se laissaient aller à cette ivresse pleine d'insolence, dans laquelle la majesté du pouvoir et la majesté de la religion étaient raillées, sifflées, chantées, sans que le régent et le cardinal en parussent émus.

Le duc d'Orléans semblait avoir oublié notre entretien du commencement du souper, ou, s'il s'en souvenait, c'était pour me plaisanter sur mes illusions. Loin de me sentir entraîné, j'éprouvais au contraire, à mesure que la joie montait, s'épanouissait, étincelait autour de moi, une tristesse, une mélancolie étrange. Je retombais des hauteurs de mon orgueil et de mes rêves dans la réalité qui m'avait cruellement abreuvé depuis trois ans.

C'était en vain que je m'étais cru deviné, estimé par le régent à ma valeur. Le duc s'était amusé de mes naïves confidences ; il avait joué avec mes idées ; puis, sa curiosité satisfaite, il m'oubliait.

J'étais honteux d'avoir eu un instant de cœur et de franchise au milieu de cette société dissolue. Je retrouvais là cette humanité folle dont mon oncle m'avait parlé; et ces pantins, ducs, marquis, prince, cardinal, qui semblaient ne m'estimer que comme un convive, me replongeaient dans ce dégoût du monde et de moi-même que Mar-

guerite n'avait que trop développé en moi.

Je ne chercherai pas, monsieur le curé, à vous expliquer ces revirements si brusques, ces tergiversations multipliées de mon esprit. Ce n'était pas précisément la débauche qui m'effarouchait. J'avais en moi des appétits de volupté qui se fussent accommodés des excès ; mais, jusque dans la débauche, je voulais je ne sais quoi d'idéal qui transportât l'esprit au delà du cercle des sensations matérielles. L'homme qui s'était vu bénir par Louis XIV, et qui avait gardé de cette première vision de son enfance un double éblouissement dans le cœur et dans les yeux, voulait des allures grandioses pour toutes ses fantaisies. C'est ainsi que je portais successivement, dans les épreuves des passions, un orgueil qui me faisait toujours trébucher contre quelque plat désenchantement.

A Belle-Assise, j'avais cru animer Thérèse des flammes les plus pures de l'amour, et je n'avais serré dans mes bras qu'une insensible ménagère dont l'amitié avait été une déception. Le chevalier Antoine, auquel j'avais si naïvement, si imprudemment demandé l'expérience de la vie, avait terni les horizons qu'il m'avait ouverts. J'étais venu à Paris avec l'émotion d'un néophyte qui gravit les marches du temple, et ce Paris étincelant, vu de près, n'était plus qu'un bouge à divers

étages où la honte s'étalait partout. Je m'étais donné à Marguerite dans toute l'ardeur de ma jeunesse et de ma pureté, et, pendant trois ans, captif volontaire d'une courtisane sans âme, j'avais usé mon cœur et perdu le secret de ces belles amours qui m'avaient si désespérément tenté !

Quand un souffle ambitieux m'arrachait à ce suicide, je croyais enfin gagner les hauteurs d'où mon esprit pût s'élancer, et je venais m'abattre, pauvre oiseau perdu, dans une atmosphère épaisse, entre des plats et des bouteilles, méconnu, raillé, sentant mes rêves retomber sur moi, comme des ailes saignantes et brisées.

L'amertume qui s'amassa dans mon cœur me rendit dès lors étranger à ce qui se passa autour de moi ; de temps en temps, mon oncle, ou le régent, ou quelque autre convive m'appelait, me provoquait, cherchait à me dérider. Je relevais la tête comme un homme qui s'éveille, je tendais mon verre, je l'emplissais et le vidais ; mais je retombais dans mon découragement.

A mesure que l'ivresse folâtre s'emparait de tous ceux qui étaient là, une ivresse lugubre me montait au cerveau ; plus les regards de tous ces rieurs envoyaient d'étincelles, plus je sentais un voile descendre sur les miens ; et quand, au dessert, l'abbé de Grancey entonna une chanson

en l'honneur du cardinal, chanson folle de tous points, dont les auditeurs faisaient l'accompagnement avec leurs rires, il me sembla que cette obscénité était un cantique funèbre, une sorte de *De profundis*, et tous ces hommes me parurent des spectres dont le fantôme à la robe rouge était le démon, le tourmenteur.

Je ne sais jusqu'à quel degré d'hallucination, jusqu'à quel cauchemar éveillé cette disposition m'eût conduit, si un valet ne se fût approché de moi, m'annonçant qu'une personne, ayant à m'entretenir d'affaires urgentes, me priait instamment de descendre dans le jardin. Que me voulait-on ? quel pouvait être le visiteur qui venait ainsi me chercher au milieu de la nuit, jusque dans le Palais-Royal, au risque d'affronter les rebuffades des valets ?

Je vis que tous les convives étaient trop absorbés dans leur ivresse pour s'apercevoir de mon absence. Le régent prêtait l'oreille au doux murmure d'une charmante solliciteuse qui lui adressait tout bas quelque supplique moins éloquente et moins persuasive que la langueur de ses yeux. Je sortis de la salle et descendis en toute hâte. A peine avais-je fait quelques pas dans le jardin, que je me sentis étreindre et embrasser avec force par un homme enveloppé d'un long manteau.

— Quoi! c'est vous, mon père, m'écriai-je en recevant sur mes joues brûlantes une larme qui me fit reconnaître mon premier, mon seul ami en ce monde, Simon Benoît : c'était lui, en effet.

II

Après quelques secondes, consacrées aux effusions, et pendant lesquelles je serrai l'abbé avec violence contre mon cœur, comme si j'avais pu faire rentrer ainsi en moi un peu de sa paix, de son innocence, de sa pureté; après quelques secondes, pendant lesquelles je sentis comme une bouffée de l'air embaumé de Belle-Assise passer sur mon front et le rafraîchir, je m'informai auprès de Simon Benoît du motif de son voyage et de sa visite à cette heure et dans ce lieu; mais lui, d'une voix grave et douce, qui voulait être sévère, et au fond de laquelle on sentait trembler des larmes:

— Vous oubliez donc tout, Philippe, dans cette Babylone? Ne vous souvient-il plus des dernières recommandations de votre mère et de ses derniers adieux? Vous avez eu vingt ans aujourd'hui, mon enfant; voici la lettre que vous devez lire; j'avais hâte de vous l'apporter. Depuis ce matin je vous

cherche ; je vous ai attendu chez votre oncle jusqu'à cette heure ; mais désespérant de vous y rencontrer, j'ai pris le parti de venir vous trouver ici. Je repars cette nuit même, j'ai des malades à Belle-Assise qui attendent mon retour avec impatience : c'est donc à la fois un bonjour et un adieu que je vous donne.

— Mon père, dis-je au saint ami de ma jeunesse, dont la voix éveillait en moi mille remords, si vous voulez m'emmener, je suis prêt à retourner avec vous.

— Quoi ! Philippe, il serait vrai ? Vous n'êtes donc pas perdu pour toujours ! Vous aimez donc encore un peu ceux qui vous aiment tant, votre vieux maître, notre pauvre village? Ah ! je savais bien que votre cœur ne se corromprait pas facilement. Vous avez été bien dur, bien méchant de ne pas m'écrire. Vous êtes cause, mon enfant, de gros mensonges dont je m'accuse tous les jours. Comme nos voisins demandaient souvent de nos nouvelles, je leur laissais ignorer votre silence, je ne voulais pas qu'on vous crût ingrat. Philippe va bien, disais-je ; dans chacune de ses lettres il me parle de vous, et j'empêchais ainsi des commentaires dont j'eusse bien souffert ; mais quand j'étais seul, au presbytère, il m'arrivait souvent de pleurer, en priant le bon Dieu pour vous.

— Mon père, répondis-je, vous êtes un ange, et je vous bénis. Aidez-moi à sortir de cette corruption ; j'aí horreur du monde et de moi.

— Prenez garde, Philippe, vous aviez horreur de votre oncle Antoine, la veille de votre départ de Belle-Assise. Vous vous trompez vous-même, mon pauvre ami, et vos premières résolutions sont bien fragiles. Écoutez, vous allez retourner à cette fête que je suis venu interrompre. Là, s'il se peut, vous lirez les pures confidences de votre mère. Vous en comprendrez mieux le sens profond et les douleurs. Si les révélations que vous trouverez dans cette lettre achèvent de vous détourner du monde et de vous ramener à l'innocence et à la vertu, nous repartirons ensemble; je vous attendrai dans deux heures chez vous. Je vais bien prier, Philippe. Quant à vous, mon fils, rappelez à votre souvenir les alarmes maternelles, les pieuses exhortations de celle qui m'a envoyé.

— Mon père, répondis-je, quoi que puisse m'apprendre cette lettre, quoi qu'il arrive, je suis bien décidé à fuir ce monde vers lequel ma vanité m'a conduit. Je pourrais vous suivre maintenant sans regrets. Attendez-moi donc avec confiance.

— Oh ! que je serais heureux, Philippe, de vous ramener avec moi! dit le bon prêtre avec

une joie presque enfantine ; comme j'aurais raison aux yeux de tout le village, moi qui vous ai toujours défendu.

— On m'accusait, n'est-ce pas?

— Quelques-uns, comme le père Brasseur qui vous aime avec rudesse : — Philippe est un ambitieux qui a le cœur dans la tête, me disait-il toujours; il nous oubliera, monsieur le curé, — et je répondais : Vous êtes méchant et injuste, Philippe pense à moi et pense à vous.

— Que disait Thérèse ?

— Allons, vous êtes curieux de nouvelles, Philippe, c'est bon signe, et en vérité j'espère. Eh bien ! je vous raconterai cela en route, demain.

— A demain donc, mon père, dis-je en me précipitant dans les bras de Simon Benoît que j'étouffai de caresses.

J'étais sincère, j'aurais voulu fuir à l'instant même. Comme j'allais rentrer au Palais-Royal, le vieux prêtre me rappela, et m'embrassant encore une fois, avec un redoublement de tendresse :

— On ne sait pas ce qui peut arriver, Philippe, laissez-moi vous bénir et vous serrer sur mon cœur, comme si nous ne devions plus nous revoir. Ah ! je sens que si vous reveniez, je pourrais vivre cent ans encore. Il me semble que je

n'aurais pas menti, si je vous ramenais, et que mes péchés me seraient pardonnés.

— Ils le seront, n'en doutez pas, répondis-je.

Et, après avoir pleinement rassuré mon vénérable ami, je rentrai au Palais-Royal à demi purifié par ces embrassements. Je faisais un doux rêve en montant l'escalier. Je voyais Thérèse me souriant au retour, le père Brasseur serrant avec énergie mes mains dans les siennes; le presbytère, le petit jardin, la rue de Belle-Assise, tout m'apparaissait dans une vision ineffable, et je croyais entendre les oiseaux dans les arbres de la place, et le tintement de l'horloge de la vieille église.

Une bouffée d'air chaud me rappela à la réalité : j'étais chez le régent, les chansons étaient des refrains bachiques, et il n'y avait d'autre tintement que celui des verres. Je ne revins pas à ma place, mais j'allai m'asseoir dans un angle de la salle, et avant d'ouvrir cette lettre qui contenait le récit de la vie de ma mère et le secret de ma naissance, je jetai un dernier regard autour de moi pour m'assurer que nul ne m'interromprait.

On ne pensait guère à me troubler. L'ivresse était à son comble. Dubois vociférait des jurons entremêlés de rires, et une fille de l'Opéra avait détaché les fleurs de sa coiffure pour en faire une couronne au cardinal, puis elle était montée sur

la table, et, marchant à travers les plats et les bougies, elle venait offrir ce diadème de la débauche à l'ami du régent. Dubois reçut la couronne et prit la femme entre ses bras, et toute l'assistance d'applaudir.

Les uns quittaient leurs siéges et venaient former dans les coins de la salle de tendres aparté entrecoupés parfois de hoquets intempestifs ; d'autres s'enfonçaient bravement dans l'orgie, et glissaient peu à peu de leurs fauteuils sur le tapis. Le régent, entouré de femmes qui le lutinaient, conservait seul sa présence d'esprit, et l'ivresse avait pour lui seul des ailes légères qui voltigeaient sur son front sans l'alourdir, et sur ses yeux sans les fermer. Mon oncle voulait poignarder avec des biscuits l'abbé de Grancey qui l'avait appelé *bélître;* le comte de Simiane adressait des déclarations brûlantes au marquis de la Fare qu'il prenait pour une bayadère ; tandis que ce dernier, n'entendant rien de ces tendres propos, concentrait toute sa raison sur le problème qu'il s'était imposé, de faire tenir son assiette en équilibre sur la pointe de son couteau.

Deux êtres seuls, dans cette folle réunion, témoignaient de leur sang-froid, de leur dédain : c'étaient Marguerite et moi.

J'apercevais de loin la lèvre sévère, l'œil imposant de ma maîtresse ; mais au lieu de lui savoir

gré de ce mépris, je me sentais courroucé contre elle, qui m'avait dépravé; je lui en voulais de sa réserve, qui n'avait rien à démêler avec la vertu; je ne reconnaissais qu'à moi seul le droit de juger et de condamner cette orgie.

Ce fut donc sous l'empire de ces sentiments, et au milieu de cette atmosphère de débauche que j'ouvris la lettre de ma mère, et que je pénétrai dans ce sanctuaire douloureux de la vie, c'est-à-dire des tourments de celle qui était morte pour moi.

A mesure que je parcourais ces lignes dans lesquelles je sentais vivre et palpiter l'âme qui m'aimait encore au delà du tombeau, mes jeunes années sortaient de l'abîme; un parfum printanier pénétrait tout mon être; le Palais-Royal disparaissait; je n'entendais plus les chansons avinées qui s'essayaient autour de moi; mais je m'imaginais que j'allais m'asseoir sous les grands saules de Belle-Assise, au bord de la rivière, et ce fut à l'ombre salutaire de ces souvenirs, que je fis cette lecture.

Ma mère se nommait Marie d'Aubigné; elle était restée orpheline à treize ans, confiée aux soins du chevalier Antoine, son frère, qui avait deux fois son âge. Elle racontait, au début de cette lettre, les premières années de son enfance dans un pauvre petit manoir de Touraine fort délabré,

près d'une mère chétive et d'un père que les tracas d'un grand procès, d'où dépendait la fortune de ses enfants, rendaient quinteux et acariâtre.

Mon aïeul mourut quelques mois après sa femme, sans avoir eu la satisfaction de voir fixé par un arrêt l'état de son patrimoine qui devait considérablement s'augmenter par le gain hypothétique de cette cause. Mon oncle reçut au lit de mort de son père la double mission de veiller sur sa sœur et sur le procès, de pourvoir à l'éducation de la jeune fille et à l'entretien des procureurs qui avaient déjà mangé une moitié de la petite fortune acquise, en promettant et en s'efforçant d'acquérir la grande.

Le chevalier rendit les derniers devoirs à son père, s'empressa de conduire sa petite sœur tout en larmes dans le premier couvent venu, réalisa une partie de la succession, et vint à Paris, un peu par obéissance, pour s'entretenir avec les procureurs au sujet du procès, dont il avait hérité; beaucoup par goût, par tendance, pour jouir de cette vie parisienne dont il avait vaguement entendu parler par son père.

Antoine avait des passions ardentes, un caractère indomptable, peu d'éducation; c'était une de ces natures armées pour la lutte, qui ont le courage, la volonté, et auxquelles il ne manque que l'idéal pour être héroïques. Les forces consi-

dérables qu'elles déploient pour des buts vulgaires suffiraient à immortaliser une noble entreprise. Quand ils n'ont pas la vertu pour but, de semblables esprits vont loin dans le crime, et deviennent de sublimes coquins, si habiles et si dépravés à la fois, qu'il semble, au premier abord, que la morale usuelle ne leur soit pas applicable, et qu'il faille pour les juger se mettre à un point de vue exceptionnel.

Mon oncle trouva le vin de Paris meilleur que celui de Touraine; les femmes lui parurent de beaucoup préférables aux villageoises qu'il honorait de ses fantaisies; il ne lui en fallut pas davantage d'abord pour le décider à rester à Paris. Puis il s'aperçut bientôt que le séjour de la grande ville coûtait cher, que le mince héritage s'userait vite. La perspective de la gêne, de la misère, lui sourit peu. Le travail lui répugnait; il résolut donc de faire promptement fortune; et comme il ne doutait jamais de ce qu'il voulait fortement, il vendit les pigeonniers paternels, tira la petite sœur du couvent, la prit avec lui pour faire les honneurs de sa maison, se logea avec autant de luxe que lui en permit l'héritage dépensé dans ce but, tint table ouverte, fit jouer chez lui, et guetta l'occasion.

Les procureurs avaient été remerciés de leurs peines, et le fameux procès traditionnel complé-

tement abandonné. Le chevalier s'était dit qu'attendre la fortune de ce côté, c'était attendre longtemps encore, surtout si le bon droit était pour lui, ses adversaires plus riches, étant de force à acheter et à multiplier les obstacles. Il répugnait à un esprit si pratique de dépenser en procédure un capital que son génie pouvait plus heureusement utiliser; il renonça donc à ses prétentions. Les hommes de loi crièrent à la spoliation : ils comptaient parmi leurs rentes ce procès en permanence.

Antoine laissa crier, et, débarrassé de tout autre souci que de celui de sa fortune, il tendit ses filets et ne tarda pas à se féliciter de sa résolution. Le jeu n'est un hasard que pour celui qui n'a pas de sang-froid, et qui ne sait pas s'arrêter à temps ou s'abandonner à propos. Mon oncle n'était pas homme à s'enivrer de son émotion; il avait toujours une pensée froide et immuable qui dominait tous ses autres désirs, qui les réglait et qui les dirigeait. Le pharaon, le lansquenet, tous les jeux, lui furent l'occasion de moissons abondantes; quand il eut acquis ainsi une somme assez ronde, il la divisa pour la confier à des spéculations moins chanceuses; et, en peu d'années, il se vit ainsi possesseur d'une belle fortune avec laquelle il prit rang dans Paris.

La faiblesse de cet esprit vraiment supérieur,

c'était de vouloir dominer dans le monde intellectuel, de même qu'il avait su établir sa domination dans le monde matériel; mais, sous ce rapport, mon oncle échoua. Il ne suffit pas de mépriser les hommes ou de paraître les mépriser pour avoir le droit de les gouverner; il faut encore, sinon la foi dans de grands principes, du moins l'hypocrisie qui consacre ces principes par la comédie d'un hommage dont le vulgaire fait le prétexte de sa soumission.

Mon oncle, malgré son intelligence, allait trop brutalement, trop crûment à la réalité, pour faire un homme politique. Aussi toutes ses tentatives avortèrent-elles, et c'est sans doute à ce cynisme trop franc qu'il faut attribuer ses échecs plutôt qu'au défaut d'une intervention féminine. Le chevalier prenait plaisir toutefois à attribuer sa déconvenue à cette dernière circonstance. Il sacrifiait volontiers sa mine pour sauvegarder l'amour-propre de son esprit.

Ma mère, dans sa lettre, ne me faisait pas toutes ces observations, et moi-même, alors, je n'eusse pas été dans une situation assez calme, assez froide pour juger ainsi; mais c'est depuis, et par réflexion, que j'en suis venu à formuler ce jugement, et les détails que je trouvai dans le testament maternel m'ont servi à arriver successivement à cette conclusion. J'en étais bien éloi-

gné alors ; aussi, ne pouvais-je comprendre mon oncle, et restait-il pour moi inexplicable en certaines parties.

Le chevalier d'Aubigné aimait sa sœur, ou plutôt semblait l'aimer à sa manière. Il l'avait retirée du couvent, parce qu'il conjecturait qu'une jeune fille avait autre chose à faire dans le monde qu'à prier nuit et jour.

— Petite sœur, lui avait-il dit, je vais être riche, tu auras ta part ; ne te refuse donc rien... Parures, fêtes, tout ce que tu voudras, Marie, tu l'auras.

Mais ma mère ne souhaitait rien que le repos, le silence, la méditation ; fleur délicate, elle avait besoin d'ombre. Le couvent lui avait laissé un appétit de prière, d'amour religieux qui ne se satisfaisait pas à Paris. Dans cette maison que le plaisir allumait toutes les nuits, elle étouffait. Il lui fallait le soleil bleu pour y plonger ses regards, les arceaux des églises pour y reposer dans de saintes extases. Elle ne savait que pleurer, que lire dans les livres d'heures, et quand mon oncle la contraignait à paraître au milieu de sa compagnie, elle venait, triste, résignée, et la candeur ajoutait de nouveaux charmes à sa beauté ; si bien que les plus débauchés se troublaient à sa vue, saisis d'une émotion nouvelle, et que ceux qui croyaient encore à la pudeur se posaient très-sincèrement

en prétendants d'un cœur si plein de parfums mystiques.

Le chevalier paraissait prendre plaisir à l'effet produit par sa sœur, et quand celle-ci, confuse d'hommages qui troublaient sa modestie, voulait se retirer, le chevalier insistait pour qu'elle restât, et lui faisait présider ces fêtes, dont elle subissait le bruit comme une épreuve, et dont elle sortait aussi pure, aussi blanche qu'autrefois, dans le couvent, quand elle quittait le chœur pour rentrer dans sa cellule.

Plusieurs fois, M. Antoine avait tenté de *déniaiser* cet ange, mais le diamant de son cœur résistait à toutes les tentatives de corruption, et elle avait une façon si simple, si naïve d'être étonnée, qu'elle déconcertait le chevalier. Celui-ci, dépité, la menaçait alors de la renvoyer à ses nonnes.

La pauvre Marie eût bien voulu que la menace reçût son exécution. Avec quelle joie elle eût quitté les belles robes dont il lui fallait se vêtir pour reprendre l'humble habit de novice ! Comme son âme eût battu des ailes en s'échappant de ce Paris si laid, si noir, si plein de boue et de tumulte, si moqueur, où tout servait d'amusement et de promenade aux oisifs, même les églises, à l'heure de l'office !

Quelques années se passèrent ainsi. Le cheva-

lier spéculant avec froideur sur les passions au milieu desquelles il vivait, s'enrichissait vite et s'impatientait souvent de ne pas trouver dans sa sœur un auxiliaire dont la beauté lui eût été d'un grand secours.

Quand Marie avait vu dans le salon de son frère de beaux gentilshommes voltigeant autour d'elle toute la soirée, Antoine l'interrogeait, cherchait à savoir si dans cette foule elle en avait distingué un; mais la douce Marie ne remarquait jamais que la longueur du temps et l'insupportable bavardage de tous ces beaux esprits dont aucun ne l'estimait assez pour la priver de galanteries banales.

Le chevalier demandait alors assez brutalement à la pauvre enfant, si elle ne rêvait jamais d'amour, et si elle avait fait vœu de rester vieille fille. A ces boutades, ma mère répondait que si le chevalier trouvait qu'elle le gênât, elle le priait de la renvoyer au couvent, ne se sentant nul goût pour le mariage. Quant à l'amour, la sainte répondait en tremblant qu'elle aimait son frère, qu'elle aimait Dieu, et que ces deux sentiments lui suffisaient.

Elle était sincère, ou du moins croyait l'être; mais il y avait dès lors en elle le feu d'un grand amour qui brûlait sans aliment, et qui montait vers Dieu, n'osant descendre sur terre. Elle n'ai-

mait personne, mais elle était tout amour, et le crucifix de sa chambre recevait des larmes qu'une émotion inconnue faisait répandre.

Ma mère, éclairée plus tard, racontait dans sa lettre en termes sublimes ces premières années si tristes, si douloureuses et si pleines d'une tendresse qui s'ignorait. Je flétrirais les pures confidences de cette âme éternellement vierge en essayant de les traduire.

Un jour, dans un souper, Marie s'aperçut qu'on avait placé près d'elle un gentilhomme dont le visage ne lui était pas connu. Il était jeune et avait dans les yeux une douceur charmante. Loin d'imiter les convives habituels du chevalier dans leurs galanteries, il affecta près de la jeune fille une réserve si absolue, un silence si plein de respect, qu'à la fin du repas la pauvre enfant ne put s'empêcher de le remercier d'un regard et d'un sourire.

Marie s'étonna de cette délicatesse et s'en émut: quelques jours après le jeune homme revint. Antoine le plaça encore près de sa sœur, et cette fois, la conversation s'engagea, conversation sérieuse et chaste, dans laquelle la jeune fille heureuse de trouver de l'estime pour son esprit, et non plus seulement des compliments pour ses yeux bleus, se laissa voir comme elle était au fond, naïve, mais forte dans sa sérénité. Elle

laissa échapper quelques mots sur la nature et sur Dieu, et le jeune homme, déployant une érudition éblouissante, prit plaisir à lui expliquer des phénomènes dont elle s'étonnait. Il lui commenta ces merveilles que la naïve enfant pénétrait par la contemplation; et tous deux s'élevant, l'un sur les ailes de la science, l'autre sur celles de l'extase, ils se rencontrèrent dans ces régions éthérées que Marie affectionnait.

Dès lors, Marie d'Aubigné trouva moins d'amertume dans ces fêtes continuelles. Le gentilhomme l'isolait de ces joies tumultueuses, et lui faisait, par sa conversation, une retraite, une solitude. Épanchant dans ces délicieux entretiens les trésors amassés dans son cœur, la jeune fille se montra peu à peu dans toute son ingénuité. Elle qui n'avait point d'amitié au monde, remercia Dieu de cette amitié intellectuelle; et bientôt il ne lui fut plus possible de se passer de cette fraternité sincère, qui avait vivifié son âme et soulevé le fardeau d'ennui qui l'oppressait.

Le chevalier Antoine voyait avec un sourire presque paternel naître et se développer cet amour, qui, dans le cœur de Marie, se faisait encore illusion. Mon oncle mettait une complaisance extrême à ne pas gêner le couple expansif, et, grâce à cette tolérance, le gentilhomme en question, le comte Philippe de Puymond, eut

bientôt acquis la certitude qu'il ne pouvait plus être oublié de Marie. Mais tandis que ma mère puisait dans ces tendresses un nouvel aliment pour ses extases, et prenait plaisir à attirer avec elle, dans son ciel, l'image et la pensée de son ami; tandis qu'elle s'élevait après chaque entretien dans des régions nouvelles, Philippe paraissait, au contraire, descendre peu à peu des hauteurs où Marie l'avait entraîné. Son amour perdait ses ailes et s'animait de désirs terrestres auxquels la pauvre enfant ne comprenait rien, mais qui la troublaient et l'effrayaient.

Il vint un moment où la sainte se sentit menacée par les turbulences d'un amour auquel les rosées mystiques ne suffisaient plus; les tressaillements de son propre cœur lui révélèrent confusément des abîmes. En perdant sa sérénité, elle perdit un peu de sa confiance en elle-même. Alarmée de voir Philippe moins soumis et de le sentir irréligieux envers elle, et pourtant de plus en plus aimé, elle alla confier son trouble au chevalier.

— Mon frère, lui dit-elle, vous êtes mon protecteur, ma famille; c'est à vous de me défendre et de me conseiller. Je ne sais pas ce que vous entendez par cet amour dont vous m'avez entretenue quelquefois; mais si c'est le dévouement poussé jusqu'au sacrifice, si c'est le désir de vivre

dans les plus secrètes pensées d'un autre, si c'est un besoin ardent de veiller sur un être cher, de partager ses joies et ses larmes, si c'est là l'amour pour les femmes, mon frère, je viens vous dire que j'aime le comte de Puymond. Quant aux sentiments du comte pour moi, ils m'enchantent et me font peur; je les aime, et je n'ose m'y fier. Je ne crois pas que l'honneur de votre nom ait rien à craindre de ce qui se passe dans mon cœur; mais je sais que la conscience ne doit point avoir d'orgueil, ni braver le monde. Je viens vous demander, mon frère, si le comte de Puymond peut être mon mari. Si toute alliance entre nous est impossible, faites qu'il ne revienne plus ici. Je garderai un éternel souvenir des joies divines que j'ai trouvées dans nos entretiens; je souffrirai cruellement de son départ, mais il sera peut-être temps encore pour lui de se consoler.

Le chevalier sourit à cette confidence, ne s'expliqua pas sur le comte de Puymond, et se contenta de répondre à sa sœur qu'elle n'avait aucun scrupule à concevoir, et que si ce sentiment dont elle lui apportait l'aveu devait la rendre heureuse, elle pouvait s'y livrer sans remords.

Ma mère, à demi rassurée par ce langage, et se disant qu'il y avait au fond de son amour les joies pures d'une union qui l'enlèverait à cette

vie bruyante, se défendit de moins en moins contre les ardeurs envahissantes du comte; elle crut devoir cependant, en lui livrant tout entier le secret de son cœur, lui déclarer qu'elle se considérait comme son épouse devant Dieu, et que s'il ne partageait pas cette sainte espérance, il devait renoncer à la voir.

Le comte fit tous les serments, se confondit en protestations, la pressa sur son cœur, et la pauvre Marie, ouvrant son âme à tous les vents du ciel, se prit à l'aimer avec toute la foi, avec toute l'ardeur invincible de la pureté.

Quelques semaines de chaste ivresse, de passion sainte s'écoulèrent ainsi. A la façon dont en parlait ma mère dans sa lettre, je comprenais qu'après tous ses malheurs, elle se rappelait encore avec délices ces admirables et fugitives illusions. Le comte se prêta d'abord avec une docilité charmante à tout ce qu'on voulait de lui; mais, peu à peu, le gentilhomme trouva ses genoux plus difficiles à ployer devant sa sainte amie; peu à peu l'idylle devint galante; le séraphin prit terre, et l'amant voulut usurper sur l'époux.

Marie ne comprenait pas que ce vol à travers les nues infinies fatiguât celui qui l'aimait. Elle montait toujours, à chaque entretien nouveau, dans les régions de l'extase, et s'attristait de ne pas

avoir été suivie. A ses reproches, le comte répondait par d'autres; il l'accusait d'insensibilité. Marie pleurait, attestait ses prières de chaque jour, et disait à l'impatient Philippe :

— Je ne sais pas comment il faut vous aimer pour vous aimer assez, mais je sais bien que je n'ai pas une pensée qui ne soit à vous, pas une goutte de sang qui ne brûle et ne vive pour vous. Quand je serai votre femme, monsieur le comte, Dieu me fera la grâce de prévenir en vous l'ombre d'un désir et d'une impatience. Jusque-là, croyez-en ma parole et mes larmes.

Si M. de Puymond prenait sa fiancée dans ses bras, Marie s'échappait frémissante, confuse, sans indignation, mais avec douleur; ne comprenant pas le danger qu'elle fuyait, mais se sentant méconnue et outragée. Alors elle s'enfermait dans sa chambre pour sangloter, demandant au ciel de lui inspirer des preuves de tendresse qui désarmassent le comte de ses reproches si durs et de ses hardiesses.

Hélas! je profane par ce récit tous les détails de cette lutte que ma mère racontait dans sa lettre, en termes si délicats et si purs, qu'on sentait que chez elle la pudeur avait survécu à la chute. Je ne saurais vous reproduire les traits de ce chaste pinceau, tout simplement habile, parce qu'il était inspiré par le cœur, et qu'il

savait ménager dans ces aveux le respect de la mère pour la dignité de l'homme et du fils et le respect du fils pour le souvenir de la mère, sans rien omettre, sans rien altérer, toutefois, de la vérité.

Un soir, le comte de Puymond vint pendant un petit voyage que le chevalier d'Aubigné fit en Touraine pour des affaires de la succession. Bien que les soupers fussent tout naturellement interrompus, et que Marie eût profité de ce répit pour s'enfermer dans une retraite absolue, le comte Philippe força la consigne, et pénétra dans la chambre de la jeune fille. Il était déjà tard. Cette visite surprit ma mère.

— Vous serait-il arrivé quelque chose, mon ami? dit-elle au comte en courant à lui.

Celui-ci la rassura et prit place à côté d'elle. Alors Marie voulut le congédier; mais les reproches habituels recommencèrent, plus nombreux, plus vifs, plus acerbes que jamais; Marie, disait-on, n'aimait pas Philippe; elle redoutait les propos des valets ou les bruits du monde; elle disputait au pauvre fiancé quelques heures d'intimité douce, elle le chassait, lui, qui ne rêvait d'autre bonheur que de vivre éternellement à ses pieds. Toute la litanie amoureuse commença : toutes ces récriminations d'amant qui frappaient parfois, comme un orage, le cœur de

la pauvre Marie, tombèrent sur elle comme une pluie persistante, l'atteignant sans relâche et la pénétrant. Le comte fut éloquent dans sa tristesse.

Marie le trouva pâle, et il ne manqua pas d'attribuer sa pâleur au désespoir dont l'abreuvait l'insensible jeune fille. Il parla d'obstacles apportés par sa famille à son mariage. Ces obstacles seraient facilement levés sans doute, mais ne valait-il pas mieux, après tout, les laisser subsister? Ils seraient une excuse facile pour celle qui refusait de l'aimer. Ma mère, navrée de ces reproches, ne sut que répondre, et comme le comte la vit chanceler sous cette tempête, il redoubla sans pitié, invoqua la mort, et, tirant son épée, jura de s'en percer aux yeux de Marie, si celle-ci ne se départait pas enfin d'une réserve qui le réduisait au désespoir.

Que vous dirai-je? ma mère fut vaincue; elle voulait sauver le comte, et cette tâche lui fut d'autant plus facile, que le comte n'avait nulle envie de mourir. La jeune fille, sans défense, s'immola tout entière à celui qui l'aimait. Cette pitoyable comédie de l'épée appuyée sur le cœur la trompa. Elle s'offrit en sacrifice à l'époux qui doutait d'elle. Invoquant Dieu dans cette faute que son âme élevait à la hauteur d'un devoir, elle tomba dans les bras du comte, comme une martyre qui tombe dans le bûcher, abandonnant

son corps à toutes les flammes, pourvu que l'amour immatériel dont elle avait fait sa vie fût intact.

III

Le comte parut comprendre la sublimité de cet abandon. Mais quand il revint, le lendemain, plus empressé, plus amoureux, Marie, pâle et résignée, le retint sur le seuil de sa chambre, et lui dit :

— Mon ami, je vous ai prouvé combien j'étais à vous sans réserve; et maintenant, je l'espère, vous ne douterez plus d'un cœur qui vous a tout sacrifié. C'est au nom de cette preuve même que je vous demande de respecter désormais en moi votre fiancée, votre femme. Si j'ai bien pleuré depuis hier, je n'ai du moins nul remords. Pourquoi en aurais-je? Ne m'avez-vous pas engagé votre loyale parole? et ne sommes-nous pas déjà unis devant Dieu? Mais ce repos de ma conscience, je ne puis le conserver qu'à une seule condition : monsieur le comte, vous n'exigerez de moi aucun nouveau sacrifice, qui ne saurait ajouter au témoignage irrécusable de ma tendresse, et qui deviendrait une insulte pour la

bénédiction que j'attends. Conservez l'honneur de mon époux. Hier, j'ai tout donné à l'amour; aujourd'hui, je refuse tout à la honte.

Le comte voulut résister, vaincre ces scrupules; mais Marie se fit de marbre; et, triste de ne pas se sentir comprise, elle repoussa avec une inexorable froideur celui qui l'outrageait plus maintenant par son insistance qu'il ne l'avait outragée la veille par sa séduction.

Le comte cessa pendant plusieurs jours de venir chez mon oncle. Ma mère souffrit, pleura et attendit; quand, après quinze jours, il reparut, Marie d'Aubigné avait les joues flétries et les yeux enfoncés dans les orbites. Chacune de ses nuits avait été une torture, chacun de ses jours une invocation désolée à son bien-aimé Philippe; mais elle se frappait elle-même, et s'imposait en secret des pénitences terribles.

Le comte parut surpris de ce changement, et la compassion prit bientôt un caractère chaleureux que Marie dut encore contenir. Ce fut alors que le repentir fit au cœur de cette victime une inguérissable blessure. Elle comprit qu'en cédant au comte, elle avait été pour lui, comme une maîtresse vulgaire, et que son sacrifice était vain; elle avait cru mériter le respect par cet abandon, et elle sentait maintenant que le comte, en redemandant sans pitié des joies expiées par la péni-

tence, la mettait au niveau de toutes les femmes séduites.

Elle souffrit d'épouvantables angoisses, et plus M. de Puymond essayait de ramener l'amour avec le sourire sur ses lèvres, plus elle descendait dans son agonie, et plus elle sentait en elle sa vertu méprisée, ses illusions étouffées, son amour crucifié se tordre en jetant des sanglots vers Dieu.

Le comte se lassa de la résistance de Marie et de cette froideur. Après des efforts infructueux, il fit les visites plus rares, et cessa tout à coup de venir. Il ne parlait plus de mariage, et quand Marie l'amenait doucement à cette idée, qu'elle lui faisait entrevoir comme une espérance, comme une promesse, il se taisait ou répondait vaguement.

Après un mois de désespoir, d'attente trompée, Marie eut peur de sa destinée. Elle avait dans l'âme un amour, qui ne devait la quitter qu'au tombeau, et cet amour, nécessaire à sa vie, portait une tache dont il était rongé et flétri. Ce qu'elle épuisa de prières, ce qu'elle versa de larmes ne saurait se dire.

Antoine voulait la consoler, lui parler du retour probable du comte. Un voyage, une maladie le retenait loin de sa fiancée. A cette dernière supposition, la pauvre Marie tremblait et pardonnait. Bientôt la jeune fille eut la certitude d'être

mère. Ce n'était pas assez de ses larmes, de ses douleurs, Dieu la frappait encore; il voulait que sa faute se fît visible et vivante pour susciter sans relâche le repentir et la honte.

Mais en même temps qu'elle se courbait sous ce nouveau malheur, Marie d'Aubigné se préparait pieusement et fermement à ses nouveaux devoirs. Elle alla trouver son frère et lui dit :

— Antoine, je vous ai prévenu que j'aimais le comte de Puymond, et vous m'avez encouragée; quand il a cessé de venir ici, vous avez tenté de me consoler. Aujourd'hui, mon frère, je viens vous dire que j'ai mal gardé l'honneur de la famille, et que mon enfant n'aura pas de nom si le comte de Puymond me refuse le sien. Hélas! que me diriez-vous aujourd'hui pour me rassurer?

Antoine reçut cette confidence sans sourciller. Il promit de se mettre en quête du comte, de le trouver, de l'amener, de le forcer à conclure au plus tôt un mariage trop longtemps différé; il consola Marie, et il ne fut plus question de ce sujet.

Ma mère vit trop bien, dès ce moment, qu'elle était isolée, et qu'elle ne devait trouver d'appui en ce monde que dans sa conscience et dans Dieu. Son âme se replia, et se cachant pour pleurer sa faute et pour l'expier, elle s'interdit toute plainte, toute protestation, toute réclamation, et se dé-

voua à l'innocente créature qui lui coûtait déjà si cher. Le comte pouvait venir, elle l'attendait et se sentait la force de l'attendre pendant de longues années; mais c'en était fait des joies rêvées de l'amour.

Elle ne reparla plus à Antoine du comte de Puymond, elle gémit de l'insouciance de son frère, et, comptant les jours, s'enfermant dans la solitude, elle attendit.

Ce furent de bien longues nuits! de bien longues journées! Toujours abandonnée, sans amitié, sans consolation, entendant de sa retraite les rires, les gaietés souvent grossières des convives du chevalier, la triste victime sua cette amère agonie que la Vierge a soufferte sur le Calvaire. Elle ne blasphémait pas; elle ne s'irritait ni contre le ciel, ni contre la vie; mais, en buvant goutte à goutte ce calice que son amour lui avait versé, elle répétait : « Mon Dieu! que votre volonté soit faite! » et n'avait d'autre distraction que l'image du comte, toujours présente à son esprit.

Quand ma mère sentit approcher ce que les autres mères heureuses appellent leur délivrance, et ce qui, pour elle, n'était que le commencement d'un autre martyre, elle alla puiser dans les sources que vous tenez ouvertes, dans vos églises, aux âmes fidèles, un nouveau courage et de nouvelles forces.

Un soir, que des symptômes l'avaient alarmée, elle se traîna vers une église et vint s'agenouiller dans un confessionnal. Mais il était tard, et personne n'était là pour recevoir le doux fardeau que la sainte femme nommait ses péchés. Comme elle allait se retirer, elle vit un prêtre, un vieillard qui paraissait étranger à la paroisse et qui faisait sa prière dans un coin de la nef abandonnée. Elle l'aborda et le pria humblement de vouloir l'entendre. L'homme évangélique se releva, et, devinant de grandes douleurs, accueillit aussitôt l'âme souffrante qui venait lui demander le pardon et la paix.

Quand il eut écouté le récit de Marie d'Aubigné, Simon Benoît, car c'était lui, dit à la pauvre victime :

— Mon enfant, je vous bénis, et au nom de Dieu, je vous absous. Si le Christ, notre maître, a pardonné à la femme adultère, avec quelle joie n'eût-il pas relevé aux yeux des hommes celle qui comme vous n'a péché que par une passion sainte et par l'erreur d'un dévouement sublime. Vous êtes bien seule sur cette terre, et cette solitude, qui ne paraît pas près de finir, est pour vous pleine de dangers. Mon cœur me dit qu'il ne suffit pas de vous absoudre, qu'il faut faire plus pour vous sauver. Écoutez-moi, je suis le pauvre curé d'un petit village, de Belle-Assise,

en Champagne ; mon presbytère est trop grand pour moi. Quand vous voudrez fuir Paris où vous n'avez trouvé jusqu'à présent que la honte et les larmes, venez à moi, et à nous deux nous élèverons votre enfant. M. le chevalier est un esprit que le monde a perdu ; il n'a pas veillé sur vous comme c'était son devoir. Plaise au ciel qu'il n'ait pas un reproche plus grand à s'adresser ! Si, comme je le crains, le comte ne doit pas revenir, vous ne devez pas rester, ma fille, dans la maison qui a si mal protégé votre innocence. Le jour où vous aurez perdu tout espoir de retrouver M. de Puymond, écrivez-moi, et j'irai vous chercher. Allez ! prenez courage, et soyez sans remords. Des pécheresses comme vous font la joie des anges et l'édification des hommes. Attendez avec confiance l'enfant que le Seigneur vous envoie. C'est peut-être votre rédemption. Toutes les mères dévouées sont saintes, et vous êtes trop résignée et trop chrétienne pour que le bon Dieu ne vous ait pas prise en pitié.

Ma mère rentra chez elle avec un rayon dans le cœur, et quand je vins au monde, quelques jours après, son premier cri fut un remercîment au ciel.

Mon oncle fut ravi de posséder un neveu. Il m'éleva dans ses deux mains, et chercha à deviner à qui je ressemblerais. Le nom du comte vint

sur les lèvres de la malade. Où est-il ; pourquoi n'est-il pas ici ? dit-elle.

— Il viendra, petite sœur, aie confiance, répondit Antoine, qui prenait son parti avec une légèreté étrange, et qui semblait trouver le réveil de quelque joie mystérieuse dans un événement qui déshonorait son nom.

Rien ne fut changé dans l'existence de Marie. Antoine tenait toujours table ouverte, il faisait de l'or de tout ce qu'il touchait. Du fond de sa chambre, en berçant son nouveau-né, la pauvre mère entendait toujours ces rires, ces éclats de fêtes, et son chagrin, enveloppé d'une sérénité religieuse qui l'affermissait tout en l'épurant, répandait une pâleur mélancolique sur son visage et creusait des ombres autour de ses beaux yeux.

Il semblait que le comte de Puymond fût un personnage aérien dont la trace, impossible à retrouver, déconcertât toutes les recherches. De temps en temps, mais bien rarement, ma mère s'informait de lui. Antoine répondait qu'il voyageait, qu'il était dans ses terres. Un jour le chevalier dit que Philippe venait de partir pour les Indes, et il accompagna cette nouvelle d'un blasphème énergique, faisant entendre que le séducteur s'était dérobé ainsi aux effets d'un courroux légitime.

Ma mère savait au juste ce que valait ce

prétendu courroux. Antoine n'avait pas dû épouvanter beaucoup le comte, et il y avait évidemment entre ces deux hommes un secret dont elle était la victime. A tous ses maux se joignit donc désormais la défiance de son frère, en qui elle pressentait un complice de M. de Puymond. Son amour brûla toujours au plus profond de son âme : mais ce fut dès lors une lampe sépulcrale, sur laquelle un marbre était posé, et qui n'éclairait plus qu'un tombeau. Elle ne pouvait arracher de son souvenir un nom qui avait résumé si longtemps toutes les joies espérées, toutes les félicités rêvées, mais ce nom ne fut plus qu'un fardeau qui la courbait, et, m'embrassant avec un baiser de mère et de veuve, elle comprit que j'étais pour toujours un orphelin.

Quelques années se passèrent. Je me développai lentement, faiblement. Baigné de larmes, n'entendant jamais ces doux chants de nourrice qui apprennent le sourire, j'étais si chétif, si pâle, si muet, que ma mère tremblait souvent de me trouver mort dans mon berceau.

Antoine respecta d'abord la retraite absolue dans laquelle s'était enfermée sa sœur. Il la laissait libre, la visitait rarement, ne lui parlait plus du comte et allait à ses plaisirs, sans la contraindre, comme autrefois, à présider les fêtes qu'il donnait chez lui ; mais après trois années

ainsi écoulées, le chevalier commença à gronder doucement Marie de son deuil, de sa solitude. Dans l'intérêt même de son enfant, il était bon, disait-il, qu'elle rapportât plus d'air et plus de soleil dans sa chambre. D'ailleurs, si elle avait été trompée, était-ce donc une raison pour condamner définitivement le monde, et pour ne lui demander ni espérance, ni amour? Il y avait d'autres gentilshommes que M. de Puymond, et la blessure faite à l'honneur de sa famille et au cœur de Marie pouvait se cicatriser par un mariage.

Aux consolations, ma mère répondit d'abord par son profond étonnement et par des larmes. Elle s'attristait de ne pas trouver dans son frère cette délicatesse, cette intelligence de ses douleurs dont elle avait besoin; puis, comme le chevalier revenait à la charge et mettait plus d'insistance dans ses conseils, elle eut peur. Quoi! ce n'était pas assez d'avoir contraint son innocence à côtoyer l'abîme, ce n'était pas assez de sa première chute, il fallait donc qu'elle séchât ses larmes, qu'elle remît du rouge sur ses joues flétries, et qu'elle revînt prendre place, avec l'assurance d'une vertu infaillible ou d'une conscience facile à s'apaiser, au milieu de ces joyeux convives, dont elle aurait encore à subir les outrageantes politesses. Quoi! c'était son frère qui lui

disait d'oublier sa faute et de déserter le berceau de son fils; mais quel singulier amour avait-il pour sa sœur? et quel était ce monde dans lequel les sentiments de la famille se dénaturaient ainsi? Plus que jamais, ma mère se sentit menacée, perdue. Elle s'épouvanta de cet abandon et songea au vieux prêtre qui l'avait si paternellement accueillie; elle lui écrivit, et, en attendant sa réponse, s'enferma dans sa chambre, redoutant non-seulement les instances amicales d'Antoine, mais encore peut-être quelque surprise, quelque violence nocturne, tant cette maison lui semblait devenue peu sûre pour elle, et tant elle se défiait de tout ce qui l'entourait.

Un soir, la pauvre Marie veillait, comme d'habitude, sur mon sommeil et rêvait à sa triste existence, à cette vie doublement souterraine qui s'écoulait dans ce coin de maison, à l'ombre plus épaisse encore de sa douleur et de ses regrets. La porte était restée ouverte par hasard, et de temps en temps une faible lueur montait avec un bruit de voix chaque fois que la porte de la salle à manger, placée au-dessous, s'entr'ouvrait pour laisser passer un valet.

Dans un de ces intervalles de bruit et de rayon, Marie entendit prononcer son nom et celui du comte de Puymond. Elle tressaillit. Mon père était-il là? Que pouvait-on dire d'elle et de lui?

Un secret effroi la rendit curieuse. Elle sortit de sa chambre, descendit quelques marches, se pencha sur la rampe de l'escalier et écouta. La porte resta quelque temps entre-bâillée, et le bruit monta, distinct et sonore, jusqu'aux oreilles et au cœur de la pauvre Marie. Une voix inconnue disait :

— Sais-tu bien, chevalier, que tu as là une belle spéculation, et que ton neveu, s'il grandit, peut te rapporter gloire et fortune!

— Je l'espère bien, répondait Antoine; mais le petit est bien chétif, c'est un souffle.

— Ah çà! et ta sœur ne se doute de rien?

— De rien. La pauvre enfant, ainsi que je vous le disais, croit aimer un certain comte de Puymond, parti pour les Grandes-Indes, d'où il reviendra quelque jour. Si elle se doutait que ce prétendu mari est marié, et que ce petit gentilhomme sentimental est tout bonnement le duc d'Orléans, elle serait capable d'en mourir de chagrin.

— Bah! les mères ne meurent jamais, et le duc fut charitable en lui laissant un fils.

— C'est égal, messieurs, reprit Antoine, j'ai quelquefois pitié de ma pauvre petite sœur. Elle est si douce, si belle, si modeste!

— Coquin, tu veux nous tenter en nous disant cela. Mais, enfin, quand la verra-t-on, cette belle

désolée? Tu la promets toujours et ne la produis jamais.

— Je voudrais bien vous y voir, marquis ; ces petites consciences dévotes sont comme des hérissons, on ne sait par où les prendre.

— Et combien le duc t'a-t-il payé cette idylle?

— Fi! messieurs, s'écria Antoine, vous êtes injurieux dans vos suppositions.

— Eh ! non, répliqua un autre, nous sommes tout au plus indiscrets.

— Ainsi donc, tu prétends faire reconnaître et légitimer ton neveu Philippe par son père?

— Certes, je le prétends, et bien d'autres choses encore!

— Ah! mon cher! que tu es heureux d'avoir une sœur!

— Hélas! je n'en ai qu'une.

— Chevalier, je te propose une autre affaire, si tu veux. Ta sœur...

La porte se referma; ma mère, que l'horreur avait clouée à sa place, n'entendit plus rien ; elle eut assez de force pour rentrer dans sa chambre. Mais à peine fut-elle près de mon berceau, que tout son courage l'abandonna et qu'elle s'évanouit. Quand elle revint à elle, la pensée du piége infâme dans lequel elle était tombée lui apparut tout à coup. Elle éprouva d'effroyables déchirements ; il lui semblait que son cœur s'en

allait par lambeaux, et que dans chacune des parcelles son âme, multipliée, vivait et souffrait. Quoi ! elle avait été le jouet d'un débauché, d'un homme que ses scandaleuses amours rendaient l'effroi des familles, et son frère, placé par Dieu et par son père pour la protéger, ne lui avait pas dit : Prends garde ! ne l'avait pas avertie, ne l'avait pas écoutée quand elle était venue à lui. Bien plus, il s'était fait le complice de ce crime, et il avait peut-être touché le prix de ce pacte odieux qui livrait l'honneur de sa sœur aux monstrueux caprices du duc d'Orléans.

Ma mère passa la nuit dans des douleurs inénarrables. Elle tombait, par intervalles, dans de mornes stupeurs auxquelles succédaient des larmes convulsives. Tout ce qu'elle aimait était déshonoré, mort pour elle. Son Philippe, son époux, n'était qu'un comédien sacrilége, et son frère en était venu à ce point de dégradation de livrer à la risée de ses convives le récit de la séduction et de la vente de sa sœur !

Vers le matin, la résolution de ma mère était prise ; elle quitta la maison en m'emportant dans ses bras ; elle n'attendit pas la réponse de Simon Benoit, et partit pour Belle-Assise.

Antoine, ne la voyant pas de la matinée, monta dans sa chambre, et trouva sur une table, à son adresse, un billet ainsi conçu :

tion et d'orgueil ; le dégoût et la honte me montèrent au cœur ; j'étais tenté de me précipiter sur mon oncle, et de faire une justice solennelle et publique de son infamie. Quant au régent, je me sentais près de le haïr : et pourtant, il y a quelque chose de si fort, de si puissant dans le nom de père, que j'étais partagé entre la tentation de le maudire et celle de l'aimer.

Je me levai, étourdi du coup terrible que mon cœur et ma raison avaient reçu, et je m'approchai du duc d'Orléans. Il me regarda en riant :

— Quelle mine lugubre vous avez, chevalier! me dit-il ; d'où revenez-vous donc?

— Monseigneur, je viens de loin, en effet. Savez-vous ce que dit cette lettre?

— Quelque sot couplet, n'est-ce pas, comme celui de l'abbé?

— Monseigneur, cette lettre me révèle le nom de mon père.

Le régent fit un mouvement, se remit aussitôt, et me dit avec froideur :

— Et quel est-il?

— La lettre assure que je suis le fils d'un certain comte de Puymond, qu'on nommait aussi monseigneur Philippe d'Orléans.

— Cette lettre a menti.

— Ah ! c'est assez d'avoir tué ma mère, monseigneur, ne l'insultez pas. La sainte qui a tracé

ces lignes n'a jamais profané sa vie de l'ombre d'un mensonge.

J'avais mis quelque animation dans ces paroles ; le régent sourit.

— Eh bien ! j'admets que cette lettre dise vrai, chevalier ; que prétendez-vous en conclure?

Je gardai un instant le silence. Je ne savais plus pourquoi j'étais venu au duc d'Orléans, armé de cette révélation. Le sourire de cet homme me désarmait de ma colère. J'avais au fond de mon âme tant de sentiments refoulés, comprimés, qu'en présence de mon père une sorte d'attendrissement me gagnait. Je n'avais pas à venger ma mère ; elle me l'avait défendu. Je pouvais donner libre carrière aux instincts qui m'agitaient.

— Ah ! monseigneur, repris-je avec une voix émue et en fléchissant presque le genou devant la majesté du prince et devant celle du père, pardonnez-moi si je réclame au nom de ma mère, au nom de ce secret, une place dans votre affection. Je suis un orphelin et un ambitieux de bonheur ; j'ai besoin d'un père et d'un ami.

— Enfant, me dit le régent en posant sa main sur mon front, vous jouez mal votre rôle et votre oncle vous l'a mal appris.

— Quel rôle? demandai-je étourdi de cette réponse.

— Parbleu ! croyez-vous que je ne devine pas les projets conçus par Antoine et confiés à votre éloquence ? Il s'agit de m'attendrir et de me faire un peu peur du scandale. Je vous avertis, monsieur, que vous ne prenez pas plus le chemin de ma tête que celui de mon cœur. Je trouve cette scène passablement ridicule. Nous sommes ici pour boire et non pour nous livrer à des reconnaissances pathétiques. Retournez à votre place, chevalier, et laissez-moi tranquille.

Stupéfait de cette réponse qui calomniait le mouvement si loyal qui m'avait guidé, je regardai le duc d'Orléans avec des yeux effarés, ne sachant qu'opposer à cette poignante ironie, et sentant la colère, un instant dissipée par mes illusions, sourdre et remonter en moi.

Le régent continua :

— J'ai pu, monsieur, m'intéresser à vous, tant que vous m'avez paru ignorant du hasard qui vous avait honoré de mon sang ; j'ai pu vous admettre à cette table et rêver quelque moyen de vous aider à percer cette obscurité qui vous pèse ; mais à l'intrigant qui songe à m'exploiter, je refuse tout ; je ne le connais pas. Vous n'êtes, mon cher, que le fils de mademoiselle d'Aubigné. Aimez votre oncle, soyez son héritier ; mais sachez bien que vous n'êtes chez moi que mon convive et que le sujet du roi.

C'en était trop, cette dureté, cette défiance me révoltèrent; je froissai la lettre, et me tenant debout devant le duc d'Orléans:

— Ainsi, monseigneur, ni la tendresse d'un fils, ni le dévouement d'un loyal gentilhomme, rien ne vous tente? Ainsi, vous me repoussez?

— Je fais plus, monsieur, dit le régent d'un ton froid, je vous fais chasser par les laquais si vous ajoutez un mot.

Cette dernière menace m'exaspéra. Je fis un geste si violent que, s'attendant à quelque insulte grossière, le duc se leva. Mon oncle, devinant à l'animation de mon visage et à la pâleur du régent que quelque chose de grave venait de se passer, se rapprocha ; le duc lui dit en raillant:

— Recevez mon compliment, chevalier, vous avez là un neveu qui vous fait honneur. Il a profité de vos leçons ; mais renseignez-le donc mieux sur sa famille; qu'il ne s'avise plus de vouloir sauter au cou du premier venu en le nommant son père. Si les femmes de votre maison font des bâtards, monsieur d'Aubigné, c'est à vous d'en prendre soin, et de leur inspirer l'humilité et la prudence qui conviennent à leur position.

— Je vous assure, monseigneur!... balbutia Antoine, déconcerté de ce reproche, et fort surpris d'apprendre que je savais tout.

— Ne me faites pas de protestations, et emmenez votre neveu ; le vin lui trouble le cerveau, il a besoin de sommeil.

Et nous tournant le dos, le régent alla s'asseoir près de Dubois, et si l'on n'avait pas vu sa main trembler encore d'émotion, on eût pu croire qu'il quittait un entretien paisible et sans importance.

— Ah çà ! mon neveu, dit le chevalier, m'expliquerez-vous ce que cela veut dire ?

Je me retournai vers mon oncle, et chargeant mon regard de toute la haine et de tout le mépris que la lecture de la lettre avait amassés en moi :

— Que voulez-vous savoir, monsieur ? comment j'ai appris votre infamie et le malheur de ma mère ? Que vous importe !

— Sortons, Philippe, vous ne pouvez plus vous contenir ; on vous regarde, on vous observe. Venez.

— Non ; j'ai encore à profiter de tout ce que je vois. Mon oncle, vous avez voulu faire mon éducation et me lancer dans le monde. Eh bien ! je m'instruis ici. N'est-ce pas là ce qu'il y a de plus illustre, de plus noble en France ? D'ailleurs, chevalier, toutes les bouteilles ne sont pas vidées.

Laissant mon oncle mécontent et inquiet, je m'approchai de la table, j'emplis plusieurs fois

mon verre ; j'avais besoin de m'étourdir, d'oublier, et tout à la fois de m'irriter.

Comme je portais pour la troisième fois le verre débordant à mes lèvres, je rencontrai le regard fixe et persistant de Marguerite ; elle avait tout vu, tout entendu, et elle m'observait.

— Je bois à vous, ma belle! m'écriai-je avec un éclat de rire qui me déchira la poitrine en sortant ; à vous, Vénus victorieuse! Vous ne savez pas que j'ai retrouvé mon père, et que, par un singulier hasard, vous êtes un peu ma mère!

Marguerite, au lieu d'accueillir avec son cynisme habituel, avec son impitoyable raillerie cette insolente provocation que le vin m'inspirait, devint sérieuse ; je me rappelai depuis qu'un soupir s'était échappé de sa poitrine.

— Parbleu! messieurs, continuai-je, ne pouvant retenir un flux de paroles qui me montait aux lèvres ; il faut que je vous raconte une histoire qui va tous vous faire rire, vous aussi, monseigneur, vous aussi, l'abbé, et vous aussi, mon oncle ; elle n'ennuiera que moi ; mais je me sacrifie.

— Nous écoutons! me cria-t-on de plusieurs points de la salle.

Le régent éleva la voix :

— Chevalier, prenez garde! me dit-il avec une colère qu'il dissimulait mal sous un sourire.

— Ne craignez rien, monseigneur, répondis-je; d'ailleurs, ne suis-je pas ici en famille?

— Nous n'avons que faire de vos histoires, reprit le duc avec vivacité; c'est bien assez de vos dissertations politiques. Laissez-nous causer avec ces dames.

Dubois, qui pressentait quelque scandale et qui devinait que j'allais sans doute fournir un aliment à sa verve diabolique et à sa manie de tourmenter le régent, m'exhorta au contraire à commencer.

Mais les exhortations étaient aussi inutiles que les défenses. Je ne me connaissais plus, je ne me possédais plus. La fureur, le désespoir, le vin, tout concourait à me donner une ivresse des sens et de l'âme, qui m'exaltait et me jetait hors de moi.

Malgré les signes impérieux du régent, je continuai.

— Il y avait une fois une jeune fille très-belle, très-innocente et très-pure. Un gentilhomme aussi puissant que le roi, aussi accompli que monseigneur le régent, eut envie de cueillir cette fleur délicate; mais comme il avait peur des épines, et n'était pas d'humeur à attendre que la rose se détachât de la tige et lui tombât feuille à feuille dans la main, le gentilhomme voulut brusquer les choses et se faire vendre la jeune fille.

— Philippe, me dit Marguerite avec un accent

plus adouci, c'est mon histoire que vous racontez là.

— Non, madame, répondis-je, c'est celle de ma mère. Écoutez.

— Chevalier! me crièrent à la fois, avec menace, mon oncle et le régent.

— Laissez-moi donc achever, répliquai-je, vous verrez que cela vous amusera.

— Cela m'intéresse déjà furieusement, observa Dubois.

— La pauvre jeune fille fut vendue. Le coquin auquel elle avait été confiée, et que j'ai l'honneur de vous présenter, messieurs, dans la personne de mon digne oncle, se fit donner quelques sacs d'écus pour l'honneur de sa sœur. Neuf mois après, heureux fruit de cet honnête marché, je venais au monde; la victime, que l'on avait trompée sous le voile d'un amour légitime et d'un honnête mariage, ne survécut à sa chute que pour m'élever, et, après une lente agonie, mourut, empoisonnée par cette délicieuse comédie. N'est-ce pas que mon histoire est bien gaie?

Je me versai une rasade et je repris :

— Or, messieurs, voici la fin du conte. Quand l'enfant fut grand, il eut la folie de s'adresser à son brave oncle, pour obtenir ce qui tentera éternellement les imbéciles et les héros : de la gloire et de l'amour. L'oncle ne connaissait qu'un pro-

cédé : vendre ou acheter. Il résolut donc de vendre le fils au père. Mais comme il fallait en attendant occuper le cœur du neveu, on mit ce dernier à bonne école, et Marguerite lui enseigna l'amour, que l'abbé Dubois avait enseigné à celle-ci. Quand le fils eut vingt ans, il vint, un soir pareil à celui-ci, demander à son père qu'il reconnût, entre deux bouteilles, non pas un nom, ou de la fortune ou des honneurs, mais une place dans son cœur, mais l'aumône d'un peu d'amitié. Il se sentait disposé à laisser sa mère sans vengeance si on lui souriait, si on lui tendait la main. Savez-vous ce que fit le père? il repoussa en ricanant ce fils assez niais pour vouloir l'aimer, et comme celui-ci insistait et avait des larmes véritables dans les yeux, il le traita d'ivrogne, et menaça de le faire jeter dans les escaliers par ses laquais. N'est-ce pas que ceci est fort amusant?... Vous ne riez pas, monseigneur?

En effet, le régent se mordait silencieusement les lèvres, mais Dubois se tordait de rire sur son siége.

— Vous êtes un admirable conteur, mon jeune ami! s'écria-t-il; je vous cède ma place à l'Académie.

Je repris avec une salive amère, et me sentant près de chanceler.

— La moralité de ce conte, messieurs, la

voici : c'est que quand on a pour oncle un faquin comme M. le chevalier Antoine d'Aubigné, on rend hommage à la famille et à la morale en l'étranglant quelque soir avec sa serviette, et que, quand on a l'honneur d'être le fils de monseigneur le régent, on n'a de place au monde que dans les orgies de son père et sur les oreillers de ses maîtresses.

— Bravo ! bravissimo ! hurla Dubois.

— Ah ! m'écriai-je en m'attendrissant et sans m'occuper de l'impression produite sur l'auditoire, il y avait pourtant une âme grande et généreuse dans ce fils de l'amour que l'on repoussait ! Pourtant, je vous le jure, dans ce jeune homme que son oncle a corrompu, que sa maîtresse a dépravé, que son père a chassé, il y avait une ardeur sincère pour tout ce qui est noble, pour tout ce qui est grand ! Il était capable de choses sublimes, d'héroïques entreprises, et à l'heure où vous le voyez, devant vous qu'il méprise, il pleure sa jeunesse gaspillée, son amour flétri, sa religion détruite, et il maudit père, famille, maîtresse, tout ce qui a conspiré contre son innocence, contre sa vertu.

J'étais dans le délire. Je sentais mes joues brûler sous deux ruisseaux de larmes ; mon indignation s'en allait en tristesse, et je m'interrompis étranglé par les sanglots.

Tous les convives me regardaient d'un œil hébété, sans comprendre. Le régent couvait une colère terrible ; Dubois me trouvait moins amusant depuis que je pleurais. Quand j'essayai de reprendre, des huées m'accueillirent.

— Assez ! assez ! cria-t-on de toutes parts, le chevalier radote, il est ivre !

Une dernière étincelle me ralluma les yeux :

— Je suis ivre, vous avez raison, mes gentilshommes, mais je suis moins ivre que vous, monsieur le comte de Nocé, qui faites des couplets sur la peste et sur la misère publique; moins ivre que vous, monsieur l'abbé, qui vous croyez une Éminence rouge, et qui n'êtes jamais qu'une Éminence grise. Je suis ivre, mais qui donc ne l'est pas ici, depuis le maître jusqu'au valet ?

Un hourra frénétique accueillit ces paroles.

— A la porte, le sermonneur !

Et tous se levèrent pour me chasser.

Comme je me reculais, en croisant les bras sur ma poitrine, je sentis une main se poser sur mon épaule. Je me retournai : c'était Marguerite.

Jamais je ne l'avais vue si belle, mais d'une beauté toute nouvelle. Son visage était d'une pâleur lumineuse ; le sourire amer de ses lèvres se perdait dans la majesté suprême de sa figure ; il y avait dans ses yeux une tendresse si vraie, si profonde, que j'en fus ébloui. Mais j'avais

conçu cette nuit-là trop d'horreur pour tout mon passé, et j'avais trop bien et trop récemment rompu les liens qui m'avaient fait si longtemps l'esclave de cette femme, pour céder à sa fascination.

— Que me veux-tu, démon ? lui dis-je à moitié égaré ; viens-tu me reprendre et m'emporter ?

— Philippe, répondit Marguerite d'une voix grave que je n'avais jamais entendue, je vous ai perdu, je vous sauverai.

Puis, se tournant vers les convives :

— Vous êtes tous des lâches, leur dit-elle, d'insulter à la douleur la plus sainte, la plus vraie ; de rire d'une torture comme la sienne, et de bafouer un homme de grand cœur et de grande âme, trop noble pour toute cette noblesse corrompue, trop pur pour ce siècle infâme. Son cri, je l'ai entendu, moi, il m'a réveillée. Vous vous étonniez de me voir sombre et dégoûtée, c'est que je ne connaissais que vous, messieurs ; voici celui qui me ressuscite et que j'aime.

Je n'entendis plus rien. Tant d'émotions successives, complétées par cette dernière transfiguration de Marguerite, m'avaient accablé. Le vertige me frappa aux tempes, un tourbillon me passa devant les yeux, je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais dans une voiture, entre deux hommes inconnus. J'eus quel-

que peine à ressaisir mes idées, et, retrouvant tout d'abord le souvenir de la promesse que j'avais faite à Simon Benoît, je m'imaginai que c'était lui qui me faisait enlever.

— Où allons-nous? dis-je à un de ces deux hommes.

— A la Bastille, me répondit-il en se découvrant avec respect.

V

Le lendemain, j'éprouvai une sorte de jouissance en m'éveillant dans une petite chambre de la Bastille. Je trouvais dans cette rigueur un motif de triomphe, et je me sentais vengé, puisqu'on songeait à se venger aussi.

Je regrettai de n'avoir pas tenu la parole que j'avais donnée à mon vieil ami. Sans doute il m'avait attendu et il avait douté de moi. Mais je résolus de lui écrire, de le rassurer, et ce retour ne pouvait qu'être ajourné. Repassant ensuite les événements de la nuit, je me dis que je ne devais pas compter sur la bienveillance du régent, blessé pour jamais dans son orgueil. Quant à mon oncle, j'avais, en pensant à lui, des mouvements de haine et de dégoût. L'image de Marguerite m'ap-

paraissait avec la singulière auréole que je lui avais vue avant mon évanouissement. Mais le charme était rompu ; cette dernière attitude pouvait m'étonner sans m'émouvoir. Cette nuit m'avait guéri. Peut-être n'y avait-il, au fond de cette transformation nouvelle, qu'une comédie.

Je me mis à la fenêtre. La matinée était pure. L'air, en entrant dans mes poumons, les débarrassait des lourdes et chaudes vapeurs de l'orgie. Je ressentais un bien-être, une légèreté d'esprit et de cœur qui me ravissait. Pendant que je déjeunais avec un appétit que je n'avais pas éprouvé depuis bien longtemps, j'entendis ouvrir ma porte, et le guichetier introduisit le chevalier Antoine.

A sa vue je fis un mouvement; mais lui, sans se déconcerter, me dit :

— Bonjour, mon neveu ! Il paraît que les prisons d'État vous vont bien. Il faut convenir que vous êtes un personnage bien fantasque, et qui mettez toute ma logique en déroute. Quand vous jaunissiez d'ennui à Belle-Assise, vous demandiez de l'amour à tous les échos ; je vous donne la plus belle femme de Paris. Vous vouliez de la gloire, je vous ménage la faveur du régent. Mais au lieu de m'écouter, selon nos conventions, monsieur veut agir à sa guise ! Vous n'avez pas encore le pied assez solide pour mar-

cher sans lisières. Je savais bien que le secret de votre naissance ne devait pas vous être confié trop tôt. Avec vos manies sentimentales, vous entravez tous les calculs. Parbleu! moi aussi, je voulais que vous eussiez un père; mais j'avais décidé que, pour ajouter de l'éclat à la scène de reconnaissance, ce dénoûment aurait lieu en présence du parlement assemblé. Être reconnu, embrassé, ce n'est rien; mais être légitimé, c'est beaucoup, c'est tout. Eh bien! voilà ce que je préparais. Tout allait le mieux du monde; cette maudite lettre a fait chavirer votre fortune et la mienne. C'est un édifice à recommencer. Que diable! mon neveu, soyez moins fougueux à l'avenir.

— Monsieur, répondis-je, vos projets me dégoûtent, votre protection me fait horreur. Vous avez vendu ma mère; vous ne me sacrifierez pas aussi à votre cupidité.

— De grands mots, Philippe, de grandes phrases! Votre mère a désespéré trop tôt, il y avait de l'avenir pour elle. Quant à vous, mon neveu, à votre aise! Boudez la fortune! Voici pourtant ce que je viens vous proposer. Le duc d'Orléans consent à pardonner, sous une condition, c'est que vous quitterez Paris immédiatement; on daigne vous acheter un régiment que vous rejoindrez aussitôt...

— Je ne veux rien de vous, interrompis-je ; je ne veux rien non plus du régent. J'aime mieux la prison avec votre colère que la liberté avec votre faveur. Si je sors d'ici, je veux être libre d'aller et de venir à ma fantaisie. Je suis jeune, je travaillerai : mais, du moins, le pain que je mangerai ne sera pas taché d'infamie.

— Je souhaite que ces belles résolutions durent, répliqua mon oncle ; mais je ne le crois pas. Je vous connais, mon neveu : vous êtes voluptueux à l'excès, et il viendra un moment où ce pain honnête vous semblera dur et fade sous la dent. Je vous en avertis, Philippe, tout cela sera du temps perdu. Vous nous reviendrez, et il serait bien plus court de commencer par nous rester.

Je tournai le dos à mon oncle et je refusai de l'entendre davantage. Antoine ne parut pas affecté de ma rancune. Il siffla, fit quelques tours dans ma chambre, frappa sur mes barreaux et sur ma lourde porte avec ironie, sembla prendre plaisir à passer en revue les détails d'une prison ; puis, venant se poster devant moi et haussant les épaules :

— Au revoir, mon neveu, me dit-il ; quand vous voudrez votre brevet, vous me le ferez savoir ; je vous l'apporterai avec trois mille écus pour payer votre équipement.

Voyant que je m'obstinais dans mon silence, le chevalier sortit. La journée se passa pour moi dans une méditation indéfinie. J'examinai mon existence passée; je fis le plan d'une existence nouvelle, toute de travail, de patience et de résolution.

Vers le soir, j'étais accoudé à ma petite fenêtre, suivant de loin la fumée des toits du faubourg Saint-Antoine, que je voyais monter et se perdre dans le ciel. J'animais les nuées, je leur donnais des noms, j'en faisais les agents mystérieux d'une pensée; je les enviais; j'aurais voulu, comme elles, flotter dans l'espace, loin des hommes et au-dessus d'eux.

Tandis que je me livrais à cette contemplation pleine de charmes, la porte de ma chambre s'ouvrit; je me retournai, et je vis Marguerite qui me regardait doucement.

Les dernières clartés du soleil, en se jouant sur son front, y posaient un diadème. Ses regards baignaient dans des lueurs; je la contemplais et je ne reconnaissais qu'à peine cette maîtresse hautaine et railleuse dont la tyrannie m'avait si impitoyablement courbé pendant trois ans. Bien qu'elle fût plus belle encore, et que son amour se fît visible à travers sa beauté, je restai sans émotion. Un peu d'étonnement m'agita tout au plus. Mon cœur s'était séché dans ma poitrine.

— Philippe, me dit Marguerite, je vous apporte la liberté.

— Comme mon oncle! avec des conditions sans doute? répondis-je.

— Sans conditions. Le duc d'Orléans a compris qu'il devait pardonner à l'exagération d'une douleur légitime, et cette captivité d'un jour a suffi à son ressentiment.

— C'est fort généreux à lui. Quant à vous, madame, je vous remercie de votre empressement à m'apporter cette bonne nouvelle; mais je vous avoue qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous en récompenser.

Comme j'avais prononcé ces paroles avec ironie, Marguerite rougit, et, après avoir tenu les yeux baissés pendant une seconde, elle s'avança vers moi, et, me regardant en face :

— Philippe, me dit-elle, je ne suis pas la femme que vous connaissiez hier, et qui bravait l'insulte parce qu'elle savait y répondre. J'ai souffert cette nuit, mais mon âme perdue s'est retrouvée. Quand je vous ai entendu, mon ami, raconter vos douleurs ; quand j'ai compris ce que vous étiez, ce que vous valiez, ce que j'ai méconnu, le remords de ma vie passée m'a saisie au cœur. Écoutez-moi, Philippe, je sens bien que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimez plus. J'ai mis trop d'acharnement à étouffer vos illu-

autre. Vous n'avez pu vous soustraire pendant trois ans à l'influence fatale de mes sarcasmes; c'est désormais à ma vigilance maternelle, à ma sauvegarde que tu ne pourras pas échapper, Philippe. Ton avenir est à moi pour racheter ton passé. Malgré toi, je te conduirai, je te ramènerai dans ces sentiers que ta mère t'indiquait. Mon ami, vous êtes libre; vous pouvez sortir de cette prison comme vous êtes sorti de votre amour pour moi ; votre vie, égarée un instant, peut recommencer et se poursuivre dans une belle route. Allez, Philippe, n'écoutez pas votre oncle, et ne m'aimez pas; mais songez à votre mère, songez à Thérèse, songez aussi à ces louis d'or dont vous aviez fait les confidents de vos rêves. L'amour pur et l'ambition loyale peuvent faire de vous un homme illustre. Philippe, rien n'est perdu encore, tout peut se réparer; je vous l'affirme, et je me sens la force de remuer un monde pour vous aplanir les obstacles.

J'avais laissé parler Marguerite sans chercher à l'interrompre. J'étais ainsi fait, monsieur le curé, que ce langage de l'amour vrai me trouvait indifférent ou soupçonneux; quand j'avais perdu trois longues années à me faire aimer de cette femme, le miracle que j'avais rêvé s'opérait au moment où je ne pouvais plus en jouir. Marguerite m'avait usé, flétri, et c'était à cet homme

désenchanté qu'elle venait rouvrir les horizons célestes dont elle l'avait fait descendre. Je ne crus pas à cette sublime confession d'un cœur qui s'était montré si longtemps froid et implacable.

— Je vous dirai, madame, comme dirait le régent, répondis-je : Vous jouez admirablement cette comédie, et les rôles de Madeleine repentie vous vont à ravir; mais vous voudrez bien permettre que je n'applaudisse pas.

Marguerite baissa la tête. Elle avait prévu ma dureté et se résignait. Je continuai, prenant plaisir à railler celle qui m'avait si souvent déchiré de ses moqueries.

— Parbleu, Marguerite, monseigneur le duc d'Orléans n'était pas plus sentimental quand il affectait, aux genoux de ma mère, un amour charmant et naïf. Je ne sais dans quel but il vous plaît de parodier le langage de la passion, et de vous poser près de moi avec cette attitude sentimentale et maternelle; tout ce que je sais, c'est qu'il est impossible que la Marguerite sans âme, qui m'a vu pleurer si longtemps à ses genoux et qui a ri de mes larmes, qui a gaspillé mes illusions, qui a pris un si cruel plaisir à me faire nier l'honneur et la vertu des hommes, la pudeur et la sainteté des femmes, vienne aujourd'hui me demander de l'honneur et de la vertu, en se fai-

sant pudique et sainte. Vous voulez prolonger l'orgie de cette nuit. Vous n'êtes pas dégrisée, Marguerite !

— Frappe, frappe, Philippe! me dit doucement cette femme avec un triste sourire. Meurtris-moi bien : que je souffre, que je saigne, que j'aie du moins des tortures à offrir à Dieu.

Je repris avec colère :

— Comme vous vous moqueriez, madame, si j'étais encore assez niais pour vous croire! Mais je me souviens trop de vous pour m'exposer. Vous rappelez-vous cette soirée pendant laquelle, brûlé d'amour, enivré de volupté, je vins me traîner à vos pieds, vous conjurant de me tendre les bras? C'était alors qu'il fallait m'estimer et m'aimer. J'étais pur et j'étais bon; mais votre infernal sourire me glaça, et quand vous consentîtes à m'accepter aux yeux du monde pour votre amant, vous vous fîtes un point d'honneur de me jurer que vous ne m'aimiez pas !

— Mais, Philippe, tu n'as donc pas compris, répondit Marguerite, qu'à ce moment-là même je t'aimais et que je voulais te sauver! Ah! tu me rappelles cette nuit, et tu es cruel, car j'ai souffert au milieu de mes rires. Oui, quand tu m'apparus, je t'aimai; je fis plus que de te le dire, je voulus te le prouver en t'éloignant de moi; je sentais bien que j'avais en moi trop de colère et

de raillerie pour faire à ton amour le lit caressant qu'il demandait; je sentais que tu étais perdu si j'étais à toi, et je te repoussai; tu persistas, je me rendis, et depuis, — c'est vrai, — je te crus un homme comme les autres, je te méprisai. Mais, aujourd'hui, mon Philippe, c'est à genoux que je viens te demander pardon de ces trois années maudites. Aujourd'hui, je viens te dire : Si par un coin du cœur tu peux ne pas me haïr, laisse-moi cette joie, cette espérance je ne t'en demande pas davantage.

— Aujourd'hui, répliquai-je furieux et embarrassé, je te répète tes paroles d'il y a trois ans, et je te dis : Tu viens trop tard, Marguerite, je n'ai plus d'amour, je n'ai que de la haine.

— Si je voulais pourtant, s'écria-t-elle en faisant un geste sublime d'exaltation et de défi, si je voulais, chevalier, je le sens là, je pourrais te vaincre, te dompter, te forcer à m'aimer! Tu ne sais donc pas ce qu'est l'amour d'une femme comme moi! J'étais habile à étouffer la flamme; crois-tu que mon souffle ne la ranimerait pas bien, et que ce cœur plein d'étincelles ne pourrait pas communiquer d'incendie? Philippe, Philippe, ne me défie pas, car je te ramènerais rampant et vaincu à mes pieds.

Marguerite était superbe en parlant ainsi. Ses yeux étaient chargés d'éclairs, son sein bondis-

sait, ses mains frémissantes s'agitaient dans des gestes de prière et de provocation.

Mais, je vous le répète, Dieu se faisant visible, ma mère même ne m'eussent pas désarmé.

— Essayez, dis-je en ricanant à cette femme; montrez-moi comment vous châtiez les rebelles, comment vous ramenez les esclaves insurgés.

Mais l'exaltation de Marguerite n'avait été qu'un sursaut de son amour flagellé. Son regard se voila, la résignation redescendit en elle :

— Non, Philippe, reprit-elle avec une voix pleine de larmes, non, vous avez raison, et je m'oublie. Détestez-moi, méprisez-moi, foulez-moi aux pieds; c'est ma punition, et je l'accepte, et je la demande. Je ne suis pas digne de vous, et si le ciel permet que votre amour renaisse, ce n'est pas pour moi qu'il doit renaître. Il faut me pardonner; il y a encore de la courtisane en moi; je me guérirai. Au revoir, chevalier. Je vous ai dit quelles étaient maintenant mes espérances et mon ambition. Dans l'ombre, de loin, d'en bas, je veillerai sur vous. Je vous préparerai de purs triomphes, de saintes amours; j'oserai prier votre mère qui est au ciel de m'éclairer. Je ne vous demanderai rien. Hélas! je n'ai que trop reçu, et je n'ai que trop à vous rendre. Seulement, mon ami, oubliez mes funestes leçons; ne croyez pas que tous les hommes soient faux et

méchants comme le régent et comme votre oncle; ne croyez pas que toutes les femmes soient corrompues comme moi. Il y a de belles amitiés à rêver, de chastes unions à contracter. Au revoir, Philippe! Désormais une sœur attentive marchera derrière vous, quand vous serez heureux; devant vous, quand un péril pour votre honneur ou pour votre vie viendra vous menacer.

— Parbleu! madame, lui dis-je au moment où elle allait franchir le seuil de ma chambre, il vous plaît aujourd'hui d'être ma sœur après avoir été ma maîtresse; vous avez aussi quelque raison d'être ma mère par alliance. Je ne désespère pas de vous voir un jour ma tante; mon oncle en vaut la peine.

Marguerite allait fermer la porte; elle se retourna, me jeta un regard plein de pitié, en me disant :

— Philippe, une autre femme vous dirait qu'il est lâche de l'insulter ainsi; moi qui lis en vous, et qui sais tout ce que vous avez souffert pour en venir là, je vous plains, je vous pardonne et je vous aime.

En achevant ces mots, Marguerite m'envoya un baiser de la main et disparut.

A peine fut-elle sortie que je ressentis une inquiétude vague, un trouble semblable au remords. Mais la réflexion me roidit bientôt contre

être incorrigibles. J'ai su depuis que, retirés à Amsterdam, ils n'avaient cessé d'écrire des pamphlets, des brochures, des épigrammes, des chansons contre la cour du Palais-Royal.

Quand nous fûmes à l'entrée de la rue Saint-Antoine, on me demanda où je voulais aller ; je me fis arrêter à la première auberge que nous rencontrâmes, et je congédiai la voiture.

Comme l'hôte, ébloui par le souvenir du carrosse qui m'avait amené, voulait me donner ses plus beaux appartements, j'insistai pour avoir, au contraire, l'endroit le plus simple, le plus modeste, le moins cher, en un mot. N'était-ce pas déjà trop pour moi qui me sentais les goussets vides ? L'hôte fit la grimace et me conduisit tout au haut de la maison, dans une mansarde. Il ne s'y trouvait guère plus de place que celles de la table et du lit. J'ouvris la petite fenêtre ; elle donnait sur les toits, et de loin on entrevoyait dans les vapeurs du soir les masses sombres de la Bastille qui me barrait l'horizon.

— Parbleu ! me dis-je en moi-même, la vue ne manque pas de charme ni d'utilité. Si j'oubliais, voilà qui me ferait souvenir.

Je m'endormis d'un sommeil profond et paisible, et je fus réveillé le lendemain par un rayon de soleil qui me tombait sur les yeux.

Je ne pus m'empêcher de sourire en faisant

l'inventaire de mon nouveau domaine, qui me rappelait ma pauvre petite chambre de Belle-Assise.

Hélas! que devait penser de moi mon vieil ami? Je résolus de commencer ma journée par lui écrire; car déjà je ne songeais plus à aller le rejoindre. Depuis qu'on avait voulu exiger, comme condition de ma liberté, mon éloignement de Paris, j'avais pris la ferme résolution de rester. Je voulais prouver à ceux qui m'avaient si indignement méconnu que j'avais un courage à la hauteur de mon ambition, et qu'il était plus facile de me rompre que de me faire céder.

Comme je cherchais mes vêtements pour m'habiller, je ne les retrouvai plus au pied de mon lit. Je me demandais déjà si ces débris de ma splendeur avaient tenté quelqu'un, lorsque j'entendis à ma porte un mouvement de brosse et de baguette; il était évident qu'un valet officieux, me jugeant sur mon costume, s'empressait de mettre ses services à ma disposition. J'appelai, et je ne fus pas peu surpris de voir entrer Dominique, mon valet de chambre de la rue de la Sourdière, mes habits sur le bras, le sourire sur les lèvres.

Je poussai une exclamation :

— Que faites-vous ici, Dominique?

— Mais, monsieur le chevalier peut le voir : je viens de brosser ses habits.

— Vous êtes donc garçon d'auberge depuis hier ?

— Est-ce que monsieur le chevalier m'aurait fait l'injure de me congédier ?

— Croyez-vous donc, monsieur Dominique, que, quand on loge rue Saint-Antoine, au cinquième étage, dans une mansarde, on soit en position d'avoir à ses gages un homme de talent comme vous ?

— Monsieur le chevalier me flatte, répliqua Dominique en lissant avec la manche le feutre de mon chapeau ; j'ai peu de talent, mais j'ai beaucoup de bonne volonté. J'étais venu rôder hier au soir dans les environs de la Bastille ; j'ai vu passer M. le chevalier dans le carrosse du gouverneur, je l'ai suivi, et sachant désormais où je devais m'installer, je suis venu ce matin de bonne heure.

— Mais vous ne comprenez donc pas, repris-je en riant de ce zèle digne d'un plus riche maître, que si je ne retourne pas chez mon oncle, et que si je viens m'installer ici, c'est pour vivre d'une vie de travail, de privation, peut-être bien de misère, dans laquelle j'aurai, à coup sûr, à offrir plus de services que je n'en aurai à demander ?

— En ce cas, monsieur le chevalier, repartit

joyeusement Dominique en ôtant sa veste et en se nouant un tablier autour du ventre, vous voyez bien que je vous suis indispensable, et qu'il vous faut quelqu'un, non plus pour vous servir, mais pour vous apprendre à servir.

— Ah! tout beau, monsieur, dis-je un peu blessé de la façon dont Dominique acceptait mes explications, vous vous hâtez de me faire votre égal.

— Prenez garde, monsieur le chevalier; vous habitez un peu haut pour loger l'orgueil. D'ailleurs, qui donc n'est pas ici le laquais de quelqu'un? Je suis le vôtre, le cabaretier est le mien. Marchand, soldat, homme politique ou faiseur de vers, vous serez celui de votre ambition, de votre vanité ou du public. Le diable est le laquais de l'abbé Dubois, celui-ci est le laquais du régent, lequel est le laquais du roi, et Sa Majesté, dans quelques années, sera sans doute le laquais de ses favoris et de ses maîtresses. Nous avons tous notre livrée; celles qui se voient sont souvent les plus douces à porter.

— Mais, enfin, mon cher Dominique, dis-je à ce valet philosophe, je n'ai pas de gages à vous donner.

— Bah! des gages, ne voilà-t-il pas un argument? Eh bien, je n'en veux pas. Je suis assez riche pour vous servir gratis.

— Vous êtes fou, mon garçon.

— Non, je suis curieux, voilà tout, puisque vous ne voulez pas croire à mon dévouement. Depuis trente ans, je suis au service de M. le chevalier Antoine d'Aubigné. Je m'y suis amassé un modeste patrimoine qui suffit à mes désirs. J'aurais donc pris ma liberté depuis quelque temps, si l'on ne m'eût attaché à votre service. Vous ne me croirez peut-être pas, monsieur, et cependant je vous parle sincèrement. Je vous aime pour deux raisons : la première parce que je vous ai vu tout petit dans les bras de votre pauvre mère, qui paraissait bien triste, bien malheureuse ; la seconde, parce que je n'ai jamais servi que des gens à morale facile, comptant fort peu sur leur courage, sur leur travail, sur leur honneur, et qu'il me plaît de voir un peu comment un jeune homme, brave, hardi, loyal, honnête, se retirera d'une mêlée dans laquelle il ne trouvera que la lâcheté, la honte, l'improbité.

— Ainsi, vous voulez que je vous donne la comédie ?

— Non, monsieur le chevalier ; mais un duel dans lequel je serai votre second. Oh ! j'en sais long. Les valets sont souvent des confesseurs. Quand vous serez devenu riche, eh bien, alors vous récompenserez, si vous y songez, le zèle que j'aurai mis à vous servir. Si vous devez rester pauvre, vogue la galère ! nous ferons la

cuisine ; j'assaisonnerai, et vous éplucherez. Monsieur votre oncle vous l'a dit, j'ai un peu étudié et j'ai beaucoup lu, mais je n'avais encore rien vu de pareil à ce que vous me promettez. Je ne veux pas mourir incomplet ; c'est ma fantaisie, laissez-moi la satisfaire.

— Dominique, vous n'êtes peut-être chez moi qu'un espion de mon oncle, chargé de lui redire toutes mes actions !

— Ah ! monsieur le chevalier, j'attendais cette injure, et j'étais étonné de ne pas la voir se produire plus tôt. Par malheur, elle n'a pas de prétexte. Supposez-moi ces intentions : en quoi est-il nécessaire à monsieur votre oncle de connaître toutes vos actions ? Cela peut-il l'enrichir, l'anoblir, ou lui donner des voluptés nouvelles ? D'un autre côté, allez-vous donc vous livrer à quelque œuvre si ténébreuse que vous redoutiez les regards du chevalier Antoine ? Vous espionner serait un rôle inutile, et vous connaissez trop monsieur votre oncle pour l'accuser de faire quelque chose d'inutile.

— Après tout, que m'importe ! dis-je à Dominique. S'il vous plaît de vous associer à ma destinée, soyez le bienvenu. Si vous me trahissez, vous n'aurez aucun mérite, et vous aurez peut-être quelque remords. D'ailleurs, il me paraît plaisant de ne trouver un ami véritable

que dans l'antichambre. Tope là, mon garçon; j'accepte le marché. Si je monte, tu monteras, et quand tu seras fatigué d'attendre, tu me quitteras.

— Je vous suivrai jusqu'au bout, monsieur le chevalier. Voyez-vous, monsieur, il y a deux fidélités au monde : celle des chats et celle des chiens; ceux-là aiment le logis et y meurent quand le maître l'abandonne; ceux-ci quittent la maison avec le voyageur, et trottent derrière sans s'inquiéter de sa route. Or, on attribue généralement plus d'esprit aux chiens qu'aux chats.

— Allons, mon pauvre caniche, dis-je en riant à ce singulier valet, commençons notre pèlerinage par un point essentiel : j'ai faim.

— Excellente occasion pour déjeuner, monsieur.

— Oui; mais ces occasions se présentent trop souvent pour qui manque d'argent.

— Si monsieur le chevalier veut me permettre, j'ai deux expédients à proposer.

— Parle, le conseil est ouvert; voyons tes deux moyens.

— Le premier, le voici, dit Dominique en tirant de sa poche une bourse assez bien garnie. Je ne m'embarque jamais sans provisions. Nous nous associons, monsieur le chevalier; moi j'apporte les instruments et vous le bagage intellectuel. Plus tard, nous ferons nos comptes :

donc, voici ce que j'avance à la société. Quant au second moyen, il consiste à solliciter de notre hôte un crédit qui dure jusqu'à l'arrivée de la fortune.

— Ce dernier moyen me plaît davantage.

— Toujours de l'orgueil, monsieur Philippe. Vous puisiez volontiers dans la bourse de gens que vous n'estimiez pas, mais vous n'osez prendre un louis dans la bourse d'un homme de cœur, parce que cet homme fut votre valet.

— Tu te trompes, Dominique, répondis-je tout ému de ce reproche, et je t'emprunterai sans scrupule. Mais, en vérité, tu me confonds; tant de délicatesse, de dévouement!

— Oh! ne me donnez pas d'éloges, je ne les mérite pas. J'ai fait de tout dans ma vie; je veux tâter de la vertu. C'est mon premier état qui m'a rendu philosophe J'étais chez un apothicaire; on voit là l'humanité d'un bien vilain côté. Votre oncle m'a défrayé pendant trente ans; maintenant, le pauvre homme est usé et n'a plus rien de nouveau à m'offrir. Je le quitte. Il me croyait à son service, tandis qu'au contraire il était au mien. Vous me paraissez du nouveau. Si je me trompe, j'aurai acquis cette déception-là de plus parmi les bagages de mon expérience.

— Qui que tu sois, Dominique, valet ou philosophe, tu seras avant tout mon ami. J'accepte

tes services sans honte, car je sens qu'ils ne sauraient être payés que par la reconnaissance, et, Dieu merci, j'ai cette monnaie-là.

— A la bonne heure! s'écria joyeusement mon ancien valet de chambre, et vive la liberté!

Cette matinée fut une des plus heureuses de ma vie. Nous fîmes en riant les apprêts du déjeuner, et, quand ce premier et modeste repas fut terminé, nous tînmes conseil et agitâmes la difficile question du choix d'un état.

Après un examen minutieux des diverses carrières et une appréciation de mes facultés, Domimique conclut que mon plus court parti était d'écrire, de faire des livres. Il ne doutait pas de mon talent, et jurait que ma prose et mes vers futurs me conduiraient plus sûrement à cette gloire rêvée que toutes les intrigues et que toutes les manœuvres concertées par mon oncle.

Je goûtai cette idée. J'avais toujours eu la tentation de répandre dans des œuvres d'imagination le trop-plein de mon cœur, qui me donnait des visions si magnifiques. Mon esprit méditatif, en se repliant sur lui-même, enfermait des élégies, des odes, des rêveries, qui n'avaient qu'à gagner à se rendre visibles. D'ailleurs, c'était pour moi la route la plus sûre de l'oubli. La joie intime de l'écrivain qui sourit à la manifestation de ses pensées, qui s'examine dans son style,

offrait des compensations trop réelles à l'amertume cuisante de mes derniers désenchantements. L'orgueil entre pour moitié dans la vocation d'un auteur. L'homme véritablement humble estime trop peu les rayons de son esprit pour les recueillir en gerbes et pour en faire de petits astres qu'il s'efforce ensuite de suspendre et de voir briller au ciel de la publicité. Mais pour un homme plein d'ambition et de passion comme moi, cette contemplation perpétuelle et intérieure était pleine d'attraits. Je résolus donc de faire des livres.

Quand ce projet eut été bien arrêté dans mon esprit, je tirai de la petite bourse de madame de Maintenon un des louis d'or, et le remis à Dominique en lui disant :

— Mon ami, je veux que vous consacriez ce louis aux premières acquisitions de papier, de plumes, d'encre, de livres dont je vais avoir besoin. Ces pièces sont pour moi plus précieuses qu'une fortune. Un sentiment superstitieux me les fait dépenser seulement dans les circonstances solennelles de ma vie. Hélas! voilà deux fois que j'ouvre ce sachet ; deux fois que mon espérance est trompée et que ce talisman me fait défaut. Serai-je plus heureux aujourd'hui? Je l'espère.

— Et moi je l'affirme, ajouta Dominique en mettant la pièce d'or dans son gousset.

adressé des compliments ; mais je n'en ai pas trouvé un seul qui ait voulu prendre la peine d'ouvrir mon manuscrit et d'en lire deux lignes.

— Les maroufles ! les bélitres ! les ignares ! s'écria Dominique en levant le bras. Ah ! ils ne veulent pas vous imprimer. Eh bien ! nous nous imprimerons seuls et nous les ruinerons. Ah ! ils vous défendent, ces messieurs, d'aspirer à la gloire, à la fortune ? Eh bien, nous nous passerons d'eux.

— Dominique, tu vois bien que rien ne me réussit, ni l'amour, ni l'ambition, ni le travail. Mon troisième louis ne m'a pas procuré plus de bonheur que les autres. Que faire? que devenir? Demain, j'irai réclamer le régiment que mon oncle m'a promis, et je partirai pour l'armée. Tu me suivras.

— Quelle folie ! monsieur le chevalier ; il sera toujours temps de finir par là. Ne désespérons pas encore, et soupons, comme si nous avions emporté la victoire. Mes réjouissances étaient préparées, ne les remettons pas à un autre jour. Qui sait ! le sort mauvais, en voyant que nous le narguons, finira par se dépiter, par perdre patience, par nous laisser. A table, monsieur le chevalier ! buvons à la santé des libraires !

Entraîné par la gaieté de Dominique, je m'assis et je soupai.

Au dessert, je vis apparaître une bouteille de vin de Champagne qu'on me ménageait comme une surprise. Bon gré, mal gré, il fallut la vider à nous deux, et, grâce à cet auxiliaire, le nuage de mon front s'évanouit, je ris de ma mésaventure, de mes frais de toilette perdus, et je me couchai, réconcilié avec les hommes et avec moi-même.

— Tu es un merveilleux médecin, dis-je à Dominique en posant ma tête sur l'oreiller.

— Vous n'êtes pas au bout, me dit-il en tirant mes rideaux; vous me féliciterez quand la cure sera complète.

Comme je m'assoupissais, dans cet état qui n'est pas encore le sommeil, mais pendant lequel les yeux s'embarrassent, et les songes commencent à voltiger autour des tempes, il me sembla que deux lèvres se posaient sur mon front, et je sentis la fraîcheur d'un baiser.

J'ouvris les yeux; je vis Dominique rangeant mes habits dans les meubles. Il était seul, mais la flamme de la chandelle posée sur une table, était agitée par le vent de la porte restée ouverte, et je pus distinguer des pas dans l'escalier.

— Quelqu'un sort d'ici? dis-je à mon compagnon.

Dominique, haussant les épaules en souriant, comme pour me dire que je m'étais trompé

et que j'avais rêvé, me fit signe de dormir.

— Mais, pourtant, insistai-je, j'ai senti un baiser.

Cette fois, Dominique partit d'un éclat de rire si franc et si moqueur, que je fus honteux de ma remarque.

— Parbleu ! monsieur le chevalier, c'est un de vos libraires, me dit-il, qui venait vous présenter ses excuses, et réclamer votre manuscrit.

Je tournai le dos à ce mauvais plaisant, et je m'endormis.

VII

Le lendemain, en m'éveillant, je fus étonné de ne pas voir Dominique. J'appelai, je sonnai ; il était sorti à la pointe du jour. Comme je cherchais à me rendre compte de cette excursion si matinale, je m'aperçus de l'absence de mon manuscrit. Il était évident que Dominique ne nous considérait pas comme battus, et avait voulu avoir sa revanche. J'entendis bientôt des pas précipités dans l'escalier, puis une voix joyeuse et haletante qui chantait en montant. Ma porte s'ouvrit, et mon valet entra en gambadant.

— Victoire! victoire! monsieur le chevalier, me dit-il en jetant une poignée d'or sur la table, nous sommes achetés, nous serons imprimés! Le libraire me suit pour vous présenter ses hommages et obtenir de vous la promesse d'un second volume.

— Comment as-tu fait?

— Je n'en sais rien. Je l'ai forcé d'écouter, je lui ai lu, malgré lui, des pages entières; et, comme il n'est pas de marchand assez niais pour dédaigner même un chef-d'œuvre, quand il peut en tirer parti pour sa fortune, notre homme m'a sauté au cou, et vient vous faire des offres superbes.

Je me jetai dans les bras de Dominique et l'embrassai avec tendresse. C'était plus que la gloire et plus que la fortune qu'il m'annonçait, c'était la liberté, l'indépendance, la réhabilitation par le travail. J'allais donc enfin relever de moi seul; je pourrais marcher droit et fier.

Je me fis raconter tous les détails de cette heureuse entreprise. J'admirai la sagacité, l'adresse de Dominique. Ne cessant de pousser des exclamations enthousiastes, je parcourais ma petite chambre, qui me semblait élargie; j'aurais voulu crier sur les toits et aux passants le grand bonheur qui m'arrivait.

Au milieu de ces élans, on frappa discrètement

à la porte. Dominique introduisit le libraire, qui s'avança vers moi la tête basse, le chapeau incliné jusqu'aux genoux, le sourire sur les lèvres, les yeux pleins de caresses :

— C'est à monsieur le chevalier Philippe d'Aubigné que j'ai l'honneur de parler? me dit-il.

Je reconnus précisément un de ceux qui m'avaient le plus rudement accueilli lors de ma visite.

— C'est à lui-même, répondis-je en me redressant, ravi de cette humilité de mon tyran de la veille. Alors cet homme se confondit en protestations, me parla de mon génie, des destinées qui m'attendaient, sollicita la préférence, se prosterna pendant une heure, m'offrit des sommes considérables, et se retira, me laissant ébahi, confondu, enivré d'orgueil et d'espérance. Dominique se frottait les mains en considérant ma joie. Il s'admirait dans son œuvre; c'était lui qui m'avait ménagé cette surprise. Je ne vous dirai pas la turbulence d'écoliers avec laquelle nous répandîmes les émotions qui nous agitaient. Nous sautions, nous gambadions, nous envoyions au plafond les plumes et le papier. Un déjeuner splendide fut prescrit; puis mon valet décida que je devais descendre au premier étage, et qu'à mon second ouvrage, je quitterais l'auberge pour m'installer chez moi. Le libraire avait laissé un

sac d'écus. Nous l'éventrâmes avec la vivacité de bandits, d'avares ou de banquiers. Je plongeais avec une volupté véritable mes mains dans cet argent qui m'appartenait bien, puisqu'il était la moisson de mon intelligence. De ce moment seulement, je pouvais me dire émancipé. J'échappais pour toujours au joug de mon oncle, aux tentations qui pouvaient me faire regretter, peut-être, le luxe facile, la vie voluptueuse qui m'avait accueilli rue de la Sourdière.

Je ne saurais vous peindre, monsieur le curé, la sérénité parfaite qui suivit cette première journée de surprise. Les sensations auxquelles j'étais devenu étranger depuis trois ans se réveillaient en moi; je revoyais un coin de ce ciel d'azur que j'avais autrefois peuplé de mes songes. L'idéal secouait ses ailes et me soulevait de terre. Marguerite, le régent, mon oncle, toute cette débauche, toutes ces fanges dorées s'évanouissaient. Mes exaltations naïves du village m'agitaient de nouveau, et je me retrouvais, comme autrefois, sous les saules de Belle-Assise, plein d'amour vague, de foi douce, de tendresse inquiète.

Dominique était vraiment beau d'intelligence paternelle; ils souriait à cette résurrection, et, comme je m'étonnais moi-même de ma pureté, il

savait me rassurer, m'encourager, me fortifier dans ma conversion.

— Mais, lui disais-je, comme un malade qui a senti les fraîcheurs du tombeau et qui n'ose croire à la santé, j'étais pourtant corrompu, mort à toutes les joies honnêtes; et rien de ce qui me charme et me transporte aujourd'hui ne m'eût ému il y a quelques jours; suis-je donc le même?

— Vous voyez bien, monsieur le chevalier, qu'il ne faut jamais désespérer. C'est l'orgueil qui vous perd, c'est l'orgueil qui vous sauve. Quand vous vous laissez choir, vous vous faites un point d'honneur de ne pas vous relever; mais si quelqu'un, malgré vous, vous remet sur pied, vous oubliez, vous effacez vos chutes, et vous marchez avec une intrépidité admirable.

— Dominique, répliquai-je à cet ami, tu es mon sauveur.

— Moi! je suis tout au plus votre intendant. Je n'ai d'autre mérite que de vous comprendre et de vous servir.

Je m'étais remis à l'œuvre, et bientôt j'avais pu satisfaire aux engagements contractés envers le libraire. Je trouvais dans cette profession charmante de quoi vivre honorablement. Je m'étais acquitté envers Dominique; mais les gages que je lui donnais maintenant en semblant

m'excuser de le payer, étaient moins le salaire de son dévouement que des cadeaux dont je faisais hommage à son amitié.

Je vécus quelques mois comme dans un rêve. Cette activité de mon esprit, ce travail accompli avec joie, cette libre possession de moi-même, cette satisfaction inappréciable de l'auteur qui se sent vivre dans son œuvre, l'ambition de me frayer une voie dans la foule, tout m'enivrait d'une ivresse contenue et mesurée, pleine de charmes doux et graves.

Je n'ose vous dire à quels enfantillages donna lieu l'apparition de mon premier volume. Je ne cessais de regarder mon nom sur la couverture du livre, de feuilleter ces pages que mes idées emplissaient, et à travers lesquelles les mots couraient comme des bandes de fourmis.

L'impression isole pour toujours le rêve de l'esprit qui l'a conçu. Dans le manuscrit, l'idée tient encore par une racine au cerveau qui l'a engendrée; mais l'imprimerie la détache, l'anime, la revêt, la fait agir, lui donne une physionomie qui lui est propre, belle ou laide, rieuse ou triste. Je ne cessais de me lire tout haut, tout bas: j'éprouvais le besoin de sortir dans Paris mon livre sous le bras; je passais dix fois par jour devant les vitres de mon libraire. Je m'arrêtais pour chercher mon volume, pour en épeler le

titre et le nom, et si quelqu'un me coudoyait, ou semblait disposé à s'arrêter, je reprenais ma course, ayant peur d'être pris en flagrant délit, et baissant mon front pour qu'on ne vît pas le nom qui devait y être écrit en caractères lumineux.

Je m'étonnai du silence que les gazettes gardaient à mon égard Dominique se mit en campagne, et j'eus la douce satisfaction de me voir annoncé, prôné dans ces feuilles. Avec quelle ardeur je repris la plume! avec quelle liberté j'envisageai l'avenir! Je me procurai l'innocente vengeance d'adresser un échantillon de mes œuvres à mon oncle et à Marguerite. Le premier jeta sans doute dans un coin, avec un dédaigneux juron, ce précieux épanchement de ma muse. Quant à Marguerite, elle me répondit par un billet plein d'encouragement et d'amour. Elle affectait de voir dans cette démarche de ma part un souvenir, une bonne pensée, et elle m'en remerciait; je résolus dès lors de la laisser étrangère à ce que je pourrais entreprendre.

J'écrivis à Simon Benoît. Le saint homme m'envoya sa bénédiction, et répandit dans quatre pages les conseils, les exhortations, les prières, les joies de son âme. Son style naïf était un cantique d'allégresse. Il me croyait sauvé, et, bien que ces jeux de mon esprit l'effrayassent pour

mon salut, il me félicitait surtout de ma vie laborieuse.

J'étais véritablement heureux ; toutes mes plaies se cicatrisaient; dans cette lutte incessante de mon esprit avec le beau, je n'éprouvais aucun découragement. Si j'échouais un jour, le lendemain, je m'armais dans le silence, dans la réflexion, et je triomphais. Je ne tardai pas pourtant à m'apercevoir que cette vie solitaire me deviendrait un jour pesante. Depuis que j'étais rentré par l'étude dans la contemplation, mon âme, dégagée des vapeurs qui l'étouffaient, avait repris ses élans. Éclairé désormais, je ne courais plus le danger de confondre les bouillonnements de mes sens avec les concerts divins, et c'était vers une passion chaste que tous mes désirs m'entraînaient.

Mais où trouver cette image candide et sereine, digne d'occuper mon nouveau sanctuaire? Quand je soupirais devant Dominique, celui-ci hochait la tête et essayait de plaider la cause de Marguerite :

— Monsieur le chevalier, me disait-il, l'amour des lettres n'est pas un aliment; il affame le cœur. Vous vous croyez heureux, et vous soupirez; dans quelques mois, les soupirs grossiront. Tout poëte a sa muse; vous cherchez la vôtre. Il n'est pas besoin de regarder à droite et

à gauche ; retournez-vous, et voyez sur vos pas. Il y a là deux ombres fidèles : l'une fugitive, à peine saisissable, qui pourrait bien n'être qu'une illusion ; c'est celle que vous avez laissée au village ; l'autre, plus vive, plus réelle, plus caressante, qui vous suit, qui vous enveloppe, qui vous couvre, c'est celle que vous avez maudite, monsieur le chevalier, et qui vous bénit. Vous la chassez, mais elle revient. Je sais cela, moi, qui fais sentinelle à votre seuil. Oh ! monsieur, quel rêve qu'un pareil amour pour celui qui saurait en jouir ! quelle réalité pour qui n'a qu'à tendre les bras et qu'à sourire !

Mais chaque fois que Dominique commençait à me parler de Marguerite, je m'assombrissais. La pensée de cette femme me gênait, me fatiguait, me faisait souffrir. Je lui en voulais d'avoir retardé les félicités simples dont je jouissais maintenant. Bientôt, à force d'entendre comparer Marguerite à Thérèse, j'en vins à souhaiter ardemment de revoir celle-ci, de faire quelque tentative nouvelle sur son âme ; j'avais besoin d'espérer qu'elle m'aimerait, et dans la passion pure que je me promettais près d'elle, je devais trouver à la fois la récompense de ma vie nouvelle et une vengeance contre mes trois années de débauche et d'oubli.

Un matin j'écrivis au père Brasseur. Je ne

laissai pas déborder sur le papier les sentiments qui m'agitaient. Je me tins en garde contre l'entraînement de mon cœur; je lui parlai un langage simple, sincère, viril; je le remerciai de ses conseils d'autrefois, de son refus héroïque; je lui racontai mes travaux, mes espérances, les résultats acquis. Cette vie de travail qu'il m'avait montrée, je la subissais gaiement, bravement. Moi, aussi, j'avais maintenant mes sueurs fécondes, mon sillon plein de gerbes, mes récoltes, mon soleil et mes horizons paisibles. Je traçai en peu de mots à cet homme des champs un tableau plein de réalités. J'eus bien soin de mettre des chiffres sous mes fleurs poétiques. Je fis tinter l'argent de mon travail, plus encore peut-être que le chant de mon amour. Je terminai en invoquant ma mère et ses adieux au père de Thérèse.

Quelques jours après, je reçus la réponse. Elle était simple, mais expressive :

« Mon enfant, m'écrivait ce brave homme, votre lettre nous a réjouis et nous a fait pleurer. Enfin, Philippe, vous voilà comme je vous rêvais. Quoique vous ayez pris un état un peu extraordinaire, puisqu'il vous fait vivre honorablement, et qu'il peut s'exercer sans qu'on offense le bon Dieu, continuez et prospérez. Vos belles pages valent mes belles prairies, et les bonnes pensées sont, comme mes fleurs, des produits du ciel.

» Thérèse vous remercie bien de votre souvenir. La pauvre fille est toute honteuse de penser que le camarade auquel elle racontait autrefois ses naïvetés est en train de devenir un homme célèbre qui fait des livres. Elle a peur que vous ne la dédaigniez ou que vous ne preniez note de ce qu'elle vous disait, quand vous voudrez vous moquer, dans vos contes, d'une fille simple et ignorante. Elle se porte toujours bien, et les voisins assurent qu'elle est plus belle que sa mère à son âge. Moi, dont les yeux ne sont pas connaisseurs, je n'ai pas d'opinion ; mais mon cœur me dit qu'elle est bonne, honnête et brave. C'est tout ce que je lui demande pour la joie de ma vieillesse et l'honneur de mon nom.

» Adieu, mon enfant, écrivez-nous quelquefois, et nous vous pardonnerons votre long silence. A propos, il paraît que vous êtes maintenant un gentilhomme, monsieur le chevalier d'Aubigné, je vous en fais mon compliment; mais je vous félicite avant tout, mon fils, d'être devenu un homme. »

Au bas de cette page, Thérèse avait écrit ces deux mots : « Courage, Philippe! » Je baisai deux fois ces caractères, tracés sans doute par une main tremblante, et je me sentis pénétré d'une nouvelle ardeur.

Huit jours après cette lettre, à la nuit tom-

bante, j'entendis frapper. Dominique était sorti, j'allai ouvrir. Une voix rude et joyeuse me salua de ces mots :

— Bonjour, mon enfant !

Et les deux robustes poignets du père Brasseur me frappèrent les mains. Je l'embrassai avec énergie ; mais lui, se dégageant de mon étreinte :

— Eh bien ! Philippe, me dit-il, embrassez donc Thérèse !

En même temps, il se détourna et me poussa vers sa fille qui était restée cachée dans l'ombre. Je m'avançai avec émotion, et je posai mes lèvres sur un front pur que je trouvai aussi doux, mais aussi froid qu'au départ.

Thérèse avait grandi, s'était développée, mais sans rien perdre de sa grâce. Elle avait une beauté éclatante qui semblait diminuer quelque chose de l'obscurité qu'elle traversait. Sa figure, dont rien n'altérait l'admirable limpidité, était calme et laissait voir distinctement la quiétude profonde de son âme. Ses yeux qui se posaient sans trouble sur les miens, étaient une onde azurée dont rien n'altérait la surface. Sa bouche souriante était entr'ouverte, et il semblait que, comme la filleule des fées, elle dût laisser échapper des ruisseaux de diamants à chacune de ses paroles, tant ses dents blanches brillaient à travers la pourpre de ses lèvres.

Je demandai au père Brasseur par quel heureux hasard il était à Paris.

— Le hasard? me répondit le brave homme; voilà un vilain mot qui nous fait injure à tous. Ce n'est pas par hasard que nous vous aimons, monsieur le philosophe. Depuis votre lettre, nous n'y tenions plus. M. le curé nous parlait toujours de Paris, et comme j'ai ici une vieille sœur qui adore sa nièce, j'ai profité de la fin de l'automne pour amener Thérèse.

— Ainsi, vous allez rester quelque temps?

— Moi, une quinzaine; ma fille, deux ou trois mois. Sa bonne vieille tante ne la laisserait pas repartir. Ah çà! M. Philippe, vous ne m'en voulez plus? J'avais le cœur gros, allez! quand je vous vis retourner au village, la tête baissée, ce fameux jour de la moisson. Votre pauvre sainte mère avait bien compris, elle, que je vous aimais au fond. Aussi, quand elle m'a fait jurer de vous tenir lieu de père, ai-je juré de bon cœur. Je n'espérais pas beaucoup toutefois. Pendant trois ans, je vous en ai bien voulu. En voyant pleurer M. Simon Benoît, je vous maudissais, mon fils; je me disais : — Il tuera tous ceux qu'il aime; je ne veux pas que Thérèse puisse l'aimer un jour. — Mais, depuis, j'ai rétracté mes mauvaises pensées. L'homme qui travaille ne saurait être méchant et égoïste, et on dit que vous êtes

devenu intrépide à la besogne. C'est bon signe, mon enfant, et je n'aurai plus peur de laisser en mourant mes champs en friche.

Je ne savais que répondre à ces débordements naïfs d'une amitié dévouée. Je regardais Thérèse embellie, le père Brasseur dont les gros sourcils s'efforçaient de cacher ses yeux humides ; je me disais que je ne méritais pas que ceux que j'avais dédaignés vinssent ainsi au-devant de moi ; je me demandais qui avait été assez puissant pour changer ma destinée. La pensée de ma mère au ciel me vint, et ne voyant sur la terre d'autre agent de cette intervention céleste que mon fidèle Dominique, je bénis du fond du cœur cet admirable valet qui avait su me faire recommencer la vie.

Comme il arriva quelques instants après, je le saisis par la main, et, l'attirant au milieu de la chambre, je lui montrai Thérèse et son père et la joie de mon visage, en lui disant :

— Mon ami, admire ton ouvrage !

Dominique fit l'étonné.

— Qu'ai-je donc fait ? dit-il.

— Ce que tu as fait ! m'écriai-je avec enthousiasme. Tu m'as retiré de l'abîme, tu m'as redonné un cœur, une âme, une étoile, un génie, des amis ! Va, homme sublime, tu as bien fait de garder cette livrée qui t'a permis de juger le

monde et de n'y point entrer. Je t'admire et je me sens écrasé sous ton dévouement.

— Il paraît que monsieur le chevalier compose, reprit Dominique en raillant, mais sans pouvoir dissimuler le trouble de sa voix. Quelle belle tirade vous débitez ce soir, monsieur l'auteur! Gardez donc cela pour vos livres.

— Philippe a raison, dit le père Brasseur en secouant l'épaule de Dominique; vous êtes un honnête homme, et on est fier de vous connaître. Si jamais il vous plaît de quitter le service, mon compagnon, venez acheter une métairie dans nos contrées, et je connais quelqu'un qui serait bien glorieux d'être votre voisin.

— Ce que c'est pourtant que de raisonner avec l'estomac vide, répondit Dominique en haussant les épaules! Comme on divague! Je vais vous préparer à souper, messieurs.

Et il sortit brusquement, peut-être bien pour dissimuler son émotion.

— Quel cœur! m'écriai-je, quand il fut sorti.

— C'est le bon Dieu déguisé en homme, ajouta le père Brasseur.

Thérèse, qui n'avait encore rien dit, sourit doucement.

— Je ne vois rien d'étonnant, dit-elle; c'est un homme qui vous aime bien, monsieur Phi-[illegible] tout!

Je ne vous raconterai pas la soirée charmante que je passai avec Thérèse, son père et Dominique. Ce fut une des plus heureuses de ma vie. Ce fut une de mes dernières joies. Que de chastes effusions! que de magiques et simples projets! Dominique était assis au milieu de nous, et se levait pour nous servir. L'égalité la plus auguste, celle que l'amitié reçoit et impose, présidait et confondait nos transports.

Le lendemain, j'allai voir le père Brasseur. Il me fut permis de passer tous les jours quelques heures avec lui et Thérèse. Je reprenais mes habitudes de Belle-Assise; je retrouvais près de ces premiers témoins de ma vie les sentiments loyaux que j'avais laissés au village.

Quinze jours après, le père de Thérèse repartit, non sans m'avoir chaudement embrassé. Il me nommait son fils avec des intentions dont il ne dissimulait plus la portée. Bien que j'eusse retrouvé Thérèse aussi calme, aussi sereine, aussi inaccessible aux orages, ou seulement au trouble des passions humaines, je ne me berçais pas moins de la pensée d'en faire ma femme; d'ailleurs, j'étais revenu de ces frénésies, de ces ardeurs emportées qui m'agitaient au moment de mon départ. Marguerite avait été un douloureux enseignement.

Comme un convalescent qui veut pour ses

paupières affaiblies un jour tamisé, une lumière abritée, je voulais pour mon âme, meurtrie par les convulsions des amours fatales, un sentiment paisible, qui ne risquât point d'éveiller en moi ces terribles tempêtes sous lesquelles ma vie s'était flétrie.

Hélas! je me croyais arrivé à un de ces moments enviés, à mi-côte de la fortune et de la gloire, où l'on fait halte pour se reposer, pour comparer la route faite au chemin qui reste à parcourir, et pour goûter dans un recueillement saint et profond la joie d'un rêve satisfait et d'un devoir accompli. J'arrangeais ma vie, et, sans m'expliquer comment tous les éléments de bonheur se trouvaient ainsi réunis, je me laissais aller à un assoupissement plein de songes, qui me berçait, en augmentant, avec les sources de mon esprit, toutes les forces de mon cœur. Je me croyais sauvé. — Encore quelques pas, me disais-je, et je n'aurai plus à craindre ni lâche défaillance ni orgueil impatient.

Vaines illusions! chimériques espérances! Je devais encore avancer, mais pour voir crouler dans un sombre abîme de sang et de larmes l'édifice de mon bonheur aux clartés enchanteresses Je croyais forte et solide cette branche reverdie à laquelle je suspendais ma joie et ma vie : mais quand je calculais mon avenir, je mar-

chais déjà sur un gouffre. Comme l'oiseau qui chante sous l'orage, et dont la note joyeuse est encore dans l'écho, tandis que l'éclair a déjà frappé son nid, dispersé sa couvée, et suspendu les débris à toutes les feuilles, je chantais, et je n'entendais pas, dans l'ombre, l'éclat de rire impitoyable et satanique qui devait dominer ma ruine et accompagner ma chute.

VIII

Quelques mois se passèrent. Je travaillais, je vivais seul avec Dominique; j'allais voir Thérèse chez sa tante; je visitais mon libraire, qui paraissait de plus en plus enchanté de moi, et qui m'achetait sans contestation tout ce que je venais lui proposer.

Bien que je m'étonnasse un peu tout bas de la lenteur avec laquelle mes livres, si chaudement appréciés par mon éditeur, faisaient leur chemin dans le monde, et que je ne les eusse encore rencontrés qu'à la vitre de celui-là; d'un autre côté, bien que je ne trouvasse pas dans l'intimité de Thérèse plus d'effusion que par le passé, je souffrais peu de ces deux plaies de mon cœur et de ma vanité. Dominique n'était-il pas là? Il

votre indignation passe la plaisanterie. Ce n'est pas devant moi qu'on prend de ces airs, moi qui suis de la famille et qui ne peux pas vous en vouloir de ce que vous épargnez ma bourse.

Les railleries du chevalier étaient de plus en plus obscures pour moi. J'insistai pour qu'il s'expliquât. La dame inconnue se précipita sur moi en poussant un cri.

— Philippe, me dit-elle, n'écoutez pas cet homme, et sortons.

Mais j'avais remarqué trop de malice, trop d'ironie dans le regard de mon oncle, pour lâcher pied. L'effroi manifesté par ma compagne éveillait aussi ma défiance.

Je me croisai les bras sur la poitrine en regardant mon oncle avec défi; mais Antoine n'était pas homme à s'intimider : il haussa les épaules.

— Mon neveu, dit-il, je suis forcé de vous plaindre ou de vous admirer. Vous êtes un niais ou un homme fort habile, car, en vérité, vous jouez la colère à ravir.

— Toujours la même insulte! m'écriai-je; par le ciel, monsieur le chevalier, je vous jure que vous ne franchirez pas cette porte avant d'avoir parlé plus clairement, ou de vous être rétracté.

— Par l'enfer, répondit mon oncle en riant toujours, je trouve que nous devons amuser madame. Voyons, Philippe, sur quel point vous

faut-il une rétractation? N'avez-vous pas fui la maison quasi paternelle de votre oncle pour venir demander aide et protection à madame?

— Moi! répondis-je les joues empourprées, j'ai quitté la Bastille pour une mansarde, l'oisiveté et la prison pour le travail et la patience. Quant à madame, vous êtes bien hardi d'en parler ainsi. Moi qui ne connais d'elle que son esprit et que la douce flamme de ses yeux, je vous défends de la mêler à vos sarcasmes.

Pour toute réponse, le chevalier s'inclina profondément devant la dame masquée en disant :

— Je vous fais mon compliment, Marguerite; vous vous entendez aux métamorphoses.

— Marguerite, répétai-je; mais cette dame n'est pas Marguerite.

— De plus fort en plus fort, riposta le chevalier Antoine, qui semblait me prendre en pitié.

— Aidez-moi donc à le démentir, madame, dis-je à l'inconnue.

Mais la dame resta muette, et je remarquai que tous ses membres étaient agités par un tremblement nerveux. Je levai la main pour lui enlever son masque, elle me prévint, et l'arrachant avec colère, elle le jeta à ses pieds.

Le visage pâle de Marguerite m'apparut à travers les larmes qui l'inondaient.

— C'était donc un piége, madame, et vous vous jouiez de moi!

— Je ne vous ai pas trompé, Philippe, me dit cette femme avec cette voix dont le timbre charmant et l'accent attendri se révélaient pour la première fois, ce n'est pas la Marguerite que vous avez connue et que vous avez maudite qui vous cherchait sous ce masque; c'était une amie si dévouée, si pure d'intentions, si sainte dans son amour que vous pouviez l'accueillir, sans vous parjurer et sans manquer à votre haine.

Antoine recommença ses éclats de rire; quant à moi, j'étais stupéfait et honteux de mon long entretien.

— Chevalier, dis-je à mon oncle, vous aviez deviné juste, et je ne suis qu'un niais; mais expliquez-moi toute l'énigme. Comment avez-vous vu sous ce masque, et que signifient vos premières paroles?

— En vérité, mon pauvre enfant, repartit le chevalier avec un geste de compassion, je commence à croire que vous avez été dupe, et cela m'attriste. Quoi! vous seriez le seul à ignorer que depuis votre sortie de la Bastille, vous avez déjeuné de l'aumône de madame et soupé de ses libéralités?

— Que dites-vous? m'écriai-je d'une voix étranglée, et sentant comme des aiguilles de feu

me cribler le front; cet argent de mon travail!...

— Était donné par madame.

— Mais ces livres que j'ai composés et vendus...?

— N'étaient lus et achetés que par madame.

— Mais ce libraire...?

— C'est madame qui le désintéressait.

— Mais Dominique...?

— C'est le confident et l'agent de madame.

— Est-ce vrai? dis-je avec une sorte de rugissement en me tournant vers Marguerite.

La pauvre femme était blanche comme un linceul, mais ses yeux jetaient des lueurs; elle ne me répondit pas, et je vis sa lèvre frémir. Comme Antoine s'approchait d'elle, avec galanterie, pour la soutenir, elle le repoussa et tomba sur le banc que nous avions quitté.

C'était un aveu. J'en fus accablé. Je roulais au plus profond d'un abîme. Toutes ces joies honnêtes, toutes ces espérances de ma vie de travail étaient illusoires. Je me croyais libre et j'étais esclave; je me croyais affranchi et je mangeais l'aumône d'une femme détestée. Ce que j'éprouvai en quelques secondes ne saurait se décrire. Tout croula en moi. Je sentis les ruines s'amonceler, les sources ravivées se tarir, les sillons fleuris se dessécher. Un mouvement de rage me fit crisper les poings.

— Ainsi, repris-je avec fureur, c'était vous, madame, qui disposiez de moi ; qui étiez mon éditeur, mon public, ma gloire, ma fortune !

— Philippe, répondit Marguerite en relevant la tête par un mouvement de fierté, je vous avais prévenu qu'il ne vous serait pas possible de vous soustraire à ma vigilance. Vos dédains m'ont rendue votre mère. Je vous voyais si résolu, si courageux, si inspiré, que j'ai voulu fortifier ce courage, féconder cette résolution. J'ai trouvé un complice sublime. Dominique me racontait vos rires, vos triomphes, vos joies, et je me sentais heureuse.

— Ainsi, madame, vous aviez corrompu mon valet, et cet ami n'était qu'un misérable espion !

— Ah ! Philippe, insultez-moi, mais respectez au moins l'amitié la plus dévouée, la plus belle que Dieu ait mise ici-bas. Dominique était votre bon génie.

— Ainsi, continuai-je, en songeant à l'effroyable chute de mon rêve, je n'étais qu'un pantin dont vous vous amusiez ; ainsi, je ne vivais que de vos largesses, et peut-être espériez-vous un jour obtenir, par un aveu, ma reconnaissance, et me contraindre à l'amour !

Marguerite, d'abord écrasée par les révélations de mon oncle, s'était peu à peu roidie contre la douleur. Sa pâleur faisait place à une

animation fiévreuse. Elle descendait dans la lutte, armée de sa tendresse.

— Ah! tu me méprises donc bien, Philippe, me dit-elle, pour m'accuser ainsi! Moi, vouloir acheter ton amour, moi qui te comprends, moi qui veux te sauver, j'aurais pu espérer rentrer ainsi, par surprise, dans ce cœur que je voulais agrandir encore et purifier!

— Dominique me parlait souvent de vous, dis-je avec une ironie qui m'étouffait.

— Dominique avait tort, reprit Marguerite d'une voix grave, presque solennelle; il me trahissait en croyant me servir. Ce n'est pas pour moi que je voulais élever ton âme, t'ouvrir une glorieuse arène, et tu aurais pu m'aimer encore, que je t'aurais repoussé. Puisque je voulais te sauver, mon Philippe, il fallait bien te trouver un amour qui te servît de sauvegarde, et le mien ne pouvait, hélas! purifier que moi!

— Parbleu! vous êtes généreuse, madame, dit Antoine avec moquerie, et le jour du mariage de mon neveu avec mademoiselle Thérèse, on vous fera une place sous les marronniers de Belle-Assise, à côté de la mariée.

— Comment! m'écriai-je, Thérèse était du complot?

— Je n'en sais rien, reprit mon oncle; mais, ce que je sais, ce que j'ai deviné, c'est que ma-

dame Marguerite a fait venir à Paris votre jeune bergère du village; que le gros fermier n'est pas fâché d'avoir pour gendre un gentilhomme assez bien bâti, qui peut ajouter un petit manoir à ses fermes. Peut-être a-t-on promis quelque corbeille à la mariée, et Dominique a été l'âme de cette conjuration contre votre innocence.

— Vous répondrez un jour, monsieur le chevalier, de tout le mal que vous faites aujourd'hui, dit Marguerite avec tristesse.

— Vous m'en voulez, repartit Antoine, parce que je dérange quelque chose de votre joli roman.

— Je vous remercie, mon oncle, dis-je d'une voix stridente et en attachant sur Marguerite des regards indignés; je vous remercie de m'avoir enlevé à cette comédie. Ainsi, je n'ai rien, je ne suis rien! Talent, amour, avenir, tout n'était qu'une déception! Comme j'étais niais! comme vous deviez vous moquer! comme je tombais bien dans tous les piéges! L'idée même de ce bal où je devais vous rencontrer était une heureuse imagination de Dominique. L'honnête entremetteur voulait vous faire dérober une nuit d'amour et d'entretien, sans que la part de Thérèse fût diminuée. Calcul charmant! Quel malheur que les masques se détachent, et qu'on ne puisse pas mentir jusqu'au bout!

J'allais me retirer, Marguerite s'élança, me retint fortement par le bras, et me regardant avec des yeux où tous les brasiers de son cœur se reflétaient :

— Philippe, me dit-elle, prenez garde! Si vous partez ainsi, vous êtes perdu. Ah! ce n'est pas pour moi que je vous implore, c'est pour Thérèse, c'est pour vous, mon enfant, que j'aurais rendu heureux et bon. Par votre mère qui me sourit et qui me pardonne; par tous vos rêves, Philippe, je vous en conjure, ne retournez pas à ce monde lâche et infâme dont je vous avais arraché. Tu as honte de mes dons, de cet or misérable que je te faisais pourtant laborieusement gagner. Eh bien! méprise-les, rejette-les, mais écoute-moi :

J'ai eu tort, dis-tu, de te faire vivre dans un heureux mensonge qui te consolait et t'inspirait! eh bien! attends quelques mois, quelques semaines, quelques jours, et je t'aurai trouvé un vrai public, des admirateurs sérieux, je t'aurai ouvert une carrière. Alors, quand ton but sera atteint, quand tu auras trouvé la fortune et la gloire, débarrasse-toi de moi, jette-moi à la face cet argent, ces bienfaits ; sois libre, sois ingrat, ne me dois rien; mais ne va pas, par dépit, par haine pour moi, que tu as tant aimée, perdre ta carrière et désespérer Thérèse.

— Non, répondis-je, je ne veux rien. Puisque le courage, le talent et le travail sont impuissants, je ne veux pas lutter. Mon oncle, vous aviez raison, et j'étais un insensé de vous fuir. La vie est une plaisanterie grotesque, et je veux en jouir sans l'estimer.

— Philippe, encore une fois, tu te perds! s'écria Marguerite en se tordant les bras avec angoisse.

— Je me sauve, madame, répliquai-je.

Comme mon oncle passait son bras sous le mien pour m'entraîner, Marguerite vint à lui, et, élevant ses lèvres à la hauteur de son visage, lui souffla ces paroles haletantes :

— Misérable! c'est une lutte entre nous : eh bien! je l'accepte, et je triompherai. Tu le perdras, tu le vendras, comme tu as vendu sa mère; eh bien! j'irai le chercher jusqu'au fond de l'abîme, dussé-je ramper sur mes genoux!... Reprends Philippe, fais-en un homme de débauche comme toi; arrache pour lui à son père une reconnaissance qui proclamera ta honte ; je me moque de toi. Un jour, je le sens là, Philippe me reviendra. Plaise à Dieu qu'il ne se venge pas alors de l'infamie dont tu l'auras couvert! Exécrable instrument du vice, je te maudis!

— Amen! répondit en se moquant le chevalier Antoine.

Marguerite était sublime dans sa colère ; une fureur imbécile pouvait seule m'empêcher de me prosterner à ses pieds. Le sombre domino qui tombait de ses épaules l'enveloppait comme le manteau d'une pythonisse. Une indignation prophétique soulevait sa poitrine, et au frémissement de ses lèvres, aux regards navrants qu'elle me jetait comme des étreintes, on sentait l'amour terrible qui s'agitait en elle.

En sortant du couloir qui avait servi de théâtre à cette scène, je me trouvai en face de Dominique.

— Ah ! vous voilà, monsieur, lui dis-je ; vous êtes discret, vous avez craint sans doute de troubler l'innocent tête-à-tête que vous aviez ménagé ?

Un imperceptible sourire souleva ses lèvres :

— Que voulez-vous dire, monsieur le chevalier ?

— Je dis, monsieur, que je n'aime pas les menteurs.

— Ma foi, monsieur le chevalier, pas plus, sans doute, que je n'aime les ingrats.

— Je vous fais mon compliment, Dominique ; vous avez une merveilleuse habileté pour trouver un libraire. L'œuvre était difficile, n'est-ce pas ?

— Mais assez, monsieur le chevalier.

Marguerite, qui me suivait, posa la main sur son épaule :

— Il sait tout, mon bon Dominique, dit-elle.

Dominique promena son regard sur le chevalier Antoine et sur moi, et devinant ce qui s'était passé aux émotions peintes sur nos visages, il se pencha à mon oreille et me dit :

— Vous savez tout, et vous ne tombez pas à ses pieds ! Ah ! vous devriez l'adorer.

— Comme on adore à l'Opéra, répondis-je en montrant la salle éblouissante de lumières dont nous franchissions le seuil.

— Monsieur, s'écria Dominique, voilà encore un mauvais tour que va vous jouer votre orgueil !

Inexorable envers Marguerite, je me sentais indulgent pour Dominique, dont l'amitié, quoique un peu moins désintéressée que je ne l'avais cru d'abord, ne m'avait pas moins soutenu et consolé. J'adoucis donc ma voix pour lui annoncer que nous retournions rue de la Sourdière, dans l'hôtel de mon oncle.

— Vous faites bien de ne pas me congédier, me dit en riant Dominique, car j'étais résolu à vous suivre malgré vous.

— Je t'emmène, répliquai-je, mais à une condition, c'est que tu me tiendras quitte désormais de tes conseils.

— Oh! monsieur le chevalier me sait trop économe pour rien perdre.

J'allai achever ma nuit chez mon oncle.

IX

Dominique avait raison, monsieur le curé; c'était l'orgueil qui me ramenait au tentateur de ma jeunesse et qui me faisait méconnaître le dévouement de Marguerite, l'amour de Thérèse, l'amitié de mon valet. Je croyais de ma dignité de repousser les secours de toutes ces âmes désintéressées, et j'allais stupidement me livrer à un spéculateur sans foi, dont la bienveillance n'était qu'un calcul.

Quand j'ai consenti à vous raconter l'histoire de ma vie, j'ai pris la résolution de ne rien vous dissimuler de mes faiblesses. Mais la sueur me vient au front quand je songe à l'erreur grossière de ma vanité, quand je me rappelle les inspirations détestables de mon amour-propre.

Je n'ai plus que de douloureuses confidences à vous faire; pardonnez-moi de hâter mon récit. Avec l'instinct du bon et du bien, avec un enthousiasme sincère pour l'idéal, j'en suis venu aux actes les plus étranges, aux lâchetés les plus

odieuses. Dominique avait encore dit vrai quand il m'avait reproché un jour de mettre mon honneur à ne point me relever de mes chutes.

Oui, quand je me sentais renversé, l'orgueil me persuadait de rester ainsi. Il me semblait humiliant de me relever, puisque c'était avouer que je m'étais laissé choir. Vous voyez bien, monsieur, qu'avec des hommes comme moi, il n'y a pas d'espérance de rédemption. On ne saurait leur arracher un *confiteor*.

Quand je quittai ce bal de l'Opéra, je me rendis, comme autrefois, sans condition au chevalier Antoine. Pourvu qu'il m'accordât des voluptés et du bruit, peu m'importait. Je voulais oublier; toutes les ivresses me convenaient.

Mon oncle mit une ardeur extrême à hâter ce qu'il appelait ma guérison. Pendant huit jours, il me traîna de fête en fête, de débauche en débauche, étouffant mes derniers scrupules. Dominique était resté à mon service; mais je me sentais mal à l'aise près de lui, et j'avais pris un autre valet, espèce de coquin décroché du gibet, dont je n'avais pas à redouter les commentaires.

Le cardinal Dubois était mort; le régent, débarrassé de ce mauvais génie, pouvait devenir plus accessible. Mon oncle me persuada que je n'avais qu'un seul moyen de me faire une place haute et enviée dans le monde, c'était de deman-

der un piédestal à mon père. Il m'eut bientôt démontré que mon indignation vertueuse du souper avait été une niaiserie ; que le régent avait eu raison de redouter une reconnaissance larmoyante, mais que je devais m'efforcer de rentrer en grâce. J'oubliai la vie et la mort de ma mère; je ne songeai pas que j'allais revendiquer le prix de sa honte. Résolu d'échapper pour toujours aux tentations du travail, ayant une ardente soif de vengeance, voulant écraser de mon éclat ceux qui s'étaient flattés d'arranger autrement ma vie, je donnai tête baissée dans tous les calculs de mon oncle.

Je dois vous paraître, n'est-ce pas, bien misérable, bien insensé ? C'est qu'en effet, l'intelligence disparaît devant l'orgueil ; et dans l'espérance de jouissances fastueuses, je me laissais conduire avec une docilité d'idiot à toutes les infamies. Il n'est personne de plus crédule, de plus facile à tromper, de plus niais que l'ambitieux qui compte surtout sur l'infaillibilité de sa raison. Son assurance fait toujours la partie belle à ceux qui savent flatter ses passions.

Je puis convenir que je n'étais pas un homme ordinaire. Lors même que ma carrière de littérateur ne m'aurait pas fourni les moyens de calculer, pour ainsi dire, les ressources de mon esprit, j'avais senti trop de fois, en présence des

autres hommes, des mouvements impétueux qui me ravissaient loin de leur sphère, pour ne pas avoir la conscience d'une supériorité réelle. Eh bien ! pendant toute ma vie, je fus dupé grossièrement comme un imbécile, et cette intelligence ne m'a servi depuis qu'à compter mes désastres et à me juger sévèrement.

Après quelques semaines de tumulte et de folie, je reçus un billet de Thérèse. La pauvre enfant s'étonnait de mon absence. J'ai su depuis que Marguerite, dans ses efforts désespérés pour m'enlever à l'influence de mon oncle, avait conseillé cette lettre. Cette admirable amante espérait que la voix de cette fille, si pure et si aimée jadis, se ferait encore entendre ; elle poursuivait sa tâche avec un inflexible courage, et voulait me faire recommencer le roman de ma vie à cette première page sur laquelle j'avais laissé une larme de prière et d'amour.

En effet, je fus ému à cet appel. J'allai voir Thérèse ; mais je n'avais plus le même cœur, ni les mêmes yeux. J'avais retrouvé chez mon oncle ces fièvres, ces passions énergiques, ces appétits sensuels dont je m'étais cru débarrassé pour jamais. Quand je revis, après quinze jours de débauche, cette statue de vierge, si blanche, si belle, quand je pressai sa main, quand je posai mes lèvres sur son front, un désir atroce, une

épouvantable tentation me mordit le sein. J'aimais toujours Thérèse, mais de cet amour sans frein qui m'avait jeté autrefois dans les bras de Marguerite; j'aimais pour des voluptés terrestres, et non plus avec ce sentiment calme et mesuré que j'avais éprouvé pendant mon essai de travail et de vie honnête.

On s'aperçut bientôt à la flamme de mes regards, à l'ardeur de mes discours, à l'impatience que j'apportais dans mes entretiens, à la contrainte que j'éprouvais de n'être jamais seul avec elle, de la direction fatale que cette passion avait prise. On m'a raconté depuis que Marguerite, justement alarmée, et craignant pour Thérèse les entreprises de mon amour, avait écrit au père Brasseur pour qu'il vînt rechercher sa fille.

Mon oncle, qui avait deviné que Thérèse était la dernière espérance de Marguerite, la dernière branche qu'on me tendait au-dessus de l'abîme, se moqua de mes réserves, et se réjouissant tout bas de l'idée de tromper Marguerite dans ses calculs, il sut aisément n'inspirer la pensée d'une séduction qui devait couper court à ce roman. Je n'étais que trop disposé à écouter ses conseils.

Chaque fois que le chevalier Antoine, en soupant et en buvant avec moi, analysait la merveilleuse beauté de Thérèse, et me reprochait de brûler un encens élégiaque aux pieds d'une créa-

ture si admirablement prédestinée à d'autres hommages, je m'échappais en grondant, emportant au cœur une image brûlante qui me faisait errer dans Paris et me retirait le sommeil.

Un jour Antoine me dit :

— Thérèse va partir.

Je pâlis et lui demandai des détails.

— C'est tout simple, mon ami, me dit-il. Marguerite, désespérant de votre amour, la renvoie à son père.

— Qui vous l'a dit? et quand part-elle?

— J'ai des informations exactes : elle part dans deux jours.

— Oh! si vous voulez m'aider, m'écriai-je, je me vengerai de Marguerite, et Thérèse restera.

— Allons donc, mon neveu! vous êtes beau en parlant ainsi.

Alors, entre mon oncle et moi, une conspiration infâme fut concertée. Thérèse habitait chez une vieille tante presque infirme, qui n'avait qu'une servante. Depuis quelque temps, mon nouveau valet m'accompagnait dans mes visites et restait dans la cuisine. Il reçut des instructions, la promesse d'une somme considérable s'il nous servait fidèlement, et tout fut arrangé pour le lendemain.

J'avais en m'éveillant, le matin de ce jour

fatal, un air si radieux, si triomphant, que Dominique, devant qui je ne pouvais guère dissimuler, s'aperçut de quelque chose :

— Il paraît que nous avons la conscience bien en repos, me dit-il en m'aidant à passer ma robe de chambre, et que nous avons fait des rêves d'une pureté admirable.

— Vous raillez, monsieur Dominique, lui répondis-je en rougissant un peu.

— Voyez plutôt, répliqua-t-il en me mettant un miroir sous les yeux.

Je le congédiai assez brusquement. Le pauvre garçon, qui me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même, ne murmura pas contre mon caprice et sortit, mais en me jetant un regard plein d'une curiosité si paternelle et d'un reproche si poignant que je me sentis troublé.

Le soir, une voiture attendait près de la porte de Thérèse. Un narcotique, mêlé au vin par les soins de mon valet, m'assurait l'entière liberté de ma démarche et me permettait d'enlever sans résistance Thérèse endormie. Je la déposai sur les coussins de la voiture, et les chevaux nous emportèrent au galop à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, dans une maison disposée pour ces sortes d'aventures et dont mon oncle m'avait remis la clef.

Je crus remarquer, en franchissant le seuil

avec mon précieux fardeau, qu'une ombre s'était détachée de derrière la voiture; je n'eus pas le temps de vérifier ce soupçon, j'entrai, et quand j'entendis la porte se refermer sur mes pas, je poussai un cri de triomphe.

Ainsi s'accomplissait la menace, faite autrefois au père Brasseur, le jour de la moisson ! Ainsi, moi, le fils de Marie d'Aubigné, l'enfant de la séduction, je perpétuais la trahison dans la famille, et j'immolais à de sauvages passions, à un implacable orgueil, celle que ma mère avait voulu me donner pour fiancée et qu'elle avait bénie du haut de son lit de mort !

Doublement sacrilége envers l'innocence et envers la mémoire d'une martyre, j'avais, sous l'infernale inspiration de mon oncle, concentré, entrepris, exécuté ce rapt, sans qu'autre chose que l'impatience d'une possession si ardemment désirée fît battre mon cœur.

Oui, monsieur le curé, je fus criminel sans remords, et, quand Thérèse, reprenant ses sens, promena ses regards autour d'elle, ce fut moi qui, le rire sur les lèvres, triomphant de mon forfait, le lui révélai ; ce fut moi qui osai dire à cette créature simple et naïve que j'avais abusé lâchement de son sommeil ; ce fut moi qui enlevai à son âme le dernier voile de sa pudeur.

D'abord Thérèse ne comprit pas. Mes paroles,

le demi-sommeil qui la paralysait encore, les objets extérieurs qu'elle cherchait à reconnaître, tout l'étourdissait ; mais bientôt l'horrible vérité se fit jour dans son esprit. En dépit de son ignorance sublime, elle sut comprendre sa chute involontaire.

Alors, je la vis tressaillir d'horreur, puis, s'échappant de mes bras comme des enlacements d'un reptile, elle alla se réfugier à l'extrémité de la chambre et tomba sur le tapis, toute frémissante, et poussant une plainte de colombe blessée.

Je voulus me faire pardonner ; mais, à mesure que je me rapprochais d'elle, je la voyais passer tour à tour d'une pâleur livide à une rougeur écarlate. Elle ouvrit la bouche pour parler, pour me maudire, pour appeler au secours, mais aucun autre son qu'un doux gémissement n'échappait de ses lèvres. J'eus peur, et, la voyant se renverser en arrière, je crus qu'elle allait mourir.

— Thérèse, m'écriai-je, reviens à toi ; c'est ton ami, ton amant, ton époux qui t'en conjure !

Thérèse souleva sa paupière, me regarda d'un œil terne et sans flamme, et répéta machinalement après moi : — Mon ami, mon amant, mon époux !

Je me penchai vers elle et voulus lui prendre

les mains; mais tout à coup elle bondit, me repoussa avec énergie en murmurant :

— Oh! le lâche! le lâche!

Puis, elle se tint immobile, me regardant avec fixité, avec un égarement voisin de la folie.

Tout à coup, j'entendis des bruits de pas et des voix dans la maison; on venait à nous : je distinguai le nom de Thérèse prononcé avec force.

La pauvre enfant sembla s'éveiller :

— Mon père! mon père! s'écria-t-elle.

Et, s'élançant du côté de la porte, elle appela en disant :

Par ici, par ici!

Je me jetai sur le verrou, que je poussai, et, comprenant le danger qui me menaçait, sans m'en épouvanter, je me retournai vers Thérèse et lui dis :

— Tu vas être vengée; mais, avant que je meure, Thérèse, me pardonneras-tu?

— Mourir! répéta-t-elle, c'est vrai! ils vont le tuer!

Alors, une lutte héroïque se livra, en moins d'une seconde, dans le cœur de cette victime angélique. Je la vis hésiter, me regarder, jeter sur la porte un sombre coup d'œil, puis courir à moi, en me disant :

— Tais-toi, tais-toi! et fuis!

— Non, dis-je, je reste.

Au même instant des coups furieux retentirent.

— Ouvrez! ouvrez! disait-on; Thérèse est là!

C'était la voix du père Brasseur.

Je regardai Thérèse. Elle alla à une fenêtre qu'elle ouvrit en murmurant tout bas avec précipitation :

— Va-t'en! va-t'en!

— Eh bien! viens avec moi et je pars, répondis-je.

Au même instant la porte vola en éclats, le père Brasseur se précipita dans la chambre. Il tenait à la main un bâton énorme; Dominique et Marguerite le suivaient.

Thérèse s'élança au-devant de son père; mais celui-ci, indifférent à la caresse de son enfant, vint à moi terrible, menaçant, le bâton levé.

— Misérable! disait-il d'une voix qui sifflait entre ses dents.

Je ne cherchai pas à lutter; mais le coup détourné tomba sur le tapis. Thérèse écarta le bras qui s'abaissait sur moi. Le père Brasseur, traînant Dominique et Marguerite qui le retenaient, brandit de nouveau son bâton, mais Thérèse se jeta à ses genoux, en criant d'une voix déchirante : — Grâce! grâce! — si bien que, se sentant atteint jusqu'au fond des entrailles par ce cri de son enfant, il la regarda, frémit, et laissa tomber une larme.

Mais ce fut tout. La colère ne céda pas.

Le front empourpré, les rides pleines de sueur, les cheveux hérissés, écumant, trépignant le sol, le père s'élança de nouveau. Thérèse se suspendit à lui, en pleurant, en criant. Mais il secoua le bras, elle se détacha et tomba à ses pieds. Il allait franchir le corps de sa fille pour venir à moi, quand celle-ci se releva, comme poussée par un ressort, en répétant :

— Grâce pour lui, mon père! grâce pour moi!

— Non, point de grâce, répétait ce vengeur suprême, en cherchant à se dégager des mains qui l'enlaçaient.

— Tuez-moi donc alors, dit Thérèse avec une explosion retentissante, car je l'aime!

On eût dit que la foudre venait de frapper ce père irrité. Il regarda d'abord sa fille avec une sorte d'hébêtement, et comme elle répétait son aveu :

— Tu mens! lui dit-il enfin, tu mens!

— Non, dit-elle, si vous le tuez, tuez-moi aussi; je suis sa complice.

Dominique fit un mouvement pour démentir Thérèse; Marguerite, dont l'œil était étincelant, le retint et me regarda avec défi.

Jusque-là j'étais resté silencieux, immobile, ne cherchant ni à fuir ni à me défendre. Le châtiment ne m'effrayait pas plus que le remords

du crime ne m'avait agité. Mais, en entendant le cri de Thérèse, en la voyant se jeter au-devant de son père irrité, je me sentis tellement amoindri, humilié, écrasé, que je fis un pas en avant pour m'offrir au légitime courroux qui me cherchait.

Thérèse répétait toujours :

— Je l'aime, je suis venue librement ici, tuez-moi aussi !

— Toi ! toi ! répondait le père Brasseur qui tremblait de colère et de peur, c'est impossible ! Tu veux le sauver ! Laisse-moi te venger !

— Quand je vous dis que je l'aime ! s'écria Thérèse avec une énergie qui ressemblait à de la colère ; elle se jeta à mon cou qu'elle étreignit violemment.

Le père Brasseur, à ce spectacle, leva son bâton pour nous en frapper tous les deux ; puis, il n'osa pas ; son bras hésitait ; alors, jetant loin de lui son arme qui alla briser une glace, il s'écria :

— Mon Dieu, si elle dit vrai, maudissez-la, comme je la maudis !

A cette voix que l'émotion troublait, je sentis le corps de Thérèse secoué par une convulsion ; je voulus protester contre son sacrifice, elle me posa la main sur les lèvres, en me disant tout bas :

— Tais-toi, ou je meurs !

Mais son père n'était déjà plus ce juge impitoyable et débordant de colère qui nous était apparu sur le seuil, avec une si foudroyante majesté. Une douleur poignante avait brisé son orgueil; le soupçon qui naissait en lui l'emplissait de honte et détendait tous les ressorts de sa fierté.

— Misérable! me dit-il avec un sanglot, tu m'as tué. — Et toi, ajouta-t-il en regardant Thérèse, s'il est vrai que tu aies déshonoré ma vieillesse, sois sa femme, mais ne sois plus ma fille.

Je fis un mouvement; Thérèse se cramponna à moi pour me retenir.

— Adieu, nous dit le père Brasseur. Si l'on peut être heureux avec la malédiction d'un père, prospérez, enfants maudits.

Il étouffait. Dominique l'entraîna. Cet homme de la nature qui eût tout brisé, quand il avait foi dans sa fille, se laissait conduire comme un enfant.

Quand la porte fut refermée, Thérèse, qui était restée dans mes bras, poussa un long soupir :

— Il est sauvé, dit-elle.

Et elle tomba sans connaissance sur le tapis.

Je me précipitai; mais Marguerite m'avait prévenu.

— Retirez-vous, me dit-elle avec une voix dure; vous êtes un lâche!

Quand Thérèse revint à elle, je me mis à ses genoux.

— Est-il vrai, lui dis-je, que tu m'as pardonné, que tu m'aimes toujours?

La pauvre enfant tourna son regard vers Marguerite et ne répondit rien. Comme j'insistais, elle fit un effort, et, me repoussant, elle me dit d'une voix tremblante :

— Philippe, j'avais juré à votre mère mourante d'être une sœur dévouée. Je vous ai sauvé de la mort, je suis quitte envers elle; quant à vous...

Elle s'interrompit, et, s'appuyant sur Marguerite, qui pleurait, elle lui dit :

— L'entendez-vous, madame? il demande son pardon!

— Vous êtes un ange du ciel, répondit Marguerite en lui baisant les mains.

— Hélas! je ne suis qu'une fille maudite!

— Tu es ma fiancée, ma femme! m'écriai-je.

Thérèse passa la main sur son front et se tourna brusquement vers moi.

— Votre femme! votre fiancée! me répondit-elle avec énergie; est-ce qu'on est la femme de celui que l'on méprise? Mais vous ne comprenez donc pas que vous me faites horreur? Oh! le malheureux, qui n'a pas vu que je le sauvais en m'immolant! Écoutez-moi, je vous défends de

jamais tenter de me revoir; il y a plus qu'un crime entre nous, il y a une tombe.

Je voulus protester, elle se leva, et, se tournant vers Marguerite :

— Madame, voulez-vous donner asile à une pauvre enfant sans famille qui n'a plus que peu de temps à vivre, à pleurer?

— Oh! vous êtes grande et belle! s'écria Marguerite avec enthousiasme. Non, vous ne porterez pas le châtiment du crime de cet homme. Nous fléchirons votre père, j'irai tout lui dire. Quant à toi, Philippe, va raconter à ton oncle comment tu as vengé la mémoire de ta mère.

Et, me jetant un regard écrasant de mépris, Marguerite, soutenant Thérèse dans ses bras, ouvrit la porte et sortit.

Resté seul, je promenai mes yeux autour de la chambre. J'aperçus, dans la glace brisée par le père Brasseur, mon image, qui semblait déchirée par les éclats au milieu desquels elle se reflétait. J'étais si pâle que je crus voir un fantôme. Au moment de partir, je remarquai que mes jambes fléchissaient sous moi. Je fus obligé de m'asseoir. Les peintures de la chambre étaient dignes des hôtes qu'on recevait d'ordinaire dans cette maison. Tous ces Amours voltigeant au plafond et aux murailles formaient un décor ironique.

J'éprouvai un indicible sentiment qui n'était pas le repentir, mais qui pourtant était la honte et le dégoût. La pensée de ma mère me vint à l'esprit. Il me sembla que je venais de commettre un inceste. Je ne voulus rien voir, j'éteignis les bougies et me retirai à tâtons comme un voleur.

X

Je revins à pied du faubourg Saint-Antoine à la rue de la Sourdière. En traversant Paris, je rêvais, je souhaitais quelque attaque nocturne. J'aurais voulu rencontrer quelque danger, me battre, trouver l'occasion de dégonfler mon sein de la colère qui l'emplissait. Je serrais les dents, je crispais les mains. En rentrant, je heurtai Dominique, qui avait reconduit le père Brasseur. Je n'osai l'interroger.

— Ah! monsieur, me dit ce fidèle serviteur en secouant la tête, quelle nuit et quel malheur! Le père en mourra! Je l'ai fait saigner; le sang lui montait au cerveau; quand je l'ai quitté, il pleurait à chaudes larmes, comme un enfant.

— Dominique, tu me méprises, n'est-ce pas?

— Je vous plains, monsieur.

— Eh bien! repris-je, suis-moi et tu verras si je sais punir et me venger.

Une idée qui satisfaisait mon vague ressentiment m'était venue tout à coup. J'avais aperçu de la lumière dans l'appartement de mon oncle; j'y montai.

— C'est vous, mon neveu? me dit le chevalier Antoine qui rentrait de quelque orgie, vous avez l'air bien effaré. Que vous est-il survenu? La belle a résisté; le guet s'en est mêlé; vous avez eu peur d'être arrêté?

Je ne répondais rien, je croisais les bras sur ma poitrine et je me mordais les lèvres.

— Ah çà! Philippe, êtes-vous muet ou êtes-vous ivre? reprit mon oncle. Dans l'un ou dans l'autre cas, comme nous ne pourrions causer ensemble, allez vous coucher, mon neveu.

— Monsieur, dis-je au chevalier d'une voix saccadée, vous m'avez fait faire aujourd'hui une action lâche et misérable, je veux la racheter par une œuvre méritoire.

— Est-ce que vous avez rencontré Marguerite? me demanda mon oncle en haussant les épaules. Cette folle vous aura encore troublé la raison. Bonsoir, mon neveu!

— Mon oncle, repris-je en comprimant les pulsations de mon cœur, n'avez-vous jamais pensé que nous avions des comptes à régler

ensemble, et que la fantaisie pourrait me venir un jour de vous demander ce que vous aviez fait de ma mère?

— Un jour! peut-être, me dit-il en raillant; mais une nuit? jamais. Si c'est une histoire que vous voulez, je ne suis pas en train de faire de récit; à demain.

— Ce ne sont pas des paroles, c'est du sang que je veux! repartis-je avec furie, en me précipitant sans mesure dans la seule issue offerte à ma colère.

Mon oncle partit d'un éclat de rire qui me rendit interdit.

— Si vous vous croyez majestueux, mon cher ami, vous êtes fort ridicule, me dit-il enfin. Dominique, reconduis ton maître et déshabille-le.

Dominique, impassible derrière moi, ne parut pas avoir entendu. Quant à moi, je m'avançai dans la chambre :

— Trêve de plaisanteries, monsieur, repris-je, en m'affermissant dans ma colère. Vous avez vendu ma mère, vous m'avez perdu, vous êtes le mauvais génie de la famille; par vos conseils, j'ai été, ce soir, le plus infâme des ravisseurs. Or, c'est assez de honte, et je ne veux pas aller plus loin; je viens vous payer et vous congédier.

— Vous êtes bien tragique, mon neveu, répondit le chevalier tout en se dirigeant vers

une alcôve où son épée était suspendue au chevet.

— Je suis tout simplement en veine de justice et d'honnêteté, répliquai-je.

— Voyons, Philippe, cessons ce jeu ; s'il vous plaît de rompre avec moi, vous êtes libre ; aussi bien je me lasse de vos éternels caprices; remettez vos guêtres de villageois, mais, palsambleu! laissez-moi dormir.

— Oh! si je m'écoutais, m'écriai-je, vous dormiriez cette nuit d'un sommeil profond et éternel.

— Bah! vous vous faites plus soporifique que vous n'êtes!

— Tenez, monsieur, dis-je au chevalier, j'ai une résolution bien arrêtée : c'est celle de venger ma mère, Thérèse et moi. Demain, peut-être, cette inspiration salutaire se serait évanouie ; il ne faut pas remettre à demain les choses sérieuses ; finissons-en : dégainons.

Et je tirai à moitié mon épée.

— Philippe, répliqua le chevalier Antoine avec un imperturbable sang-froid, je vous ferai remarquer qu'il est assez incommode de se battre sur un tapis, dans une chambre, à la clarté des bougies, quoique au fond cette idée soit originale. Remettons à demain cette partie.

— Lâche! tu as peur, m'écriai-je en fendant l'air de mon épée.

— Mon neveu, reprit Antoine avec son flegme railleur, je vous ferai encore observer que, tout en ne tenant pas à des formes respectueuses, j'ai lieu d'être scandalisé de la façon dont vous parlez à votre oncle. Pour un homme vertueux, vous manquez aux lois de la famille.

— Eh bien! mon oncle, soyez rassuré. Quand je vous aurai tué, je vous ferai une magnifique épitaphe et un superbe tombeau.

— Dominique, dit encore le chevalier, je n'aime pas me battre après souper. Emmène ton maître, et garde-le dans sa chambre.

Dominique ne parut pas entendre davantage.

— Le maître est fou, le valet est sourd, continua Antoine en haussant les épaules.

— Dominique, éclaire-nous un peu, demandai-je à mon valet.

Dominique alla gravement allumer un candélabre et se tint, comme une statue, entre mon oncle et moi.

— Décidément, mon neveu, vous y tenez. Je vous rends responsable de ma mauvaise digestion.

Et, allant décrocher son épée, le chevalier se mit en garde.

Je me débarrassai de mon habit et me précipitai comme un furieux.

Le chevalier avait gardé sa robe de chambre;

plus habile que moi, il prenait plaisir à me fatiguer, sans songer autrement à profiter de son avantage. Ses railleries donnaient à ce duel l'apparence d'une véritable leçon d'arme.

— Effacez-vous mieux que cela, mon neveu, me criait-il. Voilà une excellente parade, mais vous avez la fièvre. Vous n'y voyez pas. Dominique, tiens donc mieux ton flambeau. Dire que j'ai vu ce gaillard-là tout enfant, que je lui apportais des dragées dans son berceau, et qu'il veut me tuer ! Fi, monsieur ! Quand vous n'aurez plus d'oncle, vous n'aurez plus de famille. Ah ! si, vous aurez encore votre père à exterminer. Une, deux, parez-moi celui-là. Je vous ai touché, je crois !

En effet, je venais d'être atteint légèrement au bras. Dominique était ému ; le flambeau faillit lui tomber des mains.

— Prends donc garde ! s'écria mon oncle, tu me jettes de la cire sur la manche.

La lutte recommença, mais je ne me possédais plus. Au risque de me faire éventrer, je me jetai sur Antoine, l'épée haute, et je sentis que mon fer pénétrait.

— Ventrebleu ! s'écria-t-il, le maladroit ! il ne m'a pas manqué !

Je vis mon oncle chanceler, faire quelques pas en arrière pour tomber dans un fauteuil. Au

moment de s'y laisser aller, il se tourna vers Dominique :

— Faquin ! lui dit-il, retire donc au moins le fer.

L'épée était restée engagée dans la blessure.

Dominique la retira gravement, l'essuya, la remit dans le fourreau et me la rendit en disant :

— Gardez-la, elle vous portera bonheur.

Mon oncle hocha la tête.

— C'est fini, dit-il, j'ai fait ce soir mon dernier souper. Quand je pense que c'est moi qui lui ai payé un maître d'escrime ! voilà de l'argent bien employé !

En achevant ces mots, il s'évanouit.

Dominique le déshabilla, posa un premier appareil sur la blessure et le mit au lit, puis sonna et envoya chercher un médecin.

Comme nous allions sortir, le chevalier revint à lui :

— Bonne nuit, mon neveu, me dit-il d'une voix faible.

— Quel homme ! murmura Dominique en refermant la porte.

La maison me faisait horreur ; je ne voulus pas y rester.

Quand nous nous trouvâmes dans la rue, mon compagnon se jeta à mon cou et m'embrassa tendrement.

— Ah ! monsieur le chevalier, voilà une

soirée mal commencée et bien finie ! J'avais peur pour vous ; mais quand je l'ai vu chanceler, je n'ai pu m'empêcher de dire : Tant mieux ! Je crains qu'il ne m'ait entendu.

— Tu aurais donc dit : Tant pis ! mon pauvre Dominique, si mon oncle m'eût tué ?

Dominique parut réfléchir et me répondit avec une voix grave et triste :

— Hélas ! en conscience, je n'en sais rien.

— C'est vrai, répliquai-je avec un soupir, le sang versé ce soir ne me lave pas.

— Il ne vous tache pas, c'est l'essentiel, reprit Dominique.

Nous errâmes le reste de la nuit le long des quais. Le matin, je rentrai chez mon oncle. J'appris qu'il m'avait instamment demandé. Je consultai Dominique.

— Allez-y, me dit-il. C'est sans doute quelque nouvelle comédie !

— Ou peut-être quelque révélation, répondis-je.

Ce ne fut pas sans un tressaillement que je rentrai dans la chambre du chevalier.

— J'ai désiré vous voir, mon neveu, me dit-il d'une voix basse, mais ferme, s'interrompant seulement de temps en temps pour pousser une plainte ; car cette nuit, après votre maladresse, nous n'avons pas eu le temps de causer. Je n'ai

pas changé d'opinion; je persiste à croire que votre indignation était du plus mauvais goût. La morale exigeait que vous eussiez une leçon. Je vous ai épargné, j'en suis puni. Ce fut la première faiblesse et la dernière sottise de ma vie. Si j'étais oncle de la même manière que vous êtes neveu, je devrais vous maudire, vous déshériter et vous menacer de venir toutes les nuits vous tirer par les jambes. Mais bah! en quoi cela raccommoderait-il ce que vous avez crevé? Nous avons joué, j'ai perdu, je me résigne. C'est égal, c'est dur. Ah çà! mon neveu, je ne sais pas s'il vous plairait, pour la satisfaction de votre conscience, de m'écorcher un peu tout vif; quant à moi, je sais bien que je ne vous en veux pas. Vous avez été complétement ridicule, mais cela vous regarde. Je trouve piquant de songer que vous allez être mon légataire universel: car il paraît décidément que je dois songer à partir. Au fond, je n'en suis pas fâché; je devenais vieux, le plaisir était fade, la goutte me tourmentait; et puis, Dubois est parti, la régence touche à sa fin; je commençais à bâiller, je vais voir du nouveau. Quel dommage que vous ne m'ayez pas écouté! il y a en vous de l'étoffe, mais la première éducation a été mauvaise. On vous a tellement arrosé d'eau bénite, quand vous étiez enfant, que vous avez un fond d'humidité

qui remonte parfois et qui gâte tout. Il y avait pourtant une belle partie à jouer à nous deux! Beau, spirituel, quand vous n'êtes pas en colère, fils du régent, vous pouviez, en me laissant agir, vous tailler une part superbe. Seul, vous ne ferez rien. Les femmes et le jeu, voilà votre lot. Il est encore beau, mais vous valiez mieux. Vous avez un orgueil gigantesque, mais un peu boiteux. Vous voulez volontiers avaler des montagnes; mais quand vous les avez déjà dans l'estomac, les scrupules arrivent, et vous vous faites plutôt ouvrir la poitrine que de les digérer. Vous n'avez fait que des maladresses et c'est moi que vous en punissez; voilà votre logique ordinaire. Elle est originale. Vous écrivez vos *meâ culpâ*, avec l'épée, sur la poitrine des autres. Eh bien! avec tous vos raffinements de conscience, permettez-moi de le dire, vous ne me valez pas; et dans ce moment-ci, en vous ayant près de moi, et en vous léguant ma fortune, je prends ma revanche de cette nuit. A propos, ne faites pas la folie de refuser l'héritage; vos délicatesses feraient le bonheur du fisc: autant vous résigner à être riche. Adieu, mon neveu; si l'on vous disait du mal de moi, défendez un peu ma mémoire; dites: Il est mort tranquille; donc sa mort est celle d'un juste. Les benêts de philosophes n'ont pas d'autres arguments à propos de

la conscience. Depuis une heure, je crois à l'immortalité de l'âme. Il serait décidément trop ridicule que des esprits comme le mien se fussent aiguisés pendant toute une existence pour être jetés aux outils inutiles après la mort. Ce monde n'est que le prologue de l'autre ; mais je voudrais bien savoir quel rôle Dubois joue là-haut. Je le saurai demain. Je pense que je vais aussi trouver là-bas mon vieux père. Il va me demander des nouvelles de son fameux procès. Allons, mon neveu, quittons-nous, je suis fatigué. Le moment des grimaces va bientôt venir; ne restez pas là. Votre sensibilité en serait ébranlée, et vous seriez dans le cas d'aller tuer encore quelqu'un pour vous punir de mon trépas. Adieu, Philippe.

Le soir, le chevalier mourut. Son courage ne se démentit pas. Il eut au dernier moment une dissertation avec son médecin pour savoir si l'âme, en s'exhalant, passerait par l'ouverture de la plaie ou par la bouche.

Quant à moi, le souvenir des dernières paroles de Thérèse, ce mépris dont elle m'avait, pour ainsi dire, souffleté en partant, cette pitié dédaigneuse qui avait arraché ma vie à l'indignation paternelle, et qui avait repoussé d'une façon si implacable un amour déshonoré par la violence, tous les incidents de cette nuit fatale me pesaient, me rendaient odieux à moi-même. Mon duel

même avec mon oncle ajoutait encore à mon fardeau. Le chevalier Antoine, dans ses railleries, avait dit vrai en m'accusant de vouloir faire porter aux autres le poids de mes fautes. Je l'avais tué, n'osant me tuer moi-même.

Pendant les jours qui suivirent ces derniers événements, je restai comme absorbé dans une douleur sans nom qui n'osait avoir des larmes. Je pensais à Thérèse dont l'amour s'était révélé d'une si sublime façon ; je songeais à Marguerite, dont le dévouement m'obsédait et me faisait honte, sans que j'osasse m'en rendre digne par de la reconnaissance.

Je sentais ma vie brisée, empoisonnée, et pourtant j'avais en moi l'assurance qu'une volonté forte et loyale pouvait tout racheter et me sauver. Mais il eût fallu humilier mon orgueil, renier mes fautes; et mon esprit se révoltait à la pensée de cette soumission, comme devant une lâcheté.

Dominique essayait de soulever le fardeau de cette pesante mélancolie. Toujours dévoué, toujours infatigable, mais toujours discret, il savait m'encourager indirectement et me gronder par allusion, sans que je pusse me choquer jamais de cette intervention d'un homme qui s'estimait mon inférieur.

J'avais cherché vainement à revoir Thérèse;

je savais qu'elle habitait avec Marguerite. La pauvre victime, repoussée par son père, n'avait plus d'autre asile. Quant au père Brasseur, il était reparti, la tête inclinée, vieillie de dix ans, frappé au cœur.

Dominique voulait me faire voyager. J'étais riche. Je m'étais fait une sorte de point d'honneur étrange d'accepter la fortune de mon oncle. Je ne voulais pas être en reste d'audace avec le chevalier, et il me semblait que si des scrupules m'avaient fait repousser cet héritage; que si j'avais craint de prendre les dépouilles de ma victime, j'aurais entendu quelque part le rire moqueur du chevalier, me traitant de niais et de poltron.

Je me sentais peu de goût pour les excursions. Je me rappelais les offres du régent, je résolus de les accepter. Le duc d'Orléans refusa de me recevoir, mais me fit délivrer un brevet, et quelques jours après, je rejoignais mon régiment. Je n'ai pas besoin de vous dire que Dominique m'avait suivi.

Cette vie de caserne et de garnison, cette fainéantise bruyante, cette activité insipide qui consiste en besognes, m'eurent bientôt lassé. J'aurais voulu la guerre, et l'étourdissement des combats; j'avais une inquiétude dévorante qui m'eût donné de l'intrépidité. L'occasion me man-

qua d'être un héros, je ne voulus pas être un soudard, et après quelques mois d'essais, je revins à Paris; le régent était mort : c'était encore une issue fermée à mon ambition.

Je retombai dans cette vie de désordres à laquelle mon oncle m'avait initié. Je jouai beaucoup. Vous vous souvenez de l'ardeur avec laquelle j'avais mis autrefois mon premier enjeu sur le tapis vert de la comtesse Oliva. Je réveillai ces émotions. Me sentant libre et riche, je voulus idéaliser par des splendeurs visibles une existence assombrie par les deuils du cœur. Ayant perdu le secret de cette beauté divine entrevue dans mes rêves de seize ans, je voulus me faire illusion par le luxe terrestre, et je cherchai, dans les fantaisies les plus folles, un excitant, une distraction, l'oubli enfin.

Mais je n'oubliais pas, et, à travers les vapeurs de l'orgie, je voyais sans cesse passer deux femmes enlacées, Marguerite soutenant Thérèse, et me jetant pour adieu ces mots terribles : « Philippe, tu es un lâche! » Dominique devenait taciturne. Appréciant l'inutilité de ses efforts, il se dispensait de conseils, et se bornait tout au plus à me regarder avec tristesse, quand il se croyait le droit d'être mécontent.

Un soir, je sortais de table, quand on m'annonça une visite. Je m'avançai jusqu'au seuil du

salon et vis dans l'ombre une sorte de spectre lugubre qui venait lentement. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, je reconnus mon vieil ami Simon Benoît. Je le trouvai bien changé : sa tête était penchée sur sa poitrine; sa démarche n'avait plus l'assurance que j'admirais autrefois dans sa verte vieillesse; il se traînait.

J'osai lui tendre les bras pour l'embrasser; mais, pour la première fois, ce père indulgent resta sévère et ne voulut pas pardonner. Il me repoussa en tremblant, et, levant ses yeux creusés par les larmes et par les insomnies :

— Pouvez-vous me donner une heure de votre nuit, monsieur Philippe? me dit-il.

— Que se passe-t-il, mon père? Pourquoi êtes-vous à Paris?

— Oh! rassurez-vous, monsieur le chevalier, me dit le doux vieillard avec une ironie navrante qu'il arrachait à son cœur, ce n'est pas vous cette fois que je viens chercher.

— C'est Thérèse, n'est-ce pas? lui répondis-je. Son père lui pardonne?

— Le père a pardonné, mais il n'embrassera plus son enfant.

— Quoi! Thérèse serait-elle morte? m'écriai-je.

Le vieux prêtre ne répondit pas. Il renouvela sa question :

— Pouvez-vous prendre, ce soir, une heure à vos plaisirs?

— Je vous suis, mon père, partout où vous voudrez.

— Oh! vous ne me suivrez pas loin, répliqua Simon Benoît avec un douloureux sourire.

Je n'osai pas lui adresser d'autres questions, et j'accompagnai le saint homme, troublé par le pressentiment d'un malheur.

La nuit était noire. Je marchais à côté du prêtre, sans lui prendre le bras, sans lui parler, respectant son silence. Comme nous passions près du Louvre, la vue du palais éveilla le souvenir de cette autre nuit de mon enfance, pendant laquelle un prêtre m'avait conduit pour une œuvre solennelle au palais de Versailles.

Hélas! j'étais revenu de cette première visite, plein de santé, d'espérance et d'orgueil. Qu'allais-je trouver dans ce lieu encore inconnu, vers lequel me guidait Simon Benoît?

XI

Nous arrivâmes à la maison qu'habitaient Marguerite et Thérèse. Je l'avais connue pleine de rires et resplendissante de lustres et de bougies;

je la retrouvais morne, silencieuse, austère.

Marguerite attendait sur l'escalier. Comme elle ne me voyait pas dans l'ombre, elle se pencha et demanda à demi-voix :

— Est-ce vous, mon père? Ramenez-vous Philippe?

— Me voici, madame, répondis-je en sortant de l'obscurité.

Une lueur de contentement passa sur son visage. Elle fit un geste de la main pour recommander le silence, et nous introduisit dans une chambre qu'éclairait faiblement une bougie placée derrière un écran.

Je sentis mon cœur se contracter, lorsque j'aperçus, en entrant, un lit défait, et, sur ce lit, Thérèse, dont les joues creusées par la souffrance, dont les lèvres animées par la fièvre attestaient une agonie prochaine.

J'allais pousser un cri d'étonnement et de douleur, quand on me serra le bras.

— Tais-toi, me dit à l'oreille Simon Benoît, et jouis en paix de ton œuvre, bourreau!

Je restais cloué au plancher; je n'osais avancer. Mon crime m'apparaissait dans toute son horreur, et il me semblait que le bouillonnement de mes veines prenait une voix et murmurait : Assassin! Quoi! c'était Thérèse que je retrouvais ainsi! A côté de cette tête blêmie, je

voyais par le souvenir la tête si fraîche, le visage si rayonnant, le front si calme de ma bien-aimée de Belle-Assise; je cherchais le rayon qui se jouait avec tant de coquetterie dans les cheveux de Thérèse, le jour de notre entretien sous les saules. De toute cette beauté, de toute cette jeunesse, j'avais fait un cadavre, et je retrouvais mon premier amour, comme j'avais vu ma mère, sur un lit de mort dressé par moi.

Thérèse avait entendu ouvrir la porte, elle tourna lentement la tête et demanda:

— Est-il là?

Je vins me prosterner au bord du lit. La malade tressaillit, et sortant sa main brûlante, chercha mon front, et y posa les doigts, à l'endroit même que Louis XIV avait touché, et que ma mère avait béni, triple consécration impuissante de la gloire, de la vertu, de l'amour.

— Thérèse, pardonne-moi! murmurai-je.

La mourante, qui avait amassé ses dernières forces pour cet entretien suprême, se leva un peu sur son séant et me dit:

— Est-ce que ta mère en mourant ne t'a pas pardonné, Philippe?

Je voulus répondre, la malade continua:

— Ne m'interromps pas, je n'ai pas le temps. Si je n'avais senti ma mort prochaine, je n'aurais pas voulu te revoir. Mais, après l'absolution de

mes fautes, M. le curé m'a permis de te dire adieu. Mon père sait tout maintenant. Il m'a pardonné; mais retenu par la maladie, il m'a envoyé notre vénérable ami m'apporter son pardon avec celui du bon Dieu. Je meurs tranquille. C'est un terrible fardeau que la malédiction d'un père, lors même qu'on ne la mérite pas, et tu sais, toi, si je l'ai méritée!

— Tu es une sainte, m'écriai-je, et je suis un misérable!

— Ne rappelle pas cela, Philippe, je ne me suis que trop souvenue. Je ne savais pas t'aimer comme tu le voulais, mais je t'aimais bien. J'étais triste au village après ton départ. Quand on m'a amenée à Paris j'étais bien heureuse. Pourquoi suis-je venue?...

Marguerite s'était approchée et la soutenait avec l'oreiller. Thérèse se retourna vers elle :

— N'est-ce pas, madame, que je l'aimais bien? Philippe, ta mère, en mourant, t'avait légué à moi; si je pouvais être certaine de te léguer à Marguerite! Va, tu ne sais pas tout ce qu'il y a dans ce cœur d'abnégation sublime; tu ne sais pas combien elle s'humiliait devant moi! Elle n'a jamais voulu avouer que le repentir l'avait faite aussi pure que la plus pure d'entre les femmes, et en me donnant un asile, quand j'étais seule au monde, en remplaçant, par son amitié de sœur,

tous ceux que j'avais perdus : ma mère morte, mon père absent, elle n'a cessé de me demander pardon d'oser habiter près de moi.

Marguerite fit un geste suppliant. Thérèse essaya de sourire :

— Vois-tu, elle me dit de me taire ; mais comme je suis sûre qu'elle ne pourra pas me gronder demain, je lui désobéis.

Épuisée par ces paroles, elle se tut quelques instants. Pendant que j'écoutais sa respiration haletante, un léger cri d'enfant se fit entendre : je me retournai brusquement, et j'aperçus alors un berceau que je n'avais pas remarqué. Une femme était assise à côté.

J'eus un éblouissement. Il me sembla qu'une poignée d'étincelles m'entrait dans le cœur. Je me levai. Thérèse, qui avait entendu mon mouvement, me regarda, vit ma surprise, mon émotion, et, cherchant à me retenir près de son lit, me dit avec un accent triste et résigné :

— Tu ne savais donc pas que j'avais une fille ?

Marguerite, sur un coup d'œil de la malade, prit l'enfant et l'apporta à Thérèse, qui la plaça près d'elle, contre son sein, en me la montrant.

— Elle sera belle, murmura-t-elle avec une voix pleine de larmes, et je ne la verrai pas. Pauvre petite créature qui m'eût réconciliée avec la vie ! Il me semble que j'aurais été bien heureuse

de lui donner mon lait. Mais j'ai trop souffert en la portant; je n'ai pas eu assez de courage; Dieu m'en punit et m'a brisée. Pauvre petite orpheline! elle s'appelle Marie, comme ta mère, Philippe, et n'aura qu'un nom, comme toi.

— Si tu ne veux pas de mon amour, interrompis-je avec feu, ni de mon repentir, laisse-moi du moins donner mon nom à notre enfant! Mon père, continuai-je en me tournant vers Simon Benoît, ce lit est saint comme un autel, bénissez deux époux.

Thérèse retira sa main.

— Non, dit-elle avec plus d'énergie, je ne veux pas.

Je la suppliai, je la conjurai.

— Non, répéta-t-elle; ce n'est pas que j'aie peur d'être ta femme, puisque je vais mourir; mais, morte ou vivante, je veux garder ma fille, je veux qu'elle ne soit qu'à moi seule. Mon père la demande. Ce sera la consolation de ses derniers jours, et quand mon père m'aura rejointe, il se trouvera au village des parents encore pour l'élever dans la crainte de Dieu et dans le souvenir de sa mère. Qu'en ferais-tu? Que ferait-elle de ton nom? Ne me la dispute pas, Philippe. J'ai voulu te la montrer, te la faire embrasser; mais je ne te la donne pas.

Et par un mouvement de tendre jalousie, la

pauvre mère rapprocha d'elle la petite créature qui dormait.

La voix de Thérèse allait s'affaiblissant. La fièvre, qui ne l'avait pas quittée depuis sa délivrance, faisait courir des frissons par tout son corps. Elle sentit elle-même que tout serait bientôt fini; alors, se tournant vers sa fille, elle la baisa longuement, puis elle dit d'une voix entrecoupée :

— Reprenez-la; j'aurais peur de l'étouffer!

Simon Benoît, qui se trouvait au chevet du lit, se baissa, et, soulevant le précieux fardeau dans ses mains, prit ma fille et l'enveloppa sur son cœur d'un pan de sa soutane.

Ce vieillard plein de larmes, ce prêtre appuyant sur sa poitrine cette frêle créature, semblait une si visible intervention du ciel, que moi-même, en dépit de ma corruption, je me sentis frappé de la grandeur chrétienne de ce tableau. Je n'ai pu voir depuis une image de saint Vincent de Paul, recueillant un enfant trouvé, sans me rappeler cette scène sublime et navrante.

Thérèse sourit à ce spectacle, comme à une vision sublime.

— C'est bien, mon père, prenez-la, elle est à vous.

Puis elle appela Marguerite, l'embrassa en disant :

— Adieu, ma sœur en amour, en souffrance! Je raconterai à la mère de Philippe que je vous ai laissée pour continuer sa tâche, pour continuer le supplice aussi... Philippe, ajouta la mourante, viens que je te confie un secret. Oh! ne vous éloignez pas, car vous le savez déjà vous autres!

Et, m'enlaçant de ses deux bras, se soulevant pour arriver à mon oreille, Thérèse me dit :

— Philippe, si je meurs, c'est que mon cœur a été plus fort que mon ressentiment. Je ne voulais pas te pardonner, et je ne pouvais pas te haïr assez. Voilà ce que je voulais te dire.

Elle retomba épuisée sur son oreiller, puis essayant de lutter contre la mort qui se hâtait :

— Mon père, dit-elle, je sens le froid qui me gagne le cœur, bénissez-moi.

Simon Benoît, tenant d'une main l'enfant de Thérèse, pressée contre lui, de l'autre bénit la mourante.

La fièvre amenait le délire. La malade, fouillant dans sa poitrine, dit avec animation :

— Philippe, tu voulais te marier, voici ma dot.

Et elle me tendit le louis d'or que je lui avais donné autrefois à Belle-Assise.

Je n'osai toucher cette relique humide de l'agonie. La pièce roula sur le lit.

Thérèse ferma les yeux pour ne plus les rouvrir, et confondant le souvenir de ma mère qu'elle avait aimée presque à l'égal de la sienne, à la formule de ses oraisons quotidiennes, elle disait : « Notre mère qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite ! »

Quelques minutes après, je vis Marguerite jeter un voile sur le lit ; je compris, et me détournai avec horreur.

Nul sanglot bruyant n'interrompit le silence de cette chambre.

Simon Benoît priait, Marguerite détachait son regard profond du lit mortuaire, qu'elle enviait peut-être, pour le reporter sur moi : j'étais anéanti. Au bout de quelques minutes, on entendit un faible cri.

Simon Benoît apporta aussitôt l'enfant à la femme assise près du berceau ; celle-ci quitta le chapelet qu'elle remuait, et, découvrant son sein, y suspendit l'enfant de Thérèse, pendant que le cadavre de la mère refroidissait à côté.

Marguerite vint à moi :

— Philippe, vous ne pouvez rester ici.

Je me levai machinalement, sans oser donner un dernier baiser d'adieu à ma victime.

Comme j'allais à Simon Benoît pour lui serrer la main, le vieux prêtre me repoussa avec sévérité :

— Les morts peuvent pardonner sans condition, me dit-il; les vivants attendent qu'on expie : fils ingrat, amant implacable, méritez d'être père, et vous redeviendrez mon enfant.

Sur le seuil de la chambre, Marguerite me dit :

— Tenez, Philippe, voilà ce que j'ai volé pour vous.

C'étaient des cheveux de Thérèse. Les voilà ; depuis cette nuit, ils ne m'ont pas quitté; j'en ai fait faire cette chaîne qui s'est usée à mon cou. Souvenir stérile, talisman aussi vain que ma bourse aux louis d'or. La pièce que Thérèse avait voulu me rendre fut ensevelie avec elle.

Le lendemain, Simon Benoît partit pour Belle-Assise, portant au père Brasseur le cercueil de sa fille avec le berceau de son petit-enfant.

XII

J'appris quelques jours après que mon père adoptif, Simon Benoît, était mort subitement, un dimanche, à l'office, en descendant de l'autel. Je n'étais plus entouré que de souvenirs funèbres; je respirais un air de tombeau. Sombre, farouche, poursuivi par les spectres de tous ceux que j'aimais, ne sachant ni me repentir, ni re-

lever audacieusement la tête sous mes forfaits, je pris la France en horreur, et je consentis à voyager.

Je réalisai une partie de ma fortune, et je parcourus l'Europe; mais, à chaque relais, j'élargissais, pour ainsi dire, la plaie de mon cœur. Quand j'étais en Allemagne, je m'épouvantais de ce pays calme et paisible, aux mœurs graves, et je voulais partir pour l'Italie. Nous allions alors à Venise, à Naples; mais sous ce ciel qui répand l'amour comme une rosée, je subissais plus de tortures encore. Je me plongeais, comme dans le suicide, à travers toutes les folies du climat; mais il y avait bien toujours entre deux fêtes, entre deux amours, un instant de réflexion et de réveil, pendant lequel je souffrais horriblement.

Dominique recevait parfois des lettres de France; il savait les nouvelles dont j'avais besoin, et c'était lui qui, de temps en temps, me disait, quand j'étais en humeur de l'entendre:

— Monsieur, la petite Marie devient de plus en plus jolie.

Le père Brasseur s'était rattaché à la vie après la mort de Thérèse, et semblait ne plus vouloir mourir depuis qu'il avait une petite créature à élever, à aimer. Quant à Marguerite, je n'avais plus pour elle d'aversion prononcée; mais je

l'avais si impitoyablement méconnue et dédaignée que je n'aurais pas osé lui rendre enfin justice.

J'errai pendant cinq ans, traînant mon fardeau, insensible aux émotions de la nature, n'ayant d'autre activité que celle d'un plaisir sans élan, aussi triste, aussi froid, aussi désenchanté devant les glaciers de la Suisse, devant les ruines de Rome, que devant une table de pharaon ou de lansquenet; du reste, dépensant au delà de mes revenus, faisant à mon ennui un lit fastueux, et prodiguant l'or comme j'avais autrefois prodigué mes enthousiasmes. Dominique me faisait remarquer souvent que je marchais à ma ruine.

— Que m'importe! lui disais-je, il me restera toujours de quoi acheter un peu de poudre et des balles.

Il me semblait dès lors, en effet, que le suicide était la seule issue d'une vie ainsi perdue.

Une fois, à Madrid, je crus que je n'aurais jamais besoin de recourir à cette extrémité, et certain hidalgo parut se charger du soin de me débarrasser de ma sotte existence.

Je descendais, un matin, assez nonchalamment d'un balcon au haut duquel deux mains blanches retenaient une échelle de corde, quand je vis sortir de l'angle de la rue voisine un cavalier enveloppé d'un long manteau, et dont

j'apercevais seulement les ardentes prunelles. Il se jeta sur moi, avant même que j'eusse posé le pied à terre, et, me plantant un poignard dans la poitrine, il prit le chemin que je quittais, et escalada le balcon.

Je tombai sans pousser un cri, et quand je revins à moi, j'étais dans ma chambre : Dominique suçait de toute la force de ses poumons une blessure qui pouvait, sans exagération, passer pour mortelle.

— Pourquoi me réveilles-tu? demandai-je à mon ami.

— Parce que je deviens dévot, répondit en riant ce pauvre Dominique, et que je ne veux pas que vous mouriez sans confession.

— Comprends-tu quelque chose à ce qui m'arrive? ajoutai-je; il n'y a qu'un mari pour frapper ainsi, et moi qui la croyais veuve!

— Elle l'est aussi, mais pas suffisamment.

Je fus lent à me guérir. Il paraît que mon rival, homme de précaution, avait trempé son stylet dans certaines préparations vénéneuses fort en usage dans les pays jaloux. Je n'étais qu'à moitié empoisonné. Dominique, en suçant la plaie, avait repris la moitié de la mort qui me menaçait; le pauvre garçon n'avait pas fait les parts égales; car il ne cessa, depuis, de souffrir et de languir.

J'eus une fièvre ardente et le délire. Pendant quinze jours, je vécus dans ces limbes obscurs et embrasés du cauchemar, dont on ne rapporte aucun souvenir.

Une nuit, la fièvre me quitta tout à coup. Je soulevai la tête : la chambre était éclairée, et Dominique causait avec une femme. Je prêtai l'oreille, j'écoutai : c'était la voix de Marguerite. Elle était venue en Espagne à la nouvelle de mon danger, et depuis huit jours, elle me veillait, me gardait, prenait soin de moi, comme d'un enfant.

Elle se faisait raconter par Dominique mes aventures, mes amours, mes désordres, et elle soupirait avec tristesse, redisant à chaque énormité qu'il citait :

— Hélas ! c'est par ma faute, c'est moi qui l'ai perdu.

Je fis un mouvement. Marguerite se précipita pour me tendre le breuvage que je recevais depuis quelque temps de ses mains sans la reconnaître ; mais je la regardai d'un œil si clair, si bien débarrassé des vapeurs de la folie, que la pauvre femme, se sentant reconnue, tressaillit ; la tasse qu'elle m'offrait vacilla dans ses mains.

— Dominique, dit-elle d'une voix émue, votre maître va beaucoup mieux, je n'ai plus besoin ici.

En parlant ainsi, elle me contemplait à la dérobée. Peut-être la pauvre âme s'attendait-

elle enfin à un mouvement loyal et généreux, peut-être croyait-elle à un effort de ma part pour la retenir.

Je détournai la tête. Dominique vint prendre la tasse pour me l'offrir. Quelques instants après, la porte se refermait : Marguerite était partie.

La convalescence dura un mois; au bout de ce temps, entièrement remis de cet accident, dégoûté de l'Espagne et de l'Europe, poussé aussi par la secrète pensée de me débarrasser pour toujours de Marguerite et de ses tentatives sur moi, je m'embarquai sur un navire qui faisait voile pour l'Inde.

Je ne vous raconterai pas les aventures de ce long voyage, les détails de mon séjour. Je restai près de dix années dans ce pays, promenant, à l'ombre des temples de Brahma, sur les bords du Gange, les passions, la satiété de toutes choses, l'ennui, que j'avais apportés de Paris et de l'Europe.

Mon fidèle Dominique, depuis l'aventure de Madrid, avait perdu la santé; il vieillissait, d'ailleurs, et ces courses, cette vie haletante, l'épuisaient. Je voyais bien, au cercle de ses yeux, à la maigreur de ses joues, qu'il regrettait la France. Pendant quelque temps, il nia absolument cette douleur dont je suivais les ravages; puis, enfin, un jour que je le pressais plus que

d'habitude et que je feignais de me sentir moi-même atteint par le mal du pays, deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux, et il m'avoua qu'il mourrait si nous restions encore longtemps loin de la France et de Paris.

J'embrassai, je rassurai Dominique, et je jurai de retourner en France à la première occasion, et, pendant les semaines qui précédèrent notre embarquement sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, nous passâmes nos journées en conjectures sur l'aspect de Paris, nous évoquions la rue de la Sourdière sous les ombrages de Delhi.

La traversée augmenta l'état de souffrance de Dominique; il s'affaiblissait de plus en plus; il se traînait tous les matins sur le pont, regardait la mer qui emplissait tous les points de l'horizon, et me disait :

— Toujours l'Océan! Mon Dieu, quand apercevrons-nous donc la terre? J'ai peur de mourir. Oh! monsieur le chevalier, ajoutait cet excellent homme, je ne suis pas un philosophe comme vous, et il m'importe beaucoup de ne pas être enseveli dans ces vagues. Je veux dormir dans la terre natale. Si je meurs avant d'arriver, jurez-moi que vous emporterez mon corps en France!

Je me sentais ému de cette douleur que j'enviais.

— Ah! tu es bien heureux, répondais-je à ce

confident de toutes mes peines ; tu es bien heureux d'aimer encore quelque chose, même le lieu de ton tombeau !

Peu à peu le spectacle de cette mélancolie du seul être qui me fût dévoué au monde, finit par faire rentrer en moi je ne sais quel vague sentiment de la patrie. A force d'entendre Dominique demander les côtes de la France, je finis par m'associer franchement, et, pour mon compte, à son vœu ;puis, par la réflexion, je me disais, qu'après tout, peu m'importait la France au lieu de l'Inde. Nul ne devait s'émouvoir de mon arrivée, nul n'attendait mon retour.

Comme j'exprimais un jour, tout haut, ces idées devant Dominique, il secoua la tête.

— Vous vous trompez, monsieur le chevalier, il y a toujours en France quelqu'un qu'il vous attend, qui vous aime.

Je fis un geste de dénégation.

Alors, se traînant dans sa cabine, Dominique alla chercher un paquet de lettres qu'il vint éparpiller sur mes genoux.

— Niez donc cela, me dit-il avec un air de triomphe, niez donc les larmes qui ont mouillé ces pages, les baisers qu'elles ont reçus, les prières dont elles ont été les confidentes ! Ah ! vous êtes un homme de fer, et je mourrai désespéré d'avoir échoué dans ma tâche. Je croyais

que le temps et l'absence finiraient par vous amollir, que vous fléchiriez enfin votre haine; mais je vois qu'il me faut renoncer à tout espoir; aussi je m'épouvante de vous laisser seul ! Qu'allez-vous devenir ?

La curiosité, plutôt que la reconnaissance, me fit lire la longue correspondance que Marguerite avait adressée à Dominique, depuis près de quinze ans que j'avais quitté Paris. Elle n'avait cessé de me confier à lui, de m'attendre, de m'envoyer de loin ses vœux, son âme pour ainsi dire.

Je parcourus ces lettres, appuyé sur le bord du vaisseau, entre l'Océan et le ciel; et l'amour qui se déroulait devant moi dans ces lignes ardentes me parut infini, comme les deux abîmes au milieu desquels je me trouvais. Je compris, comme par une révélation, dans cette solitude immense, les angoisses, les douleurs de Marguerite. Je ne sais si ce fut la peur de me trouver seul sur la terre après la mort de Dominique qui m'ouvrit les yeux, et si l'égoïsme ne me suggéra pas ce retour à la raison; je ne sais si mon orgueil se trouva flatté de ces témoignages sublimes; je ne sais si je n'avais pas au fond toujours aimé Marguerite, et si je n'avais pas mis plus d'entêtement que de foi sincère dans mon ardeur à la fuir.

Expliquez comme vous voudrez, comme vous

pourrez ce revirement suprême. Tout ce que je sais, c'est que je me sentis bientôt aussi impatient que Dominique d'arriver en France; c'est que mon cœur, mort sous tant de décombres, ressuscita enfin : c'est que je pleurai avec Dominique de vraies larmes, sans amertume; c'est que je voulus dès lors qu'il me racontât la passion persévérante, indomptable de cette femme, c'est que je le remerciai à mains jointes d'avoir entretenu son espérance.

Nous devions passer par l'Angleterre. Dès que nous y fûmes débarqués, j'écrivis à Marguerite pour lui annoncer notre retour et ma résurrection; puis, le lendemain, nous montions sur un vaisseau pour notre dernière traversée.

Entre Douvres et Calais, une violente tempête nous assaillit. En peu d'heures, le bâtiment fut en danger.

— Tu verras, dis-je à Dominique, que nous périrons en présence du rivage. Le sort me doit encore ce désenchantement; mais ce sera le dernier.

— Ne blasphémez pas, monsieur le chevalier, répondit Dominique, dont les idées, en se tournant depuis quelques mois vers la tombe, s'imprégnaient d'une teinte religieuse.

Mais, à peine avait-il parlé que la foudre déracinait le grand mât, qu'un horrible craque-

ment se faisait entendre, et que l'eau, s'engouffrant dans le vaisseau, décidait irrévocablement de sa destinée.

— Nous sommes perdus, mon ami, dis-je avec sang-froid à mon compagnon.

— C'est impossible, monsieur, Marguerite vous attend. — Et, me montrant de loin les côtes de la France parfaitement distinctes, Dominique ajouta en souriant avec foi : Est-ce qu'on meurt si près de son pays ?

— Eh bien, alors, repartis-je avec résolution, essayons de nous sauver.

Le vaisseau s'engloutissait. Je me précipitai sur Dominique; j'attachai ma cravate à la sienne, et je fis ainsi une corde à l'aide de laquelle je le liai, ou plutôt je le suspendis par derrière à mon épaule, et n'attendant pas que le vaisseau nous descendît dans les vagues avec les débris, nous nous jetâmes par-dessus le pont.

Je nageai intrépidement; une planche contre laquelle je me heurtai me vint en aide. Un quart d'heure après, je me cramponnais aux rochers, et, grâce à quelques pêcheurs, je pouvais grimper sur la rive, et m'étendre sur le sol de la France, épuisé d'efforts, mais sain et sauf, à côté de mon pauvre Dominique, sauvé avec moi et par moi.

On nous transporta dans un village situé à une

demi-lieue de la côte. Quelques heures de repos me remirent de ma fatigue. Mais il n'en pouvait être ainsi de mon compagnon de malheur. Dominique avait été brisé par les épouvantes du naufrage. Il semblait n'avoir conservé l'existence que pour réaliser son rêve de mourir dans sa patrie. Comme je cherchais à le ranimer, à lui rendre le courage et l'espérance :

— C'est inutile, monsieur le chevalier, me dit-il en me remerciant par un sourire. Je suis arrivé aussi, moi ; mais je meurs heureux puisque je vous laisse un peu réconcilié avec la vie, et puisque je vous ai ramené à madame Marguerite. Ah ! vous ne pourrez jamais lui donner autant d'amour, de reconnaissance, de dévouement qu'elle en mérite. Dites-lui bien que je suis mort en la bénissant.

Vers le soir, Dominique entra dans une douce agonie. Il voulut un prêtre, et cet homme, qui avait assisté à tous les désordres, à toutes les orgies de la Régence ; ce valet de mon oncle, le témoin, le confident, le complice de toutes ses débauches, se confessa avec une foi naïve, avec une piété sincère. Son cœur savait s'élever au dessus des fanges qu'il avait traversées, et il s'était instruit, sans se corrompre, au milieu des scandales de cette époque licencieuse.

Dominique mourut en me serrant la main,

après m'avoir fait jurer de nouveau de retourner vers Marguerite. Quand je cessai de sentir battre le cœur du seul homme que j'aimasse, et dont le dévouement avait causé la mort, je ressentis un vide affreux autour de moi : la pensée de mon isolement m'apparut plus vive, plus effrayante que jamais, et je répétai sur le cadavre le serment d'aller trouver Marguerite et de lui demander le pardon et l'oubli.

Je partis en effet le lendemain, au point du jour. Tous mes bagages, tout l'argent que je rapportais de l'Inde, avaient été perdus dans le naufrage. J'allais être presque sans ressources jusqu'à Paris, où je devais retrouver une partie de ma fortune. Il ne me restait que quelque menue monnaie, et les deux derniers louis d'or de Louis XIV. J'en pris un et je l'employai en partie à payer le cercueil de mon pauvre Dominique. Je donnai le surplus, augmenté de tout ce qui me restait, pour me faire conduire à Paris.

— Pourvu, me disais-je, que cette fois mon talisman ne soit pas encore une déception.

Ma superstition dans ce sachet mystérieux était fort ébranlée, ou plutôt j'avais presque peur maintenant de m'en servir.

Le voyage se fit assez rapidement. Dès que je fus arrivé, je courus à la maison de Marguerite ; on m'annonça qu'elle était partie depuis six mois

pour un petit manoir qu'elle possédait en Bretagne, au bord de la mer. Je ne pris que le temps de me procurer des chevaux, d'aller prendre de l'or, d'en emplir mes poches, et je galopai sur les routes de la Bretagne. Trois jours après, j'apercevais de loin la tourelle au toit d'ardoise, où Marguerite passait souvent, sans doute, des heures silencieuses à rêver, à regarder l'Océan.

— Hélas! me disais-je en me sentant ému d'une si admirable passion, que de fois n'a-t-elle pas dû interroger les vagues; que de fois n'a-t-elle pas jeté à la brise des mers les confidences, les regrets, les espérances éternelles de son amour! O toi que j'ai tant torturée, toi la seule victime qui ait survécu pour me sauver et m'absoudre, Marguerite, je jure d'expier à tes genoux, par une vie de repentir et d'amour, l'indifférence, l'égoïsme de ma vie passée.

Mon cœur battait à rompre ma poitrine quand je sonnai à la grille du manoir, et j'étais si pâle que le domestique qui vint m'ouvrir recula en me demandant si je n'étais pas blessé. Je murmurai le nom de Marguerite et je conjurai cet homme de me conduire près d'elle.

— Hélas! me répondit-il, madame n'est venue passer ici que quelques heures. Elle était bien triste, elle pleurait.

— Et maintenant, où est-elle?

— Au couvent des Carmélites de la ville de***.

Un frisson me parcourut le corps. Je me jetai sur le cheval qui m'avait amené, et dévorant l'espace, poussant des cris sourds mêlés de prières et d'imprécations, j'arrivai à la ville, au couvent.

Je voulus franchir la clôture, je demandai Marguerite...

Elle avait pris le voile et prononcé des vœux depuis un mois, désespérant de me voir revenir, offrant à Dieu les élans d'un cœur que la souffrance avait purifié; après quinze ans d'abandon, d'attente vaine, de tortures inouïes, elle s'était jetée aux pieds du crucifix, lui demandant la paix et la miséricorde.

Sa piété ardente et l'intervention de l'évêque avaient fait abréger pour elle le temps du noviciat.

Je faillis m'évanouir. Ainsi, ma dernière lueur s'éteignait! ainsi ma seule chance de salut était anéantie! ainsi j'avais tué tous ceux que j'aimais! Ma mère, Thérèse, Simon Benoît, Dominique; et Marguerite, la dernière, couvrant d'un suaire son pauvre cœur embrasé, s'était jetée vivante dans un tombeau.

Je suppliai qu'on me permît au moins de lui parler, de la voir, de l'entendre; j'offris de l'or, je me mis à genoux. Mais la règle était inflexible. Je courus chez l'évêque, je voulus l'intéresser à

ma douleur; il parut la comprendre, mais il ne pouvait rien contre l'invincible barrière qui me séparait de Marguerite; le pape seul avait le droit de toucher à cette muraille et de la faire crouler. Il promit toutefois de se charger d'une lettre pour la nouvelle carmélite, et de me transmettre la réponse. Mon projet était conçu. Si Marguerite consentait, je courais à Rome et je la faisais délier de ses vœux.

Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle je lui dépeignis mon retour, mes larmes, mon amour. Je la conjurai, au nom de ma mère et de Thérèse, de soulever son linceul, de m'envoyer du fond de sa tombe un mot d'espérance et de tendresse.

Le lendemain l'évêque me remettait un billet ainsi conçu :

« Vous venez encore trop tard, Philippe. Je me suis crue veuve, et je me suis fiancée à Dieu. Si vous m'aimez, vous ne tenterez pas de me disputer à la prière, au ciel; mais vous ferez comme moi, mon ami, c'est le plus sûr moyen de nous retrouver un jour.

» Je me prépare à l'Éternité. Puissé-je vous y rencontrer avec l'amour que vous m'apportez aujourd'hui ! Je pourrai alors répondre sans parjure, sans remords à un sentiment que j'aurai

rêvé toute ma vie, et pour lequel je vais prier encore. »

Ainsi, Marguerite refusait, et pourtant on sentait encore brûler l'amour dans ces lignes. Désespéré, furieux, je voulais pénétrer de force dans le couvent, enlever Marguerite, l'emporter avec moi; mais l'abattement succédait à ces mouvements insensés; je comprenais que tout était fini, qu'elle était perdue à jamais, perdue par ma faute, par mes cruels dédains, par mon égoïsme.

Que vous dirai-je? Je revins à Paris. Tout était mort en moi. Je n'avais plus personne au monde à aimer, ou qui m'aimât. Je n'avais pas revu ma fille depuis la mort de Thérèse; mais dans toutes les cendres de mon cœur, l'amour paternel n'eût pas trouvé une étincelle.

Je ne sais si Marguerite vit encore dans sa tombe; j'ai souvent souhaité que non.

Paris était aussi fangeux, aussi corrompu, aussi débauché qu'autrefois. Il se faisait pourtant un mouvement étrange dans les idées de certains hommes. Quelques philosophes parlaient avec talent, avec génie, et étaient écoutés. Les mots de liberté, de raison, de conscience humaine, de patrie, retentissaient au milieu d'un groupe d'esprits fiers et hardis; mais je me sentais indif-

férent à ces bruits sonores qui frappaient mes oreilles comme des sons de grelots. Que me faisait la liberté? je n'aimais personne et je méprisais le plus grand nombre; la raison? hélas! la mienne me mettait en défiance de celle des autres. Quant à la conscience, je n'y croyais plus, et la patrie me semblait une illusion de cerveaux creux et échauffés.

Je vécus de débauches et d'ivresses continuelles. Quand l'orgie n'avait pas endormi l'insatiable ennui qui me consumait, je prenais de l'opium, et je rêvais. Le jeu dévorait lambeau par lambeau ce que j'avais retrouvé de ma fortune. Ce suicide dura quinze ans. Un jour, je me trouvai ruiné, sans courage, sans volonté pour recommencer ma vie. Je pris un bâton, je fermai ma porte, que les créanciers devaient rouvrir une heure après, et, trop fier pour mendier, ayant gardé de quoi acheter du pain en route, sans toucher à ce dernier louis d'or, que vous donnerez à vos pauvres, et qui sera sans doute le mieux employé des cinq, je vais faire, avant de mourir, un dernier pèlerinage au berceau de ma jeunesse.

Je vous ai vu, vous avez voulu savoir ma vie; et maintenant, monsieur le curé, peut-on guérir des plaies comme les miennes, et direz-vous encore que vous répondez de moi?

XI

Ce long récit, que nous n'avons pas interrompu aussi souvent qu'il le fut en réalité, avait duré tout le jour, et la soirée s'avançait déjà quand Philippe l'eut achevé.

Un silence grave suivit ses dernières paroles.

M. le curé de Belle-Assise avait prêté une attention religieuse et recueillie à ces confidences; mais à mesure que Philippe révélait les faiblesses, les crimes de son orgueil, les rechutes continuelles de son esprit enclin au luxe et à la volupté, le prêtre s'attristait, s'assombrissait; la bienveillance qu'il avait manifestée au début faisait place à la sévérité soucieuse du confesseur et du juge.

— Mon fils, dit-il au voyageur, vous êtes, en effet, bien coupable, vous avez commis de grandes fautes. Vous avez l'orgueil de l'ange révolté, et, sous le pied divin qui vous écrase, on vous voit encore faire des soubresauts et tenter de combattre. Vous vous croyez détaché de tout, mort aux vanités terrestres, et pourtant, dans votre récit, vous ne faisiez jamais l'aveu d'une turpi-

tude sans l'accompagner d'une protestation en faveur de votre intelligence et de votre cœur. Eh bien ! c'est dans ce symptôme même que je veux trouver de l'espoir. Nous sommes un peu médecins, nous autres; tant que la chair tressaille et crie sous le scalpel, il y a des chances. Vous êtes gangrené, vous n'êtes pas mort. Oh ! vous n'en valez pas mieux, c'est vrai; mais de plus grands criminels que vous ont fléchi le ciel et ont senti, sous les larmes d'un repentir sincère, renaître et palpiter une âme immortelle que Dieu laisse parfois emprisonner et étouffer, mais que lui seul reprend.

Ce qui vous a perdu, c'est l'oisiveté de votre jeunesse, et les deux anges qui vous ont élevé dans ce pieux asile ont dû se frapper la poitrine plus tard et demander pardon au Seigneur. Marguerite et Dominique vous avaient deviné, et cette femme que Dieu a reçue parmi ses épouses vous avait donné une noble leçon en vous faisant travailler, et vous a donné ensuite par sa retraite un sublime exemple. L'homme n'est pas fait pour se livrer exclusivement à ces rêveries, à ces contemplations idéales qui ont emporté votre première adolescence dans des espaces imaginaires, C'est plutôt en se courbant sur la terre, et en y laissant tomber la sueur de son front que l'homme perce le ciel et devine l'infini. Croyez-vous donc

que le père Brasseur, avec son bon sens, ne pénétrait pas aussi bien que vous dans l'immensité? Le brin d'herbe qu'il voyait germer dans sa terre labourée était une révélation plus puissante que tous les élans, et on trouve des extases bien plus réelles, bien plus vives, bien plus saintes, quand on a la conscience du travail et du devoir. Ce n'est pas toujours Dieu que l'on trouve en s'élançant sans réflexion et sans mesure à sa poursuite dans la nue. C'est le vague et les étourdissements de l'espace. Quand nos moulins tournent sans avoir de grain sous la meule, les roues s'enflamment, l'incendie se déclare. Quand l'esprit s'égare dans le vide, il s'embrase de même.

Il est trop tard maintenant pour que vous recommenciez une existence gâtée. Vous avez cinquante ans, vos cheveux vont blanchir; ce qu'il vous faut, c'est une sorte d'hôpital pour votre âme incurable. Depuis la mort de votre mère, vous n'avez pas eu de famille; eh bien! je vous en donnerai une. Je connais votre fille Marie, c'est la plus douce, la plus pieuse demoiselle de Belle-Assise. Vous la verrez.

Hélas! c'est encore une de vos victimes. Ce n'est pas assez d'avoir amoncelé les tombes sous vos pas; vous avez encore pesé sur la destinée de votre enfant. Après avoir été le soutien, la joie, la consolation du père Brasseur, dont j'ai

recueilli le dernier soupir, Marie est restée seule au monde à vingt ans.

Des parents l'ont adoptée; mais le secret de sa naissance avait répandu sur elle un voile qui l'assombrissait. Elle fut aimée par un brave et loyal garçon, qu'elle refusa. La pauvre enfant ne voulut pas se marier, craignant de trouver quelque jour dans la famille de son époux du dédain pour sa mère, dont elle vénérait la mémoire. Rien ne put la fléchir. Celui qui l'aimait jura alors de lui consacrer sa vie et de ne jamais en épouser une autre. Pendant près de dix années, monsieur, douce, résignée, travaillant avec courage, elle vit tous les ans, à chaque jour de sa fête, son amant triste et fidèle venir lui demander sa main. Pendant dix années, elle refusa.

Enfin, vaincue par un amour si loyal et si ferme, encouragée par moi qui luttais contre ses scrupules, elle a consenti, et c'est demain que je dois bénir les deux époux. Votre fille est fière, vous le voyez. Elle a aussi son orgueil; mais le sien la préserve, le vôtre vous a perdu. Permettez-moi, monsieur, de penser que le ciel a voulu, pour votre guérison, que vous fussiez témoin de cette belle union. Vous verrez comme Marie sera belle sous son voile. Votre cœur bondira, j'en suis sûr, et vous viendrez alors me demander de vous conduire dans les bras de votre enfant.

L'entretien se poursuivit quelque temps encore, après le souper. Le curé de Belle-Assise, tour à tour caressant et sévère, flattait, gourmandait Philippe, frappait sur ce cœur desséché, sur cette poitrine vide, et priait tout bas le Seigneur de faire un miracle.

Comme il était tard, que la lune, au milieu de sa course, répandait ses vapeurs argentées sur le village, le prêtre voulut que Philippe entrât au presbytère pour y achever la nuit. Le voyageur refusa obstinément.

— Non, monsieur le curé, disait-il, la nuit est douce, laissez-moi rester ici. Je n'ai pas besoin de dormir pour avoir des rêves.

Le curé était tenté de rester aussi ; puis, en y réfléchissant, il pensa qu'il y aurait pour Philippe, dans la contemplation des lieux de son enfance, à cette clarté divine, un conseil, une sollicitation énergique, et que peut-être cet homme, d'un orgueil formidable, n'osant avouer sa défaite, aimerait mieux déposer les armes et se rendre à lui-même, dans le silence, dans le secret de la solitude. Il lui fit donc promettre de le revoir le matin, et, lui serrant la main avec force, le bon prêtre rentra au presbytère.

Nous devons avouer que M. le curé ne dormit pas non plus. Il passa les heures qui le séparaient du jour à regarder à travers les volets

Philippe, qui se promenait dans le jardin et dans le village.

Ce dernier, en effet, descendit la rue de Belle-Assise, alla revoir les fenêtres de Thérèse, autour desquelles la vigne étendait toujours ses rameaux. Il erra le long de la rivière, entra sous les saules, retrouva la place où il avait rencontré le chevalier d'Aubigné, le champ qui avait été témoin de son entrevue avec le père Brasseur; se dirigea trois fois du côté du cimetière, n'osa y entrer; et après avoir parcouru, comme le fantôme des anciens jours, tous ces lieux pleins de souvenirs, revint s'asseoir sous le cerisier du petit jardin.

Au point du jour, le curé descendit :

— Eh bien! mon hôte, que vous a conseillé cette nuit le rossignol?

— Il m'a dit, monsieur, que quand l'instrument était brisé, il ne fallait plus en espérer ni chanson ni soupir. Vous êtes un saint homme, je vous bénis pour votre hospitalité, pour vos intentions. J'ai réfléchi à vos paroles. Oui, j'ai été bien coupable. Oui, l'orgueil m'a perdu. Oui, la moralité de mon récit, c'est qu'il n'y a pas d'autre idéal ici-bas que la satisfaction des devoirs et la soumission aux nécessités de la vie. Mais vous l'avez avoué, je suis un incurable. A quoi bon attrister le bonheur de ma fille par le tableau

de ma vieillesse! Je ne veux pas qu'elle me connaisse. On lui a dit sans doute que j'étais mort; je le suis, en effet; pour elle surtout, je dois l'être. Je la verrai, j'irai à l'église. Vous me permettrez de l'entretenir devant vous un instant; puis, je partirai, emportant le souvenir de vos vertus et de votre charité.

— Et où irez-vous? demanda le prêtre.

— Le sais-je! dit Philippe en souriant avec tristesse. Il n'y a que deux refuges pour moi, la rivière qui coule au bas de Belle-Assise, ou bien une cellule de trappiste.

Le curé se sentit inondé secrètement par un doux rayon d'espoir; dans l'alternative posée par le voyageur, le bon Dieu avait au moins sa part.

Quelques heures après, tout le village était en rumeur. L'église annonçait par son carillon qu'on mettait des fleurs sur l'autel et qu'on allumait les cierges pour un mariage.

Les femmes se paraient de leurs plus beaux atours et venaient de temps en temps passer la tête à la fenêtre pour s'assurer qu'elles n'étaient point en retard et que le cortége de la mariée ne se mettait point encore en marche.

Les hommes endossaient la veste des dimanches. On entendait les musiciens qui se livraient, dans un coin de la place, à la douce illusion de

croire qu'ils se mettaient d'accord. L'aubergiste rinçait les verres par précaution, et on roulait sous les marronniers deux tonneaux symboliques qui devaient servir à édifier l'orchestre. Le bon Dieu souriait à ce tableau, et des petits oiseaux, voltigeant sur le portail de la vieille église, annonçaient de sa part une belle journée.

Le curé était venu longtemps avant l'heure de la cérémonie. Il s'était mis en prière auprès de l'autel, et les jeunes filles qui le remarquaient enviaient le bonheur de Marie pour laquelle on invoquait tant de bénédictions. Elles ne savaient pas que c'était l'oraison des morts que récitait le vieux prêtre, et qu'avant de chanter l'*Hosanna* pour la fille, il soupirait tout bas un *Miserere* pour le père.

Enfin des clameurs joyeuses, des coups de fusil, le grincement des violons annoncèrent l'arrivée de la noce.

La jeune mariée était grande, et sa figure, qui avait perdu ce premier éclat de la jeunesse, avait cette beauté plus parfaite et plus religieuse de la femme qui sait la douleur. Elle n'avait pas ces rougeurs pudiques de l'innocence ; elle avait cette sérénité douce d'une âme qui sait sa route et qui va au bonheur, sans entraînements, sans terreur, sans illusion dangereuse.

On l'admirait sur son passage; on la saluait

avec respect; les petits enfants lui envoyaient des baisers; les jeunes filles lui faisaient la révérence qu'on ne fait au village que devant les images de la Vierge; les jeunes gens venaient serrer la main du futur époux avec une pression énergique pleine d'admiration et d'envie.

Philippe était caché derrière un pilier de l'église; il vit entrer sa fille et pâlit, tant il lui sembla voir Thérèse sortie de son tombeau et venant, avec les fleurs et la parure de mariée, le chercher pour la conduire à l'autel. Le cortége passa devant lui; il respira le parfum qui s'échappait de la couronne et du bouquet de la mariée; il fut touché par le voile de cette vierge, et cet homme impassible faillit s'évanouir sous le poids d'une émotion inconnue.

Le prêtre, le front illuminé d'espérance et de joie, attendait le couple sur les marches de l'autel; il le bénit, il appela sur lui les regards de Dieu et des anges; et, joignant la main tremblante de Marie à celle de son fiancé, il prononça les mots sacramentels.

A ce moment, le curé ne put s'empêcher de jeter un regard dans un coin de l'église; il aperçut Philippe, pâle comme le voile de sa fille, et s'appuyant sur la muraille; il sembla même à l'homme de Dieu, — fût-ce une illusion de son cœur? — qu'une larme brillait dans les yeux de d'Aubigné,

et que le père s'associait aux bénédictions que le prêtre donnait à sa fille.

La cérémonie achevée, les époux et les parents entrèrent dans la sacristie; le curé avait prévenu Philippe, qui s'y trouva.

Quand les formalités dernières furent accomplies, et quand tout le monde sortit, le bon prêtre retint le couple de la main en disant aux parents :

— J'ai encore un petit sermon à leur débiter, laissez-les-moi deux minutes.

Alors, resté seul avec eux et Philippe, il conduisit Marie à son père en lui disant :

— Ma fille, voici un étranger qui a connu votre père et qui vient s'acquitter envers vous d'un message et d'un legs.

Marie pâlit et s'avança en attachant des regards pleins d'une curiosité étrange sur cet homme inconnu.

Philippe devina le soupçon qui se glissait dans l'âme de son enfant; il eut peur d'être reconnu, et dit d'une voix ferme et lente :

— Madame, je vous apporte la bénédiction dernière d'un homme à qui votre mère a pardonné et pour lequel vous devez prier sans crainte.

— Est-il vrai qu'il soit mort? demanda Marie, en laissant voir dans cette question la tendresse d'un enfant sans famille, et comme si elle eût cru possible qu'on lui dît : Non.

— Il est mort, madame, et depuis longtemps, répondit Philippe en semblant invoquer le témoignage du prêtre.

Le curé baissa les yeux, Marie prit ce geste pour une adhésion.

— Il est mort, continua d'Aubigné, et voici ce qu'il m'a chargé de vous remettre en souvenir de lui.

En même temps il tira de son sein le dernier louis d'or de Louis XIV et le déposa dans la main tremblante de sa fille.

Marie reçut avec étonnement ce singulier présent; mais elle le porta aussitôt à sa poitrine pour l'y serrer; et, détachant une fleur de son bouquet, elle l'offrit en souriant à l'étranger, en lui disant :

— Merci, monsieur!

— Ce n'est pas tout, ajouta Philippe que l'offrande de sa fille avait remué jusqu'au fond du cœur, voici encore des cheveux de Thérèse que votre père vous envoie.

Et il tendit la chaîne qu'il portait le matin encore. Le curé crut remarquer que la chaîne avait été rompue, et il soupçonna Philippe d'en garder la moitié.

La mariée baisa cette relique vénérée, et ne sachant cette fois que donner pour un si précieux cadeau, elle inclina le front, et invita par un

geste si filial et si chaste l'étranger à y poser ses lèvres, que Philippe ne put résister à la tentation.

En se relevant, Marie passa la main sous sa couronne : son père avait laissé une larme avec le baiser.

L'époux de Marie s'avança, et, tendant la main, il dit à d'Aubigné :

— Vous nous ferez l'honneur, monsieur, de rester à la fête ?

— Je ne puis, répondit Philippe. Je dois repartir à l'instant, et pour un long voyage !

Quelques instants après, le cortége sortait de l'église et se dirigeait vers la maison des époux, au milieu des fusillades et des carillons.

La mariée était rêveuse ; elle se détournait par intervalles pour regarder l'étranger, qui, resté sur le seuil de l'église, la saluait de loin en respirant la fleur détachée de son bouquet.

Quand le curé sortit de l'église, il ne trouva plus d'Aubigné ; il s'informa, et on l'assura que l'étranger avait pris le chemin le long de la rivière, sous les saules. Le prêtre y courut, mais sans le rencontrer. Le soir, on apporta au presbytère un chapeau qu'on avait trouvé sur la rive.

— Le malheureux ! s'écria le curé, il a tenu parole.

Il fit faire aussitôt des recherches aux flam-

beaux. On sonda la rivière dans tous les sens, mais on ne trouva pas de cadavre, soit que le flot l'eût emporté, soit que le flot ne l'eût pas reçu.

Le vieux prêtre pensa alors avec quelque raison que Philippe avait voulu laisser croire à un suicide pour échapper en apparence aux contradictions que son cœur lui suggérait.

— Sans doute, dit ce saint homme en secouant la tête, qu'entre la mort et le cloître, il aura choisi la voie que je demandais pour lui au Seigneur; mais sa vanité l'empêche de convenir de sa défaite; il se repent, va chercher l'absolution et veut laisser croire à son impénitence. Oh! l'orgueil! l'orgueil!

Qui avait raison, de l'apparence ou de la supposition? C'est ce que M. le curé de Belle-Assise n'a jamais su.

FIN.





